

Pat MILESI

DANSE AVEC LA NEIGE

Une enquête de Camille Sora

Editions ACT'Polar

Lyon

© Crédit photographique : Pascal d'Ameyal

Merci à Pierre Christin, *Vaisseau de pierre* de ce livre, à
Lucien Bergery, Michel Choiseau, Claude Mouchot, André
Tiran...

A Monika, Maurice, Lina et Milo

« Si tu plonges longtemps ton regard dans l'abîme, l'abîme te regarde aussi ».

Friedrick Nietzsche

Ce roman est une pure fiction. Toute ressemblance avec des personnes ou des faits existants ne pourrait qu'être le fruit du hasard.

Sauf Martine, bien évidemment...Et le vent.

Vent qui ne charrie la pollution de la plaine du Pô que pour les besoins de l'histoire. L'original est quant à lui aussi pur que l'air des glaciers qu'il traverse.

Déjà plus d'une demi-heure qu'il attendait.

Le froid grinçait, rendait ses membres lourds, incertains.

Il secoua un bras pour tenter d'y rétablir la circulation. En vain. L'arme pendait maintenant au bout de sa main. Un bois mort.

La glace, l'ombre, le silence. Annihilant à eux seuls l'essence même de la vie.

Parfois un sérac rompait ses amarres. Un torrent d'apocalypse dévalait alors la montagne, déchirant le crépuscule de son terrifiant craquement.

Contre toute attente, l'homme déboula sur la droite. Le guetteur tenta bien de rectifier sa position de tir, mais trop tard. Il lui faudrait l'affronter.

Il rangea le silencieux dans sa parka, s'approcha de la clairière et aboya :

- Ouech, man. Fait putain froid ici!

Le skieur l'attendait au cœur de la clairière, souriant, appuyé sur ses bâtons.

Il sortit une fiole de marc de sa poche, en but une gorgée puis la passa au guetteur.

- C'est pas toi qui voulais un endroit tranquille ?

- Ben ça, pour être tranquille... Deux plombs de montée en peaux de phoque ? Sûr que ça écrème.

Il quitta son gant, enquilla quelques gorgées de poison, remua les doigts puis glissa négligemment sa main nue dans l'anorak.

- Bon pas tout, ça. Tiens, je t'ai amené le...

La gueule noire du glock apparut. Il pressa la gâchette. Rien.

Mécanisme enrayé, cliquets glacés ? Un voile d'incompréhension glissa devant ses yeux.

Il jeta l'arme au loin. Des choucas s'égayèrent vers le nord.

L'enfer s'ouvrit alors sous ses pieds.

Le commissaire Montbrison naviguait comme à son habitude entre la fenêtre de son bureau et son siège directorial capitonné. Les deux ailerons de sa veste Empire le poursuivaient d'un mouvement aérien, enflés comme une étrave derrière ses omoplates.

- Vous comprenez Camille, l'inspecteur Mourat vient de se faire larguer par sa femme. Les quinze jours de congé qu'il devait prendre ne me paraissent pas du tout opportuns. Je le sens... Comment dire ? Très déprimé. Franchement, je préférerais le voir occupé par les affaires du commissariat que broyant du noir tout seul dans son 100 m². Si vous pouviez échanger vos dates de vacances avec les siennes, hum ? Histoire de lui laisser le temps de récupérer un peu, quoi...

Camille hocha la tête.

Trop de stress, amplifié par des procédures d'arrestations de plus en plus ambiguës et des bœufscarottes aux petits oignons avec les censeurs du minis-

tère, rendait les policiers fébriles. Une vague de dépressions nerveuses sévissait.

Quant aux divorces ? Ils secouaient les brigades d'une manière régulière. Le taux de suicides ne cessait de grimper.

- Il serait dommage que l'inspecteur Mourat enrichisse les statistiques alors qu'on pourrait l'en empêcher, n'est-ce pas ? fit remarquer Montbrison avec pertinence.

Devant l'air apathique de la jeune femme, il reprit :

- Si je me souviens bien, vous avez de la famille en montagne, non ? Quelques jours aux sports d'hiver, ça ne vous dirait pas ? Comme ça, au pied levé ?

Fort heureusement, le froid glacial qui sévissait à Lyon gardait les esprits au frais et la délinquance de la ville en mode transition. Camille n'avait donc rien de vraiment important sur le feu, alors pourquoi pas ?

Du coup, le soir même, elle téléphonait à sa tante Martine, tabatière au village de *Saint-Glakis*, une petite bourgade perdue au fin fond de la Savoie, pour la prévenir de son arrivée imminente. Il fut décidé qu'elle monterait le lendemain matin.

Camille Sora était blonde et belle. Un euphémisme populaire qui offrait au regard du monde des yeux outremer, une chevelure blé mur, une poitrine superbe.

Une ligne un peu ronde, certes, auraient pu lui reprocher certains puristes, mais on sentait une force physique peu commune émaner des fesses rebondies et des cuisses musclées moulées dans ses jeans.

Son long cou, ses pommettes hautes, son teint transparent et surtout ses seins plantureux finissaient de la classer dans le genre de femmes que la plupart des hommes rêvait de faire grimper aux rideaux.

Pourtant, côté cœur, la belle ne brillait pas... Hormis Georges, son cairn terrier, personne n'avait réussi l'exploit de passer avec elle plus de cinq jours de vie commune.

Sous un aspect physique lumineux, elle cachait un caractère sombre, angoissé, désappointé par la futilité de son existence.

Parfois un médecin de l'OMS, de vingt ans son aîné, occupait une de ses longues soirées solitaires. Lorsque le grand aventurier daignait honorer la France de sa présence, bien sûr...

Elle l'avait rencontré l'hiver dernier lors d'une enquête sur le massif Zafirami des hauts plateaux de Madagascar.

Délicat, attentionné, d'une infinie culture, il tranchait avec son quotidien camembert du commissariat. Quand il était là, les jours passaient comme des comètes, les nuits comme des étoiles. Mais...

Que pouvait-on attendre d'un électron libre comme Karl Bretvels ? Un jour à Casablanca, le lendemain à Katmandou. Sans compter que le vieil étalon habitait en Inde...

Une relation difficile qui l'encombrait, dont elle n'arrivait pas à se dépêtrer et sur laquelle il lui fau-

drait pourtant bien finir par mettre une croix. Elle aussi déprimait.

Au fond, elle ne se sentait pas vraiment plus flambante que l'inspecteur Mourat.

Il aurait été inutile de s'en ouvrir au commissaire Montbrison, Camille avait pour habitude de régler ses problèmes toute seule. Aussi avait-elle accepté sa proposition d'échange sans moufter.

Partir aujourd'hui ? Demain ? Quelle importance. De toute manière, elle ne vibrait qu'au rythme des pulsations du commissariat et épisodiquement sous les doigts experts de Karl Bretvels. Le reste de sa vie s'étirait dans l'espace cosmique de l'ennui.

Finalement, sa situation amoureuse n'avait réussi qu'à accentuer son mal être. L'exaltation du début s'était peu à peu transformée en manque cruel.

Elle vivait dans l'attente d'un je ne sais quoi d'extraordinaire qui la bouleverserait d'une manière définitive. Elle attendait, immobile, spectatrice de sa vie.

Elle prit Georges sous le bras. Ils plongèrent dans son lit, truffes dans un paquet de Chamallows, oreilles atomisées par un solo de Van Halen.

Le thermomètre marquait moins 15°.

A peine le soleil plongeait-il derrière la montagne que la terre enclencha le mode congélation. Quelques zébrures rosées résistèrent encore un peu du côté de la stratosphère puis la nuit tomba, glaciale.

Marcel Bréteau, solide débardeur brestois, les manches retroussées sur des avant-bras gros comme des jambons, sortit d'un pas titubant sur la terrasse de l'appartement qu'il avait loué pour ses vacances d'hiver.

Il soulagea sa vessie sur le balcon d'en dessous, soupira d'aise. Le trop plein d'Apremont avait ravagé sa prostate.

Des années de débardage, l'humidité des docks, la pénibilité du métier et l'ingurgitation journalière de repas roboratifs avaient eu raison de sa tuyauterie interne. Ils avaient aussi fini par enrober son corps puissant d'une épaisse couche de lard.

Tout en s'appliquant à dessiner des arabesques harmonieuses dans la nuit, il caressa tendrement la

peau douce de son sexe en parcourant le paysage d'un œil vitreux.

Les cristaux de neige luisaient doucement sous la clarté de la pleine lune.

Derrière cet écho de miroir, la forêt découpait le paysage en tranche napolitaine. Elle avalait de sa noire énergie les lumières du village qui traînaient dans sa périphérie. Du ciel sourdait la solitude minérale de l'univers.

La dernière neige datait déjà d'une quinzaine de jours. On attendait une tempête pour le lendemain.

Le vent commençait à se lever, des volutes de sucre glace s'élançaient vers le ciel en scoubidous poudreux. Les arbres penchaient leur tête de droite à gauche, ballotés par les soudaines bourrasques.

Au cœur d'une clairière, les yeux brillants d'un renard accrochaient une ombre compacte, étendue sur le sol, immobile sous les froids rayons.

Il attendait, train arrière posé sur la neige, un gros pied gelé entre les dents.

Pas traîner ! Le cadavre ne manquerait pas d'attirer d'autres prédateurs : loups affamés venus du fin fond des Carpates ou Patous du village en vadrouille. Il ne ferait pas le poids.

Il lui fallait rejoindre son terrier, là-bas près des hommes, à quelques encablures des poubelles, et calculer sa trajectoire pour n'être pas remarqué. La peur le rendait fébrile.

La lune continuait son chemin d'automate. Quelques spoutniks griffaient les étoiles. Plus loin encore, la voie lactée pleurait son blanc sale vers le gouffre de l'inconnu.

Lorsqu'elle comprit qu'aucun nuage ne lui sauverait la mise, la bête se leva, s'ébroua, assura la prise de son butin entre ses crocs, puis entreprit son périple en trotinant, légère comme une plume, danseuse de l'immaculée glaciation, la gueule pleine d'une savoureuse promesse.

Marcel Bréteau rengaina ses outils, alluma une cigarette puis la fuma, accoudé à la balustrade. Un volet grinça. Alors qu'il visait de son mégot un des balcons du deuxième étage, il remarqua l'ombre qui glissait sur la neige.

Il renifla, langue collée au palais, cracha un épais mucus glaireux puis marmonna entre ses dents :

– Encore une saloperie de renard !

La nuit bruissait son murmure de torrent.

Martine Soubirou, originaire de Barjeval, un village perdu au fin fond de la vallée du Griffon, entre torrent et choucas, n'avait aucune parenté avec Bernadette. Elle tenait à ce que ça se sache.

Grande ramasseuse de champignons devant l'Eternel et sacrée bougresse, elle était d'un tempérament sensuel qui s'accommodait mal des bondieuseries.

Les multiples plaisanteries que son nom déclenchait la laissaient de marbre. Elle y répondait avec humour et ne manquait jamais d'allumer gentiment les clients qui se risquaient à en user.

Ce n'était pas le cas de Brigitte, sa sœur, qui s'était empressée de se marier avec le premier venu pour y échapper. Un pauvre bougre lyonnais du nom de Martial Sora pour qui elle avait vendu Bernadette, Lourdes et le Saint-Esprit au prix fort. Celui de la sécheresse.

Même la naissance de sa petite Camille n'avait pas réussi à colmater le gouffre de ses frustrations. Brigitte avait fait payer cher à son entourage la formalisation charnelle d'une union exécrée.

Faible, égocentrique, intéressée, elle s'était employée à pourrir la vie de ses proches aussi sûrement qu'un chancre récurrent. Une peste... Camille en portait chaque jour les stigmates.

Martine introduisit la clef dans la serrure du bar tabac *Le Cheval Fou*. La neige compressée, accumulée en congères durant la nuit, coinçait la porte. Il lui fallut dégager le perron à coups de pioche pour réussir à l'ouvrir.

Le village, balayé d'impétueux tourbillons, ressemblait à une base polaire.

La *Bouffarde* soufflait, dégueulait sa langue de pollution par le col du Mont Bréchu. Une odeur de chlore chatouillait les narines. Le vent sibérien charriait avec lui les effluves industriels du nord de l'Italie, ramassés au cours de son long périple dans la plaine du Pô. Même les arbres, au creux de son lit de souffrance, n'y survivaient pas. Ils pointaient leurs branchettes rachitiques vers le soleil les rares jours d'accalmie et finissaient par succomber, le tronc tortueux, les aiguilles brunies, les rameaux secs.

Lorsque la *Bouffarde* sévissait, la moitié du domaine skiable était noyé d'une épaisse brume grisâtre. Il ne faisait pas bon se retrouver coincé sur un des télésièges conduisant au sommet des pistes.

Ce lundi-là s'annonçait rude, l'amortissement du forfait de ski aléatoire.

Martine Soubirou n'y prêta pas attention. Ce vent du Diable faisait partie de son quotidien, comme la présence éthérée de Bernadette et ce depuis sa naissance.

Elle tapa ses bottes sur le bord du mur pour ne pas démarrer la journée une serpillière à la main, puis pénétra dans le commerce.

Jolie brune piquante de cinquante ans, la tante de Camille trônait du haut de son mètre soixante-cinq en reine mère douairière derrière son comptoir et ce, depuis sa rencontre avec l'homme de sa vie : Bernard le buraliste.

Ce dernier, plus prompt à courir la montagne une tronçonneuse à la main pour couper ses affouages, qu'à vendre des tickets de loto aux touristes en espoir de fortune inopinée, laissait à Martine toute la latitude nécessaire pour organiser le travail du commerce. Cette dernière en usait avec talent.

Elle quitta ses gants, son écharpe, son bonnet, accrocha sa veste matelassée au portemanteau. L'odeur aigre des clients de la veille était encore prégnante. Elle décida d'aérer la pièce en dépit de la *Bouffarde* qui continuait son chemin de fureur sur le village.

Sous la violence d'une bourrasque, une des fenêtres du fond du bar lui échappa des mains, claqua d'un coup sec contre le mur. Le double vitrage qui la

garnissait explosa. Une vague de morceaux de verre coupants et translucides lui couvrit les chaussures.

Martine poussa un petit cri de surprise. Elle aurait pu s'estropier, prendre un éclat dans un œil ou se couper la main. Elle l'avait échappé belle !

Heureusement, les morceaux de verre semblaient être restés pour la majorité à l'intérieur.

Le froid s'engouffrait à toute allure. A ce rythme-là, les bouteilles de pastis s'empliraient de paillettes et Martine se transformerait en glaçon.

Elle appela d'urgence son bricoleur de mari pour remplacer un carreau qu'on allait très vite pleurer.

En attendant son arrivée, Martine entreprit de nettoyer au mieux le chantier des dégâts.

Elle commença par balayer le gros des morceaux tombés à l'intérieur, puis se pencha sur le cadre orphelin pour épousseter les quelques bris de verre coincés sur le rebord extérieur de la fenêtre. Alors qu'elle tentait de déloger un éclat coincé dans l'encadrement, son regard fut attiré par une tache dans la neige.

Elle s'immobilisa, perplexe, scruta la congère, main en visière, sourcils en points d'interrogation.

- Ah ben ça alors, on dirait qu'il y a une godasse par là-bas.

La porte d'entrée tinta. Les premiers clients arrivaient pour le café du matin, le paquet de cigarettes salvateur.

- Fais pis froid chez toi... lâcha un vieux qui mâchonnait un cigare entre ses dents.

Martine se pencha encore un peu plus, bien décidée à identifier l'objet qui lui résistait. Chaussure ou chaussette ?

- Non mais je rêve, clama-t-elle en se redressant d'un coup brusque, on dirait un pied !

- Un pied ? Mais comment ça un pied ? interrogea Zora, une jeune saisonnière coiffée de loques qui prenait tous les matins un petit noir bien sucré au comptoir avec des cacahouètes en guise de déjeuner.

- Ben un pied... Avec des doigts, tiens. Mais c'est pas pis possible, ça dis ?

Martine, le teint terreux, deux yeux ronds comme des billes sous sa frange, fixa ses clients. Elle était en bras de chemise mais, sous la montée d'adrénaline qui venait de l'envahir, ne sentait plus le froid.

- Ah, mais, je crois bien que c'est un pied pour de bon, reprit-elle dans un souffle. Un vrai de vrai. Tu ne veux pas regarder toi Zora ? Parce que moi, là, j'irais bien vomir.

Zora s'approcha avec précaution de la fenêtre. Le vent s'engouffrait, lugubre, cinglant. Elle resserra son écharpe autour de son cou.

Martine, silencieuse, pointa son index vers la gauche. Zora écarquilla elle aussi les yeux pour tenter d'identifier l'objet insolite.

Tout à coup, elle fit un bond en arrière, porta une main sur son cœur, brama :

- Ahahaha... Un pied ! Un pied !

- Mais t'arrête mé de gueuler comme un goret, toi !
la gronda Martine. Ben, si c'est un pied, c'est un pied, hein ? Regarde donc plutôt voir s'il n'y a pas quelque chose au bout, au lieu de couiner...

- Mais, demanda Zora ébahie, au bout de quoi ?

- Ben, au bout du pied, s'énervait Martine. Un truc comme une jambe par exemple, qui serait planquée sous la neige, quoi.

La jeune saisonnière se pencha de nouveau, ses loques pendouillant dans le vide.

- Non... Y a juste le pied.

- Bon, ben tu vois, c'est pas si grave. Allez, on appelle les flics !

A l'hôtel restaurant La Baratte, Gilles, le patron, ne décolerait pas. Six jours déjà que son commis de cuisine ne s'était pas présenté au travail. Six jours d'enfer passés à s'occuper des pluches, à dresser les entrées, laver la chambre froide, faire les glaces, découper les poulets, écailler les poissons, nettoyer les plans de travail...

Son chef Marius lui avait tout de suite annoncé la couleur.

– Je te préviens patron, je ne me tape pas février tout seul. Si je n'ai pas quelqu'un avec moi dans la cuisine pour le service de midi, je me casse !

Gilles n'avait pas pris cette menace à la légère. Trop d'années d'hôtellerie lui avaient appris à se méfier de tout et surtout du quotidien.

Le monde entier croulait sous le chômage mais, dans le petit microcosme de la saison de ski, il fallait

se battre les flancs pour trouver la moindre femme de chambre, le plus minable des plongeurs. Quant à s'attacher les services d'un vrai chef de cuisine, c'était de l'ordre du miracle.

Gilles parcourait tous les jours ses alertes emails dans le fragile espoir de trouver la perle rare qui resterait disponible en pleine période de vacances scolaires et qui ne serait pas l'inévitable *tache* de service incapable de garder la moindre place pendant trois jours. On pouvait toujours rêver !

En attendant, il pestait, seul dans sa cuisine, le nez dans les épluchures de carottes. Deux cageots remplis à ras bord de gros légumes ventrus attendaient d'être massacrés sous les attaques nerveuses de son économe. Il en avait encore pour au moins une heure.

Marius, le chef, était, quant à lui, en pleine préparation de génoise au laboratoire à pâtisserie situé au sous-sol. Il y resterait jusqu'à huit heures et remonterait prendre un petit noir avec son patron.

Gilles avait ensuite rendez-vous avec trois fournisseurs, puis devrait régler le casse-tête du tableau électrique qui ne cessait de sauter sitôt la friteuse enclenchée. Ensuite, il s'agirait de préparer les buffets d'entrées et d'affronter la horde des mioches dans la salle de restaurant.

Des gouttes de sueur lui coulaient dans les yeux. Vraiment, rien n'allait ! Encore trois mois à tenir ce rythme harassant, avec toute l'incertitude liée aux aléas de la saison. Il n'y arriverait jamais !

Depuis plusieurs jours, un vent de panique assaillait par vagues successives son cerveau, le laissait pantelant, yeux exorbités, cœur palpitant, plexus tétanisé. Il lui fallait alors toute la volonté du monde pour réussir à reprendre son souffle.

Deux des femmes de chambre étaient en arrêt de travail.

Une d'entre elles, terrassée par une gastroentérite, était depuis la veille couchée sur son lit, une cuvette à portée de la main. La seule certitude dans cette affaire, c'était que le virus ne manquerait pas de décimer peu à peu toute l'équipe.

La deuxième s'était fait une entorse au genou qui nécessitait quinze jours d'immobilisation et tout autant de convalescence. Elle passait ses journées à se faire griller sur la terrasse et minait le moral des galériens qui se tapaient son boulot. La révolution grondait.

Marina, son épouse, une beauté russe rencontrée sur internet, passait désormais son temps entre la réception et les ballots de linge. Elle assurait, lèvres closes, concentrée sur les tâches quotidiennes. Ne pas lâcher...

La saison virait au cauchemar !

Les deux cageots finirent par se vider. Gilles travaillait, du sommeil plein les yeux, courbé sur les légumes orange. Il se leva, s'étira.

Un point de lumbago lui scia d'un coup le bas du dos. Il ne lui manquait plus que d'être impotent, ridicule d'inutilité !

Il respira doucement, tenta d'insuffler de l'air dans ses reins. La douleur céda progressivement du terrain. Il se pencha en avant, essaya de toucher le sol avec ses mains pour soulager la pression musculaire.

Trop de soucis finiraient par avoir raison de sa santé.

Alors qu'il était là, courbé en deux, en train de s'appesantir sur son sort, son regard accrocha un paquet blanc coincé entre la plonge et le dressoir.

Oubliant d'un seul coup son lumbago, il tenta d'atteindre la masse mystérieuse.

Bras trop courts, ventre proéminent, ça n'est qu'avec l'aide d'une écumoire à la queue munie d'un crochet pointu qu'il réussit à faire tomber le paquet.

Un kilo de farine saucissonné dans du plastique ? Ben voyons...

La difficulté qu'il avait eue à le récupérer montrait bien qu'on l'avait solidement attaché à la cuve. Sous la pression de l'écumoire, le paquet avait cédé en plusieurs endroits. La poudre s'échappait, blanche comme de la neige, trop fine pour faire un quelconque gâteau. Machinalement, il goûta.

De la cocaïne ! Un kilo de drogue dure. Une bombe dans sa cuisine.

Mais bon Dieu ! Quel petit morveux pouvait bien prendre son hôtel pour un repaire de dealers ?

Il n'eut pas le temps de s'étendre sur la question. Un solide coup d'aiguiser à couteau l'envoya paître dans les prairies de l'au-delà. Il lui resterait toute l'éternité pour se reposer, pensa-t-il une dernière fois en entendant sa tête éclater comme un potiron trop mur.

Il tomba le nez dans la plonge et tua tout seul le peu de souffle de vie qui lui restait dans l'eau grasse des poêlons à fondue mis à tremper la veille.

- Un cadavre et un pied gelé ? Mais le cadavre, combien de pieds il a, lui ? demanda le commissaire Montbrison qui n'y comprenait rien

- Mais deux, patron, comme vous et moi, lui répondit Camille dans un soupir impatient, je vous l'ai déjà dit... Un cadavre et un pied isolé.

Un silence s'installa au bout du fil. Le commissaire carburait.

- Faudrait voir à éviter de vous sortir, vous ! Il suffit que vous passiez une nuit dans un patelin pour que le lendemain matin, on se retrouve avec deux macchabées sur les bras ! Parce qu'au bout du pied orphelin, il y a bien quelque chose, non ?

Camille lui rétorqua, impatiente, de ce genre de ton péremptoire qu'il détestait :

- Un cadavre, un pied dans la neige et le blizzard qui souffle à 120 km heure. Oui, c'est bien résumé ça. Alors, vous me chargez de l'enquête, ou bien ? Parce que c'est maintenant que ça se passe.

- Votre impatience vous égare, ma chère ! Vous me prêtez des pouvoirs que je n'ai pas. Ça n'est pas moi qui décide en dehors de ma juridiction, c'est le préfet. Vous le savez très bien. Je me demande parfois dans quel monde vous vivez ! Vous êtes sûre de ne pas vouloir autre chose ? Une petite cerise sur le gâteau ? Une pointe de crème fouettée ?

Camille n'hésita qu'une seconde.

- Et bien, puisqu'on en parle, j'apprécierais d'avoir mon coéquipier, Michel Vega, à mes côtés.

Montbrison bouillonnait de contrariété. L'aplomb de la jeune femme avait le don de lui porter la tension au taquet.

- Tout d'abord, répondit-il coupant, avec les congés, il n'y a plus personne pour assurer le quotidien à Lyon. Aussi, hors de question de me priver de l'inspecteur Vega ! Ensuite, pour clore cette discussion surréaliste, je pense qu'on devrait laisser la police locale s'occuper de cette affaire qui ne nous regarde pas.

Camille déglutit, puis finit par répondre d'une voix butée :

- Il vous reste l'inspecteur Mourat, non ?

Le commissaire tortilla le bout de sa moustache.

- Très drôle...

- De toute façon, préfet, Vega ou pas, je vous préviens tout de suite que je ne resterai pas les bras croisés. J'enquêterai. Que ça vous plaise ou non !

Au bout du fil Montbrison fulminait.

- Il n'en est pas question. Vous ne ferez rien sans une autorisation officielle. C'est compris ? Ou...

- Commissaire, je vous demande juste d'être chargée de cette affaire jusqu'à dimanche prochain, dernier jour de mes congés. J'ai passé mon enfance dans ce village, ils me parleront ! Si je n'ai pas abouti, je jetterais l'éponge.

- Vous jetterez l'éponge ? Mais enfin, les choses ne sont pas aussi simples que ça, Bon Dieu ! Et qu'est-ce qu'on fera, hein, si l'enquête n'est pas close ? On la repassera bien gentiment à vos hirondelles savoyardes ? Ah, ils vont apprécier...

- C'est un risque à courir, s'entêta la jeune femme. J'ai de la famille ici, moi. Je vous rappelle que c'est ma tante qui a découvert le pied. Ça n'est pas comme si j'étais de passage, nom d'un chien ! Tout le monde attend après moi.

- Alors, pourquoi ne pas travailler en collaboration avec la gendarmerie du coin ?

- Vous le savez très bien patron, ne vous foutez pas de moi ! Je n'ai pas besoin d'une équipe de petits bras qui me pourrisse la vie, m'empêche de bouger le moindre cil sous prétexte que ça n'est pas ma juridiction. Commissaire... Depuis qu'on travaille ensemble, je ne vous ai jamais demandé la moindre faveur. Chargez-moi de cette affaire.

Camille s'était faite pressante, presque suppliante. Il lui en coûtait.

Sa petite voix traînante résonnait comme un bonheur à l'oreille du commissaire qui tapotait nerveusement son bureau des cinq doigts de sa main gauche. Il savourait l'instant. Au bout d'un long blanc, qui porta Camille au sommet de l'exaspération, il soupira, puis conclut :

- Bon... En ce qui me concerne, je veux bien accepter que vous vous occupiez de cette enquête. Jusqu'à dimanche, pas un jour de plus ! On ne peut pas se permettre ce genre de fantaisie hors juridiction plus longtemps. Mais je vous rappelle que c'est le préfet qui décide et lui seul ! Sans son aval, pas d'enquête. Me suis-je bien fait comprendre ?

Camille jubilait.

- Pigé chef.

- Ne vous réjouissez pas trop vite... Vous connaissez comme moi la susceptibilité des services savoyards ! Je doute que le préfet tienne à se les mettre à dos. Et tant qu'on n'a pas son aval, vous ne bougez pas d'un doigt de pied ! C'est clair ça ? Je vous rappelle dans quelques minutes.

Il raccrocha puis étendit ses longues jambes sur son bureau en frittant d'un air satisfait le bord gauche de sa moustache entre le pouce et l'index.

Montbrison était, comme à son habitude, tiré à quatre épingles.

Il portait un pantalon taille haute, une redingote cintrée. Une masse de cheveux frisés lui tombait sur le front.

Dire qu'il était bel homme n'aurait pas été tout à fait juste. Il y avait quelque chose d'irrégulier dans son visage qui lui donnait l'air perpétuellement étonné, presque enfantin. Pourtant, son style dégingandé parfaitement élégant, sa silhouette svelte, son teint hâlé et son pas élastique de provincial lui permettaient d'emporter les suffrages de quelques dames haut placées du ministère qui n'en pouvaient plus des lippes arrogantes de leurs molles asperges parisiennes au teint glabre.

Son baisemain était enjoué, son sourire éclatant, sa moustache nostalgique et il y avait dans son regard la juste dose d'ambiguïté nécessaire pour le rendre *si craquant*.

Il plaisait. On racontait même que...

Il décrocha le téléphone, pianota sur le clavier.

- Allo... Monsieur le Préfet ? Ici Montbrison... Ah, oui, Monsieur le Préfet, bien vrai ça. Un hiver qui n'en finit pas... Et bien pourquoi pas, si le green est en état... Cet après-midi ? Bien... Quinze heures... Parfait. On se retrouve au bar du Golf... Au fait, Monsieur le Préfet, j'ai un petit service à vous demander. On vient de me prévenir d'un double meurtre dans la vallée du Griffon... Ah, vous savez déjà ?... Dites-moi, est-ce que ça vous poserait un problème si... Camille Sora, bon élément... Oui, bien sûr, vous connaissez... Déjà très introduite dans le milieu local... Vous savez cousins, cousines, tous cul et chemise dans ces patelins de montagne... Parleront

à personne d'autre... Merci Monsieur le Préfet, je pense qu'on a tout à y gagner.

Elle l'aurait cette affaire... Il ne lui avait seulement pas déplu qu'elle le supplie un peu, qu'elle fasse le dos rond et pour tout dire qu'elle en écrase un peu.

Camille Sora était une enquêtrice hors pair, certes... Dont il ne se serait séparé pour rien au monde. Mais, son caractère de chien, sa difficulté à se subordonner à toute autorité ne manquaient pas de l'agacer. Aussi, l'occasion avait-elle été trop bonne pour lui rappeler qui tenait les rênes de la boutique. En l'occurrence, lui !

Quant à Michel Vega, il l'enverrait aujourd'hui même prendre le bon air de la montagne, car laisser l'inspecteur Sora seule sur une enquête qui pouvait s'avérer dangereuse était bien la dernière des choses à faire.

Deux cadavres, ça n'était quand même pas de la gnognote !

Le tempérament de kamikaze de la jeune femme ne demanderait qu'à exprimer son pire. Pire dont les limites étaient encore à ce jour mal définies et sur lesquelles personne par ailleurs n'aurait risqué le moindre pronostic. Limites sur lesquelles l'imagination la plus débridée n'essayait surtout pas d'extrapoler, et Montbrison moins que quiconque.

Juste après l'entretien avec le commissaire, qui lui avait laissé le rouge au front, Camille se rendit à l'hôtel La Baratte, sur les lieux du crime.

En bon chien de flic qu'il était, Georges la regarda partir avec résignation.

Il devrait une fois de plus rester seul, enfermé toute la journée. A moins que Fifi, la voisine, ne soit ce jour-là en congé ?

Préférant ne pas se perdre en conjectures trop compliquées, il se roula en boule dans son panier en prenant bien soin de présenter son dos à sa patronne.

Il boudait, regrettait amèrement Myriam, sa nounou lyonnaise, avec laquelle sa vie de chien atteignait des sommets de félicité inégalable. La porte claqua.

Désabusé, museau humide, il s'endormit, rêva de lièvres dans les fourrés, de courses effrénées dans la montagne en jappant faiblement, par intermittence, ses petites pattes pédalant dans le vide.

Oh oui, ses nuits étaient plus belles que ses jours.
Bien plus belles !

Camille descendit de la navette, juste devant l'hôtel.

Elle y trouva un escadron de la gendarmerie nationale et, comme prévu, eut toutes les peines du monde à accéder au cadavre.

- Mais puisque je vous dis que je suis l'inspecteur Sora, du commissariat du 7^e arrondissement de Lyon ! Dans une heure vous allez recevoir un ordre du préfet qui vous prévient que je suis chargée de l'enquête. Laissez-moi donc passer enfin !

- Ben voyons, et moi je suis la reine d'Angleterre, lui répondit un très beau brigadier aux yeux bleu d'acier. Et pourquoi un inspecteur lyonnais serait-il chargé de l'enquête, hein ? Et puis quoi encore ? Vous n'êtes pas en pays conquis ici, ma petite dame. Allez, circulez ! Vous ne voyez pas que vous gênez, là ?

- Parce que je suis la nièce de Martine Soubirou, et que j'ai le bras long, mon vieux. Voilà pourquoi c'est moi qui vais me charger de l'enquête.

Le regard du brigadier s'illumina.

- Ah, c'est donc vous la fameuse Camille dont Martine nous rabat les oreilles tous les jours ? Mais fallait le dire avant. Il la mesura un instant du regard puis lâcha : Je ne vous voyais pas comme ça, tiens... Il lui sourit. Allez entrez donc !

Il leva les rubans jaunes qui délimitaient la scène du crime pour la faire passer par-dessous.

- Ah oui ? Et on peut savoir comment vous me voyiez ? releva la jeune femme curieuse, plus troublée qu'elle n'aurait voulu se l'avouer par le contact de la main de l'homme sur son épaule.

- Plus brute de décoffrage, plus hommasse, quoi. Quand Martine raconte vos péripéties, c'est comme si vous mesuriez un mètre quatre-vingt et étiez championne de boxe française. On ne s'attend pas à un petit bout de bonne femme gironde comme vous.

- Gironde ? Je ne savais même pas que ce mot existait encore de nos jours.

- Ben, on joue beaucoup au scrabble au village et croyez-moi, les mots de sept lettres on les connaît tous. C'est toujours bon à prendre un petit cent points ! Alors gironde, éburnée, plommée, pronaos...

Camille hocha la tête, impressionnée. Sous son air de ne pas y toucher, ce gentil gendarme en avait dans la carafe.

- Vous pouvez me dire qui est déjà sur place ? lui demanda-t-elle en se débarrassant de sa doudoune.

- Juste la brigade pour l'instant. On attend le médecin légiste et deux experts. Ils doivent arriver par hélicoptère dans quelques minutes. De Lyon eux aussi.

Bréju ! Montbrison lui avait envoyé Bréju et les deux inséparables Dupont de la scientifique. Avec un peu de chance, Vega ferait aussi partie du convoi. L'équipe serait alors au complet.

Du coup l'affaire se présentait maintenant sous de meilleurs auspices. Elle n'aurait pas à se battre avec des services d'analyses qu'elle ne connaissait pas. Tout se traiterait à la maison et les économies d'échelle seraient précieuses.

Six jours, pas un de plus, octroyés pour une affaire qui ne semblait pas, de prime abord, très facile. Pas de temps à perdre à courir les services et remplir des formulaires. Merci commissaire Montbrison d'être si lumineux.

Une sonnerie retentit. Bleu d'Acier dégaina son portable.

- Oui ?... Elle est déjà là... Tous pouvoirs ? Mais... Bon... D'accord... Oui, bien sûr... Pas de problème.

- Un souci ? demanda Camille devant sa mine déconfite.

- Non. Il semblerait juste que je doive effectivement vous appeler Chef.

Elle rit :

- Oh, vous verrez ; il y a bien pire comme punition.

- Vous qui le dites...

La jeune femme préféra ne pas relever. Elle se fraya un passage entre les brigadiers attroupés autour du cadavre, s'agenouilla devant les délimitations tracées sur le sol. Pas question d'avancer plus et de saboter de précieux indices...

Les hommes étaient plombés. Camille n'en reconnut aucun. Les bataillons ne cessaient de tourner, les mutations allaient bon train. Aussi...

- C'était notre ami à tous, précisa un jeune gendarme qui avait visiblement pleuré.

La scène du crime était poudrée de blanc. Bleu d'Acier l'informa :

- Pas de la farine ça... Non, non. De la bonne coke bien pure.

- Ah, oui ? Vous l'avez goûtée ?

Le brigadier rougit.

- Fallait bien voir ce que c'était non ? Et puis, dites à de la poudre aussi fine de ne pas venir vous chatouiller les narines. Essayez !

Camille sourit. Elle ne manquait pas de charme lorsqu'elle laissait tomber son masque sévère. Le brigadier n'y fut pas insensible.

Trente-sept ans ! Trente-sept ans qu'elle attendait l'homme idéal, la perle rare qui serait tour à tour amoureux, confident, confiant, courageux, sportif, intelligent, cultivé mais avec un grand sens de l'abnégation, du don de lui-même et bien évidemment un brin de romantisme sans être ringard. Et surtout présent !

- Tu n'es pas prête de te faire passer la bague au doigt ma pauvre chérie ! avait perfidement reniflé sa mère, un jour de rares confidences, en engouffrant une grosse portion de larves de tofu au soja. Autant chercher une aiguille dans une meule de foin. Brigitte Sora s'était alors essuyé la bouche, avait bu quelques gorgées de jus d'ortie au thym puis conclut en jetant un regard à sa montre. Les hommes tu sais, ma

pauvre... Ils sont si... Comment dire ? Insignifiants... Elle s'était ensuite levée d'un seul coup, comme piquée par un insecte invisible. Pas tout ça, j'ai ma séance d'abdos fessiers. Je fonce !

Elle avait alors planté deux bises à sa fille du bout de ses lèvres sèches puis était sortie du restaurant comme une tornade en lui laissant payer la note.

- Et bien ma chère, il semblerait qu'on ne puisse plus se quitter ! lança une voix près de l'entrée.

Le Docteur Bréju, légiste de son état, nonchalamment appuyé au chambranle de la porte, mâchouillait un cigarillo éteint planté au coin de sa bouche. Il la dégustait du regard.

Avec son pantalon de treillis, ses bottes de combat et sa veste matelassée kaki, il ressemblait à un Marine. Son habituel petit bonnet noir vissé sur son crâne complétait sa tenue de commando.

A ses côtés, bardés de multiples mallettes en bandoulière, les Dupont la regardaient eux aussi avec un petit sourire en coin.

Michel Vega pénétra à son tour dans la pièce.

- Alors, Madame Sora. Faut croire qu'on ne peut pas te laisser cinq minutes toute seule, toi.

Il épousseta son pardessus en poil de chameau puis entreprit de dégager la neige qui lui pourrissait le brushing à petits gestes délicats.

Le cœur de Camille vibra de soulagement.

- Bon, lâcha-t-elle, plus touchée qu'elle ne voulait le faire paraître, quand vous aurez fini vos numéros de

machos, peut-être pourrions-nous attaquer le travail pour lequel la princesse vous a offert un voyage en hélicoptère, non ?

- Si c'est pour lui que vous vous inquiétez, répondit Bréju en désignant le cadavre au crâne défoncé d'un nonchalant doigt pointu, il ne risque pas de s'en aller. J'ai passé toute la nuit à la morgue, figurez-vous, et je prendrai volontiers un petit café avant de commencer ma deuxième journée de la journée. Il désigna ensuite du même doigt la petite foule de gendarmes. Par ailleurs, si tout ce petit monde pouvait sortir d'ici au lieu de nous saloper le boulot, ça nous arrangerait bien aussi.

Les hommes en képi battirent en retraite d'un air penaud.

Grands spécialistes des chiens écrasés et de la circulation, ils n'étaient pas habitués à la violence de ce genre de crime.

Pourtant, la mort, ils connaissaient...

Trop souvent, les corps démantelés d'alpinistes présomptueux et les dépouilles bleuies de surfeurs des neiges imprudents épiçaient leur routine quotidienne. Parfois aussi, un jeune se suicidait.

Oui, la mort ils connaissaient... Mais le crime crapuleux ? Perpétré sur des gens qu'ils croisaient tous les jours ? Avec lesquels ils buvaient le pastis le samedi midi après la chasse ?

Ça, c'était aussi insolite dans ces contrées qu'un chamois à trois pattes !

- Et ben, mon neveu... reprit Bréju goguenard, en déplaçant cette fois-ci son doigt sur la bedaine du mort, il ne mangeait pas que de la salade ce garçon, hein ?

Bleu d'Acier, qui était resté dans la salle pour observer les méthodes de l'équipe lyonnaise, fulminait. Il récupéra son blouson réglementaire, se planta devant le légiste et cracha :

- Tout d'abord, on a respecté la procédure à la lettre et touché à rien. Ensuite, ce paquet de barbaque saignante, par terre, qui vous amuse tant, c'était mon ami. Votre morgue confine à la connerie, mon vieux ! Voulez que je vous dise ? Vous vous démerderez sans moi.

Le ton était donné. La porte claqua sur son dos.

Bréju éructa, rouge de colère :

- Non mais dis donc, pour qui il se prend ce bouseux ? Votre morgue confine à la connerie... Et puis quoi encore ? Personne ne dit rien ? On se laisse insulter maintenant ?

- Vous l'avez bien cherché ! lui rétorqua Camille qui bouillait de contrariété. Vous ne pouvez pas parler aux gens normalement, non ? Vous les avez carrément virés. Vous auriez pu y mettre la forme au moins ! C'est vrai que parfois votre arrogance...

Vega et les deux scientifiques acquiescèrent d'un hochement de tête.

- Houlà ! Que de haine inspecteur, siffla le légiste qui nourrissait pour la jeune femme des sentiments

pour le moins ambigu et n'appréciait pas qu'elle l'épingle. Ça ne serait pas parce que vos petites hormones sont au garde à vous pour ce joli brigadier de campagne ?

- Pensez ce que vous voulez, mon vieux. je m'en contrefous. Faites votre boulot ! Et sans nous foutre le bordel. C'est tout ce qu'on vous demande.

Bréju allait vertement rétorquer lorsque Vega lui posa une main apaisante sur l'épaule.

- Laissez tomber mon vieux ! Le temps nous est compté. Six jours pour dénouer cette énigme. Pas un de plus ! N'oubliez pas qu'il y a aussi un pied à analyser et qu'on est censé découvrir ce qui va au bout. Alors il vaudrait mieux qu'on fasse équipe unie. Il se tourna vers Camille. On est à peine arrivé depuis cinq minutes que c'est déjà la zizanie. Mais qu'est-ce qui vous prend à tous les deux ? C'est la neige ou quoi qui vous excite ?

Très froide, Camille sortit son appareil photo numérique de sa pochette et entreprit de mitrailler le corps sous tous ses angles. Au bout d'un long moment haché par les crépitements des flashes, elle finit par daigner répondre :

- C'est juste que ce qui était simple est devenu compliqué. Se mettre la brigade à dos ? On n'avait vraiment pas besoin de ça. Un peu de délicatesse n'aurait pas nui.

- Le légiste bondit en avant, prêt à en venir aux mains lorsqu'une jeune serveuse entra dans la salle

avec un plateau de cafés. Elle le fixa d'un regard atterré. Douché, Il plongea le nez dans sa mallette.

- Madame m'a dit de vous apporter quelque chose de chaud.

- Ah oui. Merci, répondit Camille. Vous pouvez lui dire qu'on viendra la voir tout à l'heure ? On aura besoin de vous interroger tous quand on en saura un peu plus sur le... Enfin, quand on aura avancé sur... Elle tendit la main vers le cadavre. Enfin bref, tout à l'heure... se contenta-t-elle de conclure, impressionnée par le teint verdâtre de la jeune femme qui semblait sur le point de vomir.

La pauvre fille posa les tasses en tremblant sur une des tables de la cuisine, hocha la tête et disparut en vacillant aussi rapidement qu'elle était entrée.

- Madame ? Mais c'est qui madame ? demanda Vega.

- Madame, c'est Natacha. La femme de la victime. Une russe, rencontrée sur Internet. Ils se sont mariés en septembre, l'an dernier. On dit que c'est une très belle femme.

- Un mariage d'amour ?

- J'en doute... Elle désigna la bedaine du cadavre d'une main peu charitable. Faut dire que Gilles, comme nous l'a délicatement fait remarquer Bréju...

Vega, pragmatique, conclut :

- Simple échange de capital, ma chère. Beauté contre sécurité. Le B.A. BA du commerce.

- Juste... Au bout de trois ans, largage du pigeon grâce au lardon pondu entre temps puis, liberté dans ce grand pays merveilleusement démocratique qu'est la France.

- Un grand classique de la mondialisation.

Le vent mugissait en rouleaux furieux sur les carreaux. Le cliquetis des instruments des scientifiques résonnait, surréaliste.

- Bon, on se la fade cette Natacha ou quoi ? finit par suggérer Vega. Je suis curieux de voir à quoi elle ressemble, moi.

Camille secoua la tête.

- Non, pas encore. Restons plutôt concentrés sur les investigations scientifiques. Je préférerais qu'on en termine avec tout ça.

Il la dévisagea, surpris.

- Tu ne crois plus à la cueillette à chaud ?

- Si, mais faudrait voir à ne pas s'éparpiller. N'oublions pas qu'un pied nous attend encore dans la neige. Elle ouvrit un des rideaux sur un paysage opaque, balayé par des tourbillons blancs furieux. Je ne sais pas ce qu'il va rester des indices sous cette fichue *Bouffarde*. Faut pas traîner.

- La *Bouffarde* ? Mais c'est quoi ce truc ?

- Le vent, mon cher. La *Bouffarde*, c'est le vent.

- Parce que tu appelles ça du vent toi ?

Vega resta quelques secondes incrédule, pouce tendu vers la fenêtre.

- Et comment veux-tu que je l'appelle ?

- Blizzard Luciférien, Emanation Méfistolienne, Scorie de Big-Bang... Je ne sais pas moi, ça ne manque pas les dénominations pour définir une punition pareille.

Comme pour donner plus de poids à ses mots, le bâtiment entier vibra sous les assauts d'une semi-tornade. Vega conclut, victorieux.

- Tu vois...

Bréju et les Dupont travaillaient, concentrés, rapides, efficaces. Mais, quoi qu'en dise le brigadier susceptible, trop de monde avait piétiné la scène du crime pour que leurs investigations soient vraiment performantes.

Les deux inspecteurs retournèrent quant à eux chaque millimètre de la cuisine. Aucune trace d'un autre paquet de poudre du bonheur ou de quoi que ce soit d'autre de compromettant ne fut relevée.

La partie la plus délicate fut l'investigation de la chambre froide.

- Pas bon ça, manger au restaurant. Pas bon...

Une sauce Marchand de Vin éventée mûrissait dans un seau. Quant au saumon fumé, il collait aux doigts. C'était sûrement ce type de produit qui finissait sa vie dans les fameuses pâtes à l'Océane de la carte.

Vega visa des lasagnes à la Bolognaise racornies.

- J'ai un bon copain dans la brigade de l'hygiène. Un vrai cadeau de Noël pour lui, ça... Je m'en vais lui en toucher un mot.

- Ah oui ? Et à qui va-t-il l'adresser son rapport ? A la morgue ?

Les premières conclusions tombèrent. L'arme du crime était un aiguiseur à couteau.

Les nombreuses empreintes dont il était constellé seraient analysées dans la soirée. Il leur faudrait prendre celles de tout le personnel pour les comparer et faire un premier tri. Ils n'en espéraient pas grand-chose. Tous les cuisiniers avaient dû s'y coller les paluches.

L'urgence n'était pas là : le pied ne cessait de les inquiéter.

Il leur fallait accélérer le mouvement car la tempête faisait rage et le froid ne cessait d'augmenter. Bientôt il serait recouvert d'une congère glacée et on ne pourrait plus rien tirer de son environnement.

- Alors Bréju ? Vos premières conclusions ?

Le légiste nettoya ses petits lorgnons.

- Et bien, l'assassin est manifestement droitier. Environ un mètre quatre-vingt. Homme ou femme ? Je ne sais pas. Une personne puissante, par contre... Ça n'est pas le coup sur la tête qui l'a tué. Même si une partie du cerveau est gravement endommagée, je pense qu'il s'est tout simplement noyé dans le bac où trempaient les poêlons. Mais une autopsie est nécessaire pour confirmer ça. En ce qui me concerne et pour le moment, ici, j'en ai fini.

La scène du crime de l'hôtel fut donc promptement expédiée et laissée, cadavre toujours en place, sous la

surveillance de quatre brigadiers récupérés à la gendarmerie.

Un d'entre eux, qui portait son arme de service à la cow-boy, mima une copulation en les gratifiant d'un méchant.

- Faudrait savoir ce que vous voulez ! Un coup dedans, un coup dehors. C'est quoi cette danse de cons ? Une spécialité lyonnaise ?

La tension monta d'un coup.

Camille bloqua Bréju prêt à en découdre avec le gendarme.

- Nom d'un chien, mais vous allez vous calmer vous, oui ou non ?

- Faudrait continuer à se faire insulter sans rien dire peut-être ? éructa le légiste. Non, mais c'est quoi cette bande de tarés ?

- Tarés ? C'est qui les tarés ? Pitbull du cru porta la main à sa ceinture, prêt à régler le litige sur le champ.

Camille soupira, asséna froidement à Bréju devant tout le monde :

- Des gens que vous avez passablement maltraités tout à l'heure mon vieux, et qui ont juste le cran de vous le faire payer.

- Exact ! confirma John Wayne. Vous vous prenez pour qui, hein ? Des excuses ; je veux des excuses !

Il insistait, hargneux, du piment sous les aisselles.

Bréju sortit sans un mot, claqua la porte derrière lui.

- Ça s'appelle prendre un vent, ça, fit remarquer Vega à Médor dont le teint avait viré au carmin.

Il était déjà 15 heures lorsque les inspecteurs se retrouvèrent, frigorifiés, devant le dit pied, à quelques mètres à peine de la fenêtre du bar-tabac.

- J'ai eu toutes les peines du monde à tenir ce chien à distance, leur confia un jeune gendarme qui tentait, armé d'une pelle, d'empêcher la neige d'engloutir le précieux moignon.

Il leur désigna un animal massif mi griffon, mi ours.

La bête, campée sur ses quatre pattes puissantes, les observait de ses yeux jaunes.

Il grognait, une des babines retroussée par-dessus des gencives presque noires.

- Ben, décidément aujourd'hui ! Mais il est à qui ce clébard ? demanda Camille les yeux exorbités devant l'énormité du bestiau qui devait bien peser vingt fois le poids de Georges. Un veau.

- Je n'en sais rien, ma pauvre, répondit le brigadier. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il rêve de boulotter ce pied ! Et ma main en prime si je ne fais pas gaffe.

Michel Vega, nez rouge, glotte serrée lui intima :

- Va falloir le virer pour de bon, parce que maintenant, faut vraiment qu'on travaille, ici.

- Mis à part l'abattre ou trouver son maître, je ne vois pas bien comment je pourrais réussir ça !

- Et bien bougez-vous, mon brave. Trouvez son maître, justement. Faites le nécessaire.

- Tout d'abord, je ne suis pas votre brave ! Ensuite vous n'avez pas d'ordre à me donner. Alors maintenant, puisque vous le prenez sur ce ton, démerdez-vous tout seul avec votre clébard !

L'homme les planta là. Il enjamba le ruban jaune du périmètre de sécurité, disparut derrière la bâtisse.

- Vega tourna deux grands yeux étonnés vers Camille.

- Mais qu'est-ce qu'ils ont tous dans ce patelin à être susceptibles comme ça ?

- Et bien, lui répondit Camille condescendante, tout d'abord, ils détestent les lyonnais qui font péter leur science dans le village depuis des décennies et se comportent comme des gros bourgeois imbuables et...

- Mais...Et ensuite, reprit-elle sans lui laisser le temps de s'indigner, tu apprendras très vite qu'ici, tu ne donnes d'ordre à personne ! Tu suggères, tu proposes, tu négocies. Au mieux, tu pianotes sur la corde sensible parce qu'au fond ce sont des braves gens prêts à tout pour t'aider. Mais d'une manière définitive, tu ne leur aboies pas dessus et tu ne les traites pas comme en pays conquis. Si le village d'Astérix le Gaulois devait exister, et bien, c'est sur ce clocher-là, tu vois, qu'il faudrait y planter son drapeau ! Un mot de travers et tu te prends un sanglier.

Tata ! cria-t-elle à l'intention de sa tante.

Martine passa la tête par la fenêtre orpheline.

- Toujours pas de carreau, expliqua-t-elle devant la mine éberluée de Vega. Finalement on va attendre jusqu'à ce soir pour le remplacer. Tout le monde veut voir le pied et c'est plus pratique comme ça. Vous n'imaginez pas le vin chaud qu'on a passé aujourd'hui, mes pauvres. On va faire péter la caisse ! Bon, tu veux pis quoi dis ?

- Tu n'aurais pas une idée pour éloigner le chien du pied ?

- Oh, pour celui-là ! Elle pointa son doigt sur l'animal immobile planté dans la neige. Mais c'est Bérurier, le chien de Chando ! Bouge pas, je m'en occupe moi de ton fauve.

Elle réapparut quelques minutes plus tard de l'autre côté de la congère. Le chien s'approcha d'elle, trognon de queue frétilant comme un hélicoptère, manifestement en pays connu.

- Alors mon gros, ça te dirait un petit morceau de la bonne saucisse à tata Martine ?

Le monstre fourra sa tête dans sa main. Elle lui flatta l'encolure.

- Mais oui, t'es beau toi. T'es beau... Allez mon Béru, viens donc avec moi...

Le chien ne se le fit pas dire deux fois. Il la suivit au pas, oreilles au garde à vous, sans un seul regard pour le pied jaunâtre qui finalement n'était assaisonné ni de sel ni de poivre, ni d'un savoureux bouquet

d'épices et qui n'avait pas non plus amoureusement rissolé dans un beau saindoux de cochon bien gras. Pas comme les saucisses à Bernard !

Ce chien n'était peut-être rien de plus qu'un chien, mais il n'en restait pas moins un chien avisé.

Bréju qui venait d'arriver, se pencha sur le pied.

- Grignoté par une bestiole, ça. Il pointa son doigt vers les lambeaux blancs qui pendaient, exsangues et déchiquetés. Quel temps a-t-il fait ces derniers jours ?

- Plutôt beau hier et avant-hier, le renseigna Camille en resserrant son col autour de son cou pour se protéger des rafales qui plongeaient par moment la scène du crime dans un brouillard de neige. Pas comme aujourd'hui avec ce blizzard d'enfer ! Mais quand même très froid.

Les deux scientifiques qui venaient également d'investir les lieux revêtirent une nouvelle tenue de chirurgien, déployèrent leurs mallettes et tentèrent de récolter les quelques indices qui n'auraient pas été engloutis dans cet enfer polaire.

Parfois leur tête disparaissait dans la tourmente, avalée par les tourbillons. Découragés, ils finirent par abandonner.

- Rien à tirer de tout ça. Autant chercher un indice dans le trou du cul d'un ours polaire.

Ils donnèrent le feu vert au légiste.

Après avoir pratiqué lui aussi plusieurs prélèvements sur le moignon, Bréju lâcha :

- Pas encore abîmé. Il n'a même pas noirci. Il tourna, retourna le pied entre ses mains gantées. A mon avis, il n'est pas orphelin depuis longtemps, celui-là. Qu'en pensez-vous messieurs ?

Il tendit le moignon aux Dupont penchés par-dessus son épaule.

- A mon avis, pas plus d'un jour ou deux, répondit le premier en le saisissant. Tenez regardez la couleur du sous-derme, là... Et là...

- Quoique, enchaîna le deuxième en s'emparant du gigot, avec les fluctuations du froid, on n'est sûr de rien. Tant qu'on n'aura pas analysé ce morceau en laboratoire pour définir des bactéries qui se développent sur la souche, nous en resterons aux suppositions. Possible qu'il soit plus vieux qu'on ne le pense en fait... Possible que les conditions météorologiques l'aient exceptionnellement conservé. En fait on n'en sait rien. Mais bon... Je doute qu'il soit très vieux.

Bréju approuva, hocha la tête.

- Donc, conclut Camille pragmatique, première chose à faire : savoir si quelqu'un a disparu récemment.

Dupont lui tendit le pied à son tour qu'elle saisit d'une main experte, gantée de caoutchouc. Elle l'inspecta sous toutes ses coutures, tordit le nez, constata :

- Facile, dans une station de ski qui renouvelle dix mille personnes tous les week-ends. On va s'amuser !

Elle passa ensuite le morceau à Michel Vega qui remercia le ciel qu'il fut bien gelé et non pas suintant d'humeur, ce qui n'eut pas manqué de tacher son écharpe. Ou pire encore ! Son magnifique pardessus en poil de chameau qui valait son pesant de cacahouètes.

Martine, qui portait quant à elle un coquet petit anorak de ski ajusté et un bonnet en fourrure, était penchée à sa fenêtre, la moitié du village dans son dos. Elle suivait avec intérêt les déplacements des inspecteurs, du légiste et des deux scientifiques en laissant traîner une oreille indiscreète.

- Ben justement, il y a Thomas qui a disparu, lança-t-elle à Camille. C'est le commis de cuisine de Gilles, le patron de la Baratte. Ça fait plus d'une semaine qu'il n'a pas donné signe de vie. Enfin, tu sais, les saisonniers... Ça va, ça vient, alors... On ne s'est pas vraiment inquiété.

- Et ça lui arrive souvent à ce gars-là de s'absenter sans prévenir personne ?

- Non, je crois même que c'est la première fois en deux mois. Et puis, il y a encore toutes ses affaires dans sa chambre. En général quand ils partent plus d'un jour ou deux, ils font leur baluchon. Ça veut dire qu'ils en ont marre et qu'ils ne reviendront pas. Sauf quand ils cuvent, bien sûr... Mais les cuites, ça ne dure jamais plus de trois ou quatre jours et ça fait déjà presque une semaine qu'on ne l'a pas vu, lui. Oui,

conclut-elle, finalement à bien y réfléchir, c'est plutôt bizarre.

- Le commis de Gilles ? Vous parlez bien de Gilles, le cadavre de l'hôtel ? se fit préciser Michel Vega qui commençait à penser que l'affaire serait peut-être plus simple qu'il n'y paraissait au premier abord.

- Ben oui, répondit Martine, il n'y en a qu'un ici de Gilles et c'est celui de l'hôtel. Paix à son âme...

- Mais depuis quand tu pries pour quelqu'un, toi ? lui demanda son Bernard de mari, encastrant sa puissante carcasse à ses côtés.

- Mais depuis que je t'ai rencontré, mon amour. Je suis comme Bernadette moi, illuminée...

Une commère qui n'en pouvait plus de se faire péter les yeux devant le spectacle, intervint alors :

- Vous ne devriez pas vous moquer des morts comme ça ! Ça porte malheur.

- Je ne me moque pas, lui répondit Martine très agressive. J'aime Bernard, c'est tout ! Ça te pose un problème ?

- Non, non... La ménagère recula d'un pas. Bien sûr que non, j'ai juste de la peine pour Gilles.

- Ben moi aussi, je te signale. Mais tu peux me dire à quoi ça servirait qu'on se roule par terre et qu'on se fasse pipi dessus en appelant sa mère, hein ?

Michel Vega se tourna vers Camille et lui glissa à l'oreille :

- Dommage qu'ils n'aient pas de poissonnier dans le village.

- Camille ! meugla Martine du rebord de sa fenêtre.

- Oui, Tata.

- T'aurais pas une daurade sous la main ? Parce que je me la ferais bien moi la Gilberte. M'énerve celle-là ! C'est pas pis possible ça, d'être aussi niaiseuse.

- C'est qui la niaiseuse ? hurla-t-on du fond du bar.

C'est avec soulagement que l'équipe de Lyonnais se retrouva autour d'un bon Chamoniard à la cannelle, dans le grand salon de l'hôtel La Baratte. Un feu nourri crépitait dans la cheminée.

Ils tentaient de se réchauffer. Ce qui n'était pas une mince affaire après avoir fait le pied de grue pendant plus d'une heure en pleine *Bouffarde* devant la fenêtre du bar de Martine.

Michel Vega feuilletait un des nombreux documents publicitaires laissés à disposition sur le présentoir de la réception.

- Vallée du Griffon, pays du diable... Tu m'étonnes ! s'exclama-t-il. Et ils s'en vantent en plus ! Qu'est-ce qu'on se les caille dans ce patelin, c'est dingue.

- Pauvre chou, va... La prochaine fois je prendrai des vacances en Martinique. Avec ma chance habituelle je réussirai bien à t'offrir une semaine au

soleil, lui rétorqua Camille qui n'en pouvait plus de l'entendre digresser sur son pays chéri.

Elle ingurgita une petite gorgée de vin chaud épicé. Elle aussi avait l'onglée, mais ne l'aurait pas reconnu pour tout l'or du monde.

Bréju semblait pensif. Et silencieux... Ce qui n'était pas dans ses habitudes. D'un tempérament à se damner pour un bon mot, il ne manquait jamais de la ramener.

Il remuait son Chamoniard, les yeux vagues, depuis au moins une minute trente lorsque Camille lui fit remarquer :

- A ce rythme-là, c'est la petite cuillère qui va fondre.

- Pardon ?

- Votre vin chaud, là ; ça fait trois plombes que vous le remuez. Vous devriez le boire, c'est fait pour.

- Ah, oui. Bien sûr !

Et il engloutit le breuvage d'un seul coup à grandes lampées indifférentes.

- Euh... s'alarme Camille. C'est quand même du pinard à 14 degrés que vous êtes en train de siffler comme du petit lait. Faudrait voir à ne pas prendre ça pour du jus d'ananas.

Le légiste fit claquer sa langue d'un air satisfait, étouffa un petit rot.

- Ça fait du bien, dites donc ! Ça fouette le sang cette affaire.

- Un problème ? demanda Vega à son tour.

- Peut-être... Mais je n'arrive pas à mettre le doigt dessus.

- A quel niveau ?

- Je ne sais pas. J'ai la sensation qu'on passe à côté de quelque chose d'important. Mais de quoi ? Alors là... Ça m'échappe.

- Ici, à l'hôtel ? Ça aurait un rapport avec le meurtre de Gilles ?

- Ben, justement... Je n'en sais rien. J'essaie bien de me concentrer sur la journée, mais...

Il se gratta le bout de l'oreille avec l'index.

- C'est au sujet des gens qu'on a croisés ? Ou peut-être quelque chose dans la cuisine ?

- Désolé inspecteur, mais c'est carrément ectoplasmique. Faut que je laisse mon cerveau s'aérer quelque temps. Ça me reviendra tout seul, j'en suis sûr.

Michel Vega, désappointé, écarta les mains d'impuissance.

- Alors on attendra...

Son précieux manteau reposait à ses côtés, soigneusement plié sur une chaise. Il arborait maintenant un très beau costume en alpaga sur un sobre polo noir signé Versace. Il croisa les jambes avec élégance.

Un mètre quatre-vingt-cinq pour une gueule d'ange. Un zeste d'élégance, une broutille de négligé, une bonne dose de muscles longs. Quelques discrètes rides d'expression, des tempes légèrement poivre et

sel finissaient de brosse le tableau. Ses quarante ans lui allaient bien.

Au commissariat, entre ce dernier et Montbrison une discrète compétition s'était ouverte.

La précieuse Maryse Dufflot tour à tour secrétaire, brigadier et femme à tout dénouer comptait les points. Elle tenait à jour un petit carnet paraphé par toute la brigade.

Depuis une dizaine de jours, Vega était passé en tête. L'acquisition du magnifique manteau en poil de chameau n'y était pas pour rien.

Le commissaire Montbrison préparait sa revanche. Il était en train de se faire ajuster un petit blaser Empire d'époque, vert sombre, déniché aux puces. Une pure merveille, sobre, sans chichi mais à la coupe parfaite, qui le nimait d'un romantisme désuet.

Deux hommes à qui tout semblait réussir. Deux gagnants de la vie. Pourtant et malgré les apparences, la même blessure les unissait.

Marion, la femme du commissaire, ne lui adressait plus la parole depuis des mois. Les absences répétées du grand homme, son incapacité à fournir le moindre effort pour équilibrer l'harmonie du couple, avaient considérablement pourri leur vie commune.

- Je ne suis pas ta boniche ! Pas marqué Conchita, là ! rugissait la jeune femme à tout bout de champ.

Depuis quelque temps, elle ne l'acceptait même plus dans son lit. Elle passait des heures au téléphone avec ses copines, laissait de grands vides au bout du

fil dès qu'il apparaissait, puis reprenait ses messes basses sitôt son dos tourné.

Montbrison ne rentrait plus. Il déambulait l'âme en peine dans les rues grises de la ville, s'arrêtait parfois au cinéma, buvait un verre, rentrait au milieu de la nuit.

Il se couchait alors dans le canapé du salon, indésirable invité de son foyer sans enfants... Il n'osait pas demander s'il y avait quelqu'un d'autre, mais en était certain. Marion riait plus haut, plus fort, plus heureuse.

Les nuits de Michel Vega n'étaient pas plus brillantes.

Divorcé, père de trois garçons, coincé entre une ex-femme trompée, blessée à mort, et une jeune maîtresse hystérique, qui s'était révélée, après une année de vie commune, une véritable mégère, il patageait.

Pas une seconde sans que cette dernière, qui lui avait donné un fils quelques mois plus tôt, ne l'insulte. Pour une panne sexuelle, une absence de trop, un verre de lait imprudemment renversé, trois miettes oubliées sur la table...

Dans sa vie très intime, Michel Vega était une victime ordinaire.

Il rêvait d'un monde de douceur dans lequel il ne devrait plus répondre de ses actes, n'aurait plus à payer de pensions alimentaires ni à supporter les frustrations d'une femme immature à la recherche du prince charmant.

Il la quitterait, elle aussi.

Tout beau jupon qui passait était donc prétexte à le sécuriser sur sa virilité.

La fulgurance de ses aventures lui permettait de garder le beau rôle : celui de l'objet désiré.

Pour autant, l'inspecteur n'était pas couard. Il représentait aux yeux de Camille le coéquipier le plus solide, intelligent, raffiné qu'il fût possible d'espérer. Ce qui ne courait pas les couloirs du commissariat du septième arrondissement de Lyon, il fallait bien l'avouer... Mis à part Montbrison, bien sûr.

- Si vous avez quoi que ce soit qui vous revienne à la mémoire, ordonna-t-il à Bréju, vous nous appelez mon vieux. Déjà une journée de passée. Il ne nous en reste plus que cinq, fit il remarquer avec une pointe d'angoisse dans la voix.

- Celle-ci n'est pas finie, monsieur le pessimiste, lui rétorqua Camille agacée. On va passer aux premiers interrogatoires maintenant que le corps a été enlevé. Elle se tourna vers le légiste qui se levait. Ça y est, vous décollez ?

- L'hélicoptère nous attend et on a du boulot pour au moins jusqu'à minuit. Aussi, on ne va pas traîner.

- Les gendarmes vous ont-ils bien remis les empreintes de tout le personnel ?

Bréju sortit un dossier jaune de sa mallette et l'agita devant le nez des deux inspecteurs.

- Tout est là-dedans. On vous tient au courant au plus vite, n'est-ce pas messieurs ? Les Dupont

acquiescèrent d'un même mouvement de tête. Montbrison a classé cette affaire code A, reprit-il satisfait, aussi nous avons priorité pour les laboratoires. M'est avis, finit-il en se levant et en étirant sa grande carcasse, que le commissaire n'apprécierait pas qu'on se plante sur ce coup-là. Je ne veux pas vous mettre la pression Camille, mais...

L'échauffourée était oubliée.

- Je sais... répondit la jeune femme avec un petit sourire. Faites pour le mieux ! Et le plus vite possible. Datez le pied en priorité. Comparez les empreintes. Les analyses de sang nous diront également si Gilles se droguait. Mais je n'y crois pas. J'ai peur qu'il ne se soit juste trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

- Sûr ! fit remarquer Vega. Mais faut dire que c'est difficile pour un cuistot de ne pas traîner dans sa cuisine... Un peu comme l'histoire du jardinier et de ses tomates.

- Et ben, dis donc, ça ne te réussit pas à toi l'excès de cannelle !

- Mais si, tu sais bien, l'histoire du jardinier...

- Oui, le coup Camille condescendante, l'histoire du mec qui fait rougir ses tomates... Merci, je connais. On a dû me sortir ça au CP.

- Ah, oui. T'étais précoce dis. Et celle de la tomate et de la mozzarella, tu la connais ?

Les trois hommes laissèrent les deux inspecteurs à leur altercation coutumière. Ils rassemblèrent leurs affaires et partirent. Demain serait un autre jour.

Lorsque Marina entra dans la salle, les deux inspecteurs en restèrent bouche bée. Elle ne sembla pas s'en émouvoir, habituée sans doute à cet hommage éloquent.

Sa longue chevelure blonde entourait un visage plein, aux pommettes très hautes. Elle portait ce jour-là une robe bleu électrique en lainage qui moulait ses formes avantageuses. Une large ceinture cosaque dissimulait sa taille un peu épaisse.

Mesurant près d'un mètre quatre-vingt-cinq, elle supportait avec panache un léger embonpoint qui eût instantanément transformé n'importe quelle femme de taille normale en petite saucisse ridicule. Elle en imposait, tout naturellement.

Manifestement, la Russe accusait une bonne cinquantaine d'années. Les deux inspecteurs en furent surpris. Ils s'attendaient à une petite chose éthérée, couinant, et avaient devant eux une maîtresse femme qui ne s'en laisserait pas compter.

Elle avait pleuré. Ses yeux d'un bleu tout aussi électrique que celui de sa robe étaient soulignés de cernes noirs. Elle semblait nerveuse, très fatiguée.

Camille lui indiqua une chaise de la main.

- Asseyez-vous madame.

Leurs regards se croisèrent. Quelque chose de froid naviguait dans les pupilles de Marina, une ombre floue, une tache d'encre. Il ne devait pas faire bon vivre dans les steppes glacées de Russie ! Une expérience à vous tanner le cuir en moins de deux.

Camille reprit :

- Vraiment désolée de vous infliger cet entretien dans un moment aussi difficile. Mais, les besoins de l'enquête... Vous comprenez le français au moins ? interrogea-t-elle, soudain saisie d'un doute devant la placidité de la femme.

- Parfaitement, répondit sobrement cette dernière avec un roulement de R significatif.

- Journée difficile, n'est-ce pas ? C'est bien triste de faire votre connaissance dans des conditions aussi tragiques. Mais enfin... Je me présente : inspecteur Camille Sora. Je suis la nièce de Martine, la buraliste.

Elle se leva pour lui tendre une main que Marina saisit mollement sans un mot.

Camille voulait casser la glace. C'était toujours plus facile pour mener un interrogatoire. Mais, manifestement, la femme devant elle était insensible à cette tentative de rapprochement.

Michel Vega tenta sa chance. Si la solidarité féminine ne marchait pas, peut-être que son charme ténébreux opérerait ?

- Bon, dit-il en se penchant vers elle et en mettant le plus possible de compassion dans sa voix. Tout d'abord sachez que nous sommes tous bouleversés par ce qui vous arrive. Mais nous devons avancer. Aussi, ne soyez pas choquée si nous vous posons des questions très personnelles et peut-être aussi, désagréables. Pour commencer, connaissiez-vous des ennemis à votre mari ?

- Gilles ? Des ennemis. Oh, non ! C'était la bonté personnifiée.

Les deux inspecteurs se regardèrent, surpris.

- Mais dites donc, non seulement vous parlez Français, mais vous semblez le maîtriser parfaitement.

- C'est à espérer, répondit-elle d'un ton naturellement distingué. J'étais professeur de français en Russie et ma grand-mère était française. Je suis bilingue.

Ses R roulaient comme des cailloux. Ils charriaient avec eux le mystère des steppes arides, l'exotisme slave des années trente. Le personnage ne manquait pas de charme.

- Je comprends mieux... Michel Vega secoua la tête de haut en bas. Pourriez-vous nous en dire plus sur votre rencontre avec Gilles.

Marina se renfrogna instantanément. Grogna :

- Je ne vois pas le rapport avec sa mort. C'est strictement privé.

La tension était palpable. Elle roulottait le bord de sa robe bleue entre le pouce et l'index d'un mouvement spasmodique.

- J'ai peur que vous ne vous mépreniez sur nos intentions, madame, reprit alors Camille. Nous n'avons nullement l'intention de mettre notre nez dans vos affaires d'immigration. Quoique... Si vous nous poussez un peu dans nos retranchements, on pourrait épilucher tout ça avec plus d'attention.

- Et oui, enfonça Michel Vega. Cinq mois de mariage et déjà un héritage en perspective, ça porte forcément à réflexion.

Marina lui jeta un regard aigu.

- Oh, je m'attendais à votre réaction. Une expression amère se peignit sur son visage. Elle releva le menton avec provocation. Mais, quoique vous puissiez en penser, j'aimais Gilles. A ma façon... Je lui dois tout.

Michel Vega réitéra froidement sa question :

- Tout ça, madame, ne nous dit pas comment vous l'avez rencontré.

Elle sembla sur le point d'objecter encore quelque chose mais finalement répondit :

- Tout a commencé il y a trois ans. A l'époque, j'ai eu quelques ennuis avec le directeur de l'école dans laquelle je travaillais en Russie. Ici, on parlerait de harcèlement sexuel ; chez nous d'ajustement naturel.

Bref, j'ai été taxée d'un manque de coopération dans le développement du projet pédagogique et licenciée sans solde. En Russie, il n'y a pas beaucoup d'avenir pour une femme de mon âge. Sans recommandation, je n'avais plus qu'à crever de faim. Mais ça, ici, vous ne pouvez pas comprendre, bien sûr...

- Vous savez, il nous arrive parfois de nous tenir au courant de l'actualité internationale. Ne jouez pas à ça avec nous, madame.

Michel Vega s'énervait. Marre qu'on prenne les français pour des bourrins gâtés, obtus et centrés sur le nombril du monde, c'est-à-dire sur eux-mêmes sans espoir de guérison. Il avait une télévision comme tout le monde, était branché en flux tendu sur le net et savait parfaitement les conditions de vie des pays du bloc de l'Est.

Marina accusa le coup.

- Bien sûr, excusez-moi. Vous savez, souffrir, ça finit par vous rendre parp... heu ? parpoyaque ?

- Paranoïaque, corrigea Camille.

- C'est ça, paranoïaque. Enfin, bref, du coup je me suis inscrite dans une agence matrimoniale. J'ai eu beaucoup de chance de rencontrer Gilles et encore plus qu'il me choisisse. La secrétaire ne voulait pas prendre ma candidature. Trop vieille ! Trop de filles jeunes et belles inscrites. Elle ne voulait pas se charger de paperasse pour rien. Le fait que je sois bilingue l'a emporté. J'ai attendu deux ans avant qu'un homme digne de ce nom m'offre une vraie vie.

- Qu'est-ce que vous entendez par une vraie vie ?

- Une vie où il me serait donné de pouvoir construire quelque chose avec quelqu'un. D'avoir de vrais projets. Une vie normale où l'on respecterait ce que je suis, sans m'avilir.

Les yeux de la Russe lançaient des éclairs. Qu'avait donc pu subir cette femme pour qu'elle attache tant d'importance à sa dignité ? Avait-elle ramené avec elle des fantômes sibériens susceptibles de mettre Gilles en danger ? Dans ce corps alourdi par l'âge, on devinait encore les formes d'une jeune femme qui avait dû être belle, à couper le souffle.

- Vous n'avez jamais été mariée en Russie ?

- Si, bien sûr. On ne peut pas rester célibataire à Moscou, vous savez. Ça coûte trop cher. Elle les scruta, à la recherche d'un peu d'empathie, puis reprit, visiblement émue. Mon mari a été déporté en Sibérie après avoir exprimé des opinions politiques jugées subversives au début des années quatre-vingt. On nous a tout confisqué ! Sa voix se brisa. Elle s'interrompit quelques secondes. Quelques mois plus tard, il a été écrasé par un engin de chantier. Ça a été horrible ! Heureusement, j'ai trouvé ce travail de professeur dans un lycée de la province de Brestlava.

- Vous avez des enfants ?

- Oui, une fille. C'est aussi une des raisons qui m'a poussée à partir. Je ne voulais pas être une charge pour elle. C'est déjà si dur de s'en sortir comme ça ! Elle n'avait pas besoin d'un poulet à la patte.

- D'un boulet à la patte, corrigea Michel Vega.

- Oh, oui, pardon. Elle sourit pour la première fois. Parfois il m'arrive encore de me tromper. Ça faisait bien rire Gilles.

Son sourire s'éteignit et deux larmes roulèrent sur ses joues.

Michel Vega aiguillonna alors l'interrogatoire vers la drogue :

- Comment pouvez-vous nous expliquer la présence de cocaïne dans votre cuisine ? demanda-t-il de but en blanc.

Marina sursauta.

- De cocaïne ? Mais comment...

La stupeur inscrite sur son visage semblait sincère.

Le chef Marius, qui avait découvert Gilles la tête marinant dans la plonge où surnageaient encore quelques croûtons, avait appelé la gendarmerie tout de suite. En homme avisé, il avait jugé le spectacle trop traumatisant pour l'équipe et préféré les tenir à l'écart.

La cuisine était donc restée close jusqu'à l'arrivée du bataillon. La découverte de la drogue avait pu rester confidentielle.

Il n'était donc pas anormal que Marina soit surprise. Dans l'hypothèse, bien évidemment, qu'elle n'ait rien à voir avec le meurtre.

Michel Vega comptait sur la réaction de la Russe pour la confondre. Son air atterré le portait à croire à son innocence.

- Que pouvez-vous nous dire sur Thomas, le commis de cuisine ? poursuivit-il alors sans lui donner la moindre explication.

- Oh, Thomas... Un original. Mais je me demande bien s'il y a quelqu'un de normal dans ce métier ! Bon, alors, c'est quoi cette histoire de cocaïne ? insista-t-elle.

Michel Vega ne releva pas la question. Il se contenta de lui demander :

- Qu'est-ce que vous entendez par original ?

- Eh bien, juste ce que ce mot veut dire. Quelqu'un qui fonctionne à la marge. Dont on ne sait jamais vraiment quoi penser. Qui partage sa vie entre le ski et son ordinateur. Vous savez, depuis qu'on a l'ADSL, c'est de plus en plus dur de faire travailler les saisonniers. Mais pourquoi me posez-vous cette question ? Et puis vous allez me répondre à la fin ! Elle se leva d'un coup de sa chaise et les domina de sa haute stature. C'est quoi cette histoire de cocaïne ?

Camille et Vega échangèrent un regard.

- On vous expliquera. Mais pour l'instant, il est possible qu'il soit aussi arrivé quelque chose à Thomas.

Marina porta la main à sa bouche. Elle se rassit. Une nouvelle fois, sa surprise semblait sincère.

- Mais comment, quelque chose ?

- Nous ne pouvons pas vous en dire plus. Revenons-en plutôt à Gilles. Prenait-il des substances illicites ? Lui connaissiez-vous des addictions ?

- Addictions ? Qu'est-ce que ça veut dire ça ?

- Et bien une addiction est une dépendance, la renseigna Camille. Aux cigarettes, à l'alcool, aux sites pornographiques, aux drogues et même au chocolat... Bref, être addict, c'est être dépendant de trucs dont on aimerait pouvoir se passer, mais dont la consommation compulsive obéit plus au mystère du cerveau qu'à votre propre volonté.

- Je vois... Non, pas d'addiction. Visiblement, elle savourait ce mot nouveau. A part un petit coup de blanc de temps en temps avec ses copains de chasse, bien sûr, comme tout le monde ici. Quant à la cocaïne ? Parce que j'imagine bien que votre question n'est pas anodine, n'est-ce pas ? Devant le silence des deux inspecteurs, elle reprit. Je n'en ai jamais vu à la maison. Mais, cinq mois, c'est bien court pour cerner un homme. Je ne pourrais jurer de rien. Moi qui croyais le connaître...

- Comment se comportait-il avec vous ?

- Gilles ? Oh, très bien. Vraiment très respectueux. Et amoureux... Il m'a épousée sans hésiter une seconde. On se connaissait depuis à peine un mois que j'avais déjà une bague de fiançailles dans un soufflé aux pommes.

- Sous quel régime ?

- Comment, quel régime ? Nous ne faisons pas de régime.

- Sous quel régime matrimonial étiez-vous mariés ? Séparation de biens, communauté de biens ?

- Et bien, je ne sais pas, moi. Je ne me suis pas attachée à ça. Mais j'imagine que cela doit être stipulé sur mon acte de mariage, non ?

- Vous ne vous êtes pas attachée à ça ? releva Michel Véga goguenard. Vous voudriez nous faire croire qu'une femme cultivée comme vous, aux abois, démunie de tout, ne s'est pas inquiétée des termes de son contrat de mariage ?

Marina rougit jusqu'à la racine des cheveux. Les deux inspecteurs ne la lâchaient pas des yeux. Elle venait de commettre une grossière erreur.

- C'est-à-dire, bafouilla-t-elle. Je crois qu'il s'agit d'une communauté des biens.

Les deux inspecteurs se lancèrent un nouveau regard plein de sous-entendus. Marina se cabra.

- Vous voyez bien ! C'est pour ça que je ne voulais rien dire. J'étais sûre que vous auriez cette attitude. Non, je n'ai pas tué Gilles pour hériter de son hôtel. De toute manière, tous ses biens sont hypothéqués et le bilan de l'an dernier est merdique, alors ! Que voulez-vous que je fasse toute seule d'une affaire comme celle-là ? Je n'y connais rien moi, en hôtellerie... Je ne sais même pas ce qu'il faut faire pour demain !

Elle avait fait rouler le R de merdique d'une manière charmante. Le mot en était ressorti anobli, presque agréable.

Le feu se mit tout à coup à crépiter. La Russe, qui se tenait près du foyer, les mains posées à plat sur ses

genoux, sursauta. Les flammes ourlaient son visage d'ombres fluctuantes. Ses lèvres tremblaient.

Soudain, elle fondit en larmes. Les inspecteurs détournèrent les yeux, gênés.

Au bout de quelques instants entrecoupés de sanglots, elle leur présenta un visage ruisselant empreint de détresse. La douleur lui allait bien.

Ils ne savaient plus que penser. D'un côté Marina semblait sincère ; d'un autre la photo de Gilles en tenue de cuisiner qui trônait au-dessus de la cheminée portait à la suspicion.

La Belle et la Bête, leur avait-on dit. On n'avait rien exagéré !

Gilles était d'une laideur surprenante.

Le ventre disproportionné qui pointait sous sa veste blanche tranchait avec des bras et des jambes grêles, greffés sur un torse rond comme un sac de farine. Une sorte de gros bourdon croisé avec un batracien. Un visage de poisson plat et des grosses lèvres lippues complétaient ce tableau peu engageant.

Beaucoup de femmes plus jeunes et plus belles que Marina avaient dû préférer l'enfer sibérien à cette vision de cauchemar amphibien.

Camille lui tendit un kleenex.

- Vous voulez peut-être un peu d'eau ?

Marina hoquetait, incapable d'arrêter la fontaine. Elle acquiesça d'un hochement de tête.

- Je peux m'en aller maintenant ? demanda-t-elle visiblement très éprouvée. J'ai si mal à la tête... S'il

vous plaît. J'ai horreur de me donner en spectacle et c'est si...

Elle cherchait le mot :

- Inhumain, finit-elle par murmurer. Je vous en prie... J'ai besoin de me reposer.

- Bien sûr, acquiesça Camille, bien sûr... On reprendra demain. Et vous avez raison, tout ça est inhumain.

Marina se leva. Il ne restait rien de la belle prestance qu'elle avait affichée lors de son entrée dans la salle. Elle sortit, le dos voûté, secouée de sanglots compulsifs.

- Elle paraît sincère, finit par dire Michel Vega. Qu'en penses-tu ?

- Rien, justement... Je n'en pense rien.

Toute l'équipe de l'hôtel se succéda dans le petit salon, mais rien de plus ne sortit des différents interrogatoires pourtant menés de main de maître par les deux inspecteurs.

La réputation de Camille diffusée et amplifiée par sa tante Martine l'avait précédée et l'on sentait la curiosité dans le regard de chacun des employés interrogés.

Tout le monde la connaissait, car, qui n'allait pas boire son petit coup ou acheter ses cigarettes au bar tabac du *Cheval Fou*, hein ? La légende courait bon train et les saisonniers, impressionnés, s'employaient à contribuer au mieux au bon déroulement de l'enquête.

Tout le monde corrobora plus ou moins la description de Gilles faite par Marina. Toujours attentif aux problèmes de chacun et profondément humain. A défaut d'être aimé de tous, il était respecté. Mais quel patron pourrait bien avoir la prétention d'être celui qui décide, qui contraint et en plus être aimé ?

Thomas, le commis de cuisine restait une énigme. Parlant peu, ne se liant avec personne, il n'avait ni ami, ni confident au sein de l'équipe et comme l'avait précisé Marina, il passait tout son temps libre entre le ski et son ordinateur.

On ne lui connaissait pas non plus de petite amie. Pourtant, la photo qu'ils avaient en leur possession montrait un jeune homme bien découpé. Des boucles brunes désordonnées entouraient un visage plutôt très beau au charme ténébreux, aux yeux lourds de promesse sauvage. Un vrai mâle.

Il n'y eut que Marius, le chef de cuisine, pour être en mesure de leur en tracer un portrait un peu plus précis :

- Vous savez, un cuistot qui la ferme au boulot c'est comme un rayon de soleil dans une cuisine. Y a rien de pire que les bavards, gueule toujours ouverte, qui vous soûlent de leur connerie toute la journée ! Thomas pour ça, il ne me prend pas la tête au moins.

Marius accusait un embonpoint conséquent. Une grande mèche de cheveux gras collée en travers de son crâne tentait de cacher sa calvitie.

Plutôt grand, il avait le nez boursouflé des buveurs de mauvais pinard et le teint fleuri des bons vivants.

Camille se remémora la texture du saumon fumé identifié dans la chambre froide.

L'homme devait passer plus de temps à picoler en douce dans la cave qu'à étiqueter ses bacs alimentaires. Il y avait peu de chance qu'il sniffe de la cocaïne. La sienne de drogue était rouge et gouleyante. Elle devait certainement suffire à le propulser dans des univers plus cléments que la triste réalité de sa cuisine.

- Côté fumette, ça donne quoi avec Thomas ?

Marius leva le sourcil droit en point d'interrogation.

- Comment ça, fumette ?

- Et bien, comme petits joints dans les toilettes, par exemple.

- Alors là ! Aucune idée.

- Vous ne l'avez jamais vu à l'ouest ? Le genre de gars trop cool mec qui marcherait dans une autre dimension ?

- Ah, ben oui, le matin, comme tout le monde hein ? Toujours un peu dans les vapes, le Thomas. Mais bon, pour le coup de feu, je peux toujours compter sur lui. Là, je ne sais pas comment il fait, mais il se transforme d'un coup en hors-bord. Jamais

vu ça, moi ! Capable de passer de l'ectoplasme à la fusée stratosphérique en l'espace d'une demi-seconde.

Camille et Michel Vega se lancèrent un regard entendu. Rien de tel qu'un petit sniff de coke pour réveiller un mort à l'heure du service, pas vrai ?

- Un petit gars précieux, conclut Marius après un instant de réflexion. Faut dire qu'il a du physique. Ancien champion de France de bosses, ça laisse des souvenirs et la cuisse chaude au starter. Enfin quand il est là ! reprit-il avec amertume. Parce que ça va bientôt faire une semaine que je ne l'ai pas vu et croyez-moi, du coup on ne se marre plus du tout ici. Et Gilles qu'est mort ! C'est y pas pis malheureux ça, dis ? Finir comme ça dans l'eau grasse des poêlons ? Et maintenant qu'est-ce qu'on va faire nous tous, hein ?

L'homme se passa une main tremblante sur le front. Il sortit un grand carré de coton de la poche arrière de son pantalon, se moucha bruyamment de la main gauche.

Il respirait la lassitude, semblait visiblement très atteint par les événements. La découverte du cadavre l'avait bouleversé.

En plus d'être son patron, Gilles était aussi son ami. Cela faisait des années qu'ils travaillaient ensemble et Marius ne se voyait plus, à son âge, changer de boss ou de région.

La mort de Gilles le jetait dans les affres de l'incertitude. L'homme était usé et ne se sentait pas la

force de soulever une fois de plus le challenge d'une nouvelle place.

Camille savait déjà comment il finirait sa journée : confit dans l'alcool !

Michel Vega n'aimait ni la neige, ni le froid, ni la fondue, ni la raclette et encore moins le vin blanc savoyard qui lui filait des aigreurs d'estomac. Il était servi !

Comme prévu, la deuxième séance d'interrogatoire, informelle celle-ci, se déroulait au bar de Martine Soubirou qui ne le lâchait pas avec son Apremont grande cuvée. Michel Vega tentait misérablement de se défilier.

- Non, non, merci. Vous savez, moi l'alcool, mis à part la bière...

Camille lui donna un coup de coude dans les côtes, murmura à son oreille.

- Allez, bois ! C'est ma tante, quoi... Tu ne vas pas me la fâcher non ?

Vaincu, il enquilla une gorgée.

A peine le précieux liquide ambré toucha-t-il la membrane de ses intestins que l'acide chlorhydrique

se mit à bouillonner. Son estomac se cabra, lui renvoya un tonitruant rot au visage.

- Oh, pardon, bafouilla-t-il le rouge au front.

Un étau d'acier lui tordait maintenant les boyaux.

- Euh, c'est par où les toilettes ? Parce que...

Il ne prit pas le temps de finir sa phrase et fila directement dans la direction indiquée par Martine d'un petit doigt en accent aigu.

- Et ben dis donc ! Il me semble bien fragile ton coéquipier, ma chérie.

Camille sourit.

- Ne te fie pas aux apparences. Je ne l'ai jamais vu avoir peur de quoi que ce soit. Hormis de ton vin blanc, bien sûr.

Martine ouvrit de grands yeux étonnés. Son regard passa, incrédule, des verres alignés sur le comptoir au visage de Camille.

- Là, tu me peines ma poulette. Une bonne bouteille millésimée ? Que je ne sors que pour les amis et les grandes occasions ? Oui, tu me peines...

A l'extérieur, le monde grinçait. Les drapeaux de la station claquaient comme des filins d'acier sur les poteaux.

Le vent mordait, vrillant ici ou là un arbre anémié, tordant sans pitié la masse sombre des sapins, les cadavres de mélèze. La montagne dansait son sabbat.

Parfois, une vieille pointait son nez à la fenêtre. Se dépêchait de refermer ses volets, regard inquiet, cœur

pétri d'angoisse. Les Patous grognaient, tournaient en rond dans les écuries, babines retroussées.

Pas un seul touriste dans les rues. Tous étaient calfeutrés, compressés dans leurs deux-pièces pour huit personnes avec lits superposés au-dessus du frigo et micro-toilettes dans le salon.

La nuit des temps avait envahi le village.

Contre toute attente, la porte du bar du chemin de fer s'ouvrit sur une petite équipe de jeunes emmitouflés.

Un tourbillon traversa la salle, brisant net une des lampes à huile décoratives qui garnissait les tables.

Tout le monde se tut. Mouvements suspendus, verres en apesanteur.

Mais au bar tabac *Le Cheval Fou*, le silence...

Ce fut tout d'abord la machine à café qui hoqueta son trop plein des résistances bouillantes. Puis un murmure. Qui enfla jusqu'à l'éclat de rire salvateur des jeunes qui se débarrassèrent de leurs bonnets en forme de hérissons anglais, de crêtes de coq jaune vif.

Les écharpes volèrent, leurs moufles manchotes furent jetées négligemment sur une des tables.

La vie coulait de nouveau dans les veines.

- Quatre blancs Martine, commanda le plus grand, et tu mettras la lampe sur ma note.

- Ouais, et bien moi j'aimerais bien que tu commences par me la régler cette note, justement. Parce que c'est plus de 200 euros que tu me dois déjà !

- Allez, Martine, sois pas vache. Dès que je touche mon salaire, tu es la première que je viens voir et je te paie cash, promis !

- Comme le mois dernier ?

- Ben, tu sais bien que j'ai cassé mes skis ! M'a fallu en racheter d'autres. Je ne pouvais quand même pas rester sans... Tu peux comprendre ça, toi, non ? Qu'est-ce que tu veux qu'on foute ici sans planches, hein ? Allez, Martine... Juré ! Mets-nous quatre blancs. Te plaît ! On se les gèle. Allez Martiiiine ! Sois cool.

Tantine sortit quatre verres, les remplit d'une piquette savoyarde destinée aux fondues en marmonnant à l'intention de Camille.

- Y a plus personne qui veut leur faire crédit à ces quatre-là. Je suis bien trop conne. Allez, toi là-bas ! gueula-t-elle en direction de la grande seringue, tu ne veux pas en plus que je te les porte à table, non ? Déjà que tu ne paies pas... Secoue tes puces et viens les chercher au bar.

Le jeune homme se leva d'un seul bond. Il devait au moins mesurer un mètre quatre-vingt-dix.

Sa tignasse blonde en pétard ourlait deux grands yeux de biche en amande. Son nez crochu, son menton en galoche l'identifiaient clairement comme un habitant de *Barjeval*, petit patelin paumé du fond de la vallée, envahit successivement par les Vikings, les Huns et les Maures des siècles auparavant. La génétique s'était ensuite chargée de sculpter ces

passages épiques directement sur le visage des habitants. Le jeune homme n'avait pas échappé à cette marque de fabrique.

Des fringues Battle dress pendaient sur ses longues jambes musclées. Son torse ferme, puissant, sans une once de graisse roulait sous un polo noir très ajusté. L'ensemble ne manquait pas de charme. Il portait en lui tout le métissage de la haute vallée et l'exhibait fièrement à la face du monde.

Il se pencha sur le bar, saisit les quatre verres, fit claquer une bise sonore sur la joue de Martine qui rougit.

- Je te revaudrai ça, lança-t-il joyeusement.

- Qu'est-ce que tu veux faire ma pauvre... confia Tantine impuissante à sa nièce. C'est le petit-fils de Germaine, je ne peux rien lui refuser à ce gamin ! Finira bien par payer tu sais, parce qu'autrement c'est Bernard qui ira le chercher le pognon. Et là, tu vois, ça ne sera pas la même... Oh non ! Elle secoua son doigt. Pas la même.

Camille acquiesça.

- Ah ben, si c'est le petit de Germaine, alors...

- Et oui...

Michel Vega qui venait de sortir des toilettes, grimpa sur le tabouret à la gauche de Camille.

- Mais c'est qui cette Germaine ? demanda-t-il pour ne pas être en reste.

- Ma grande tante, mon pauvre, lui répondit la jeune femme.

Un ange passa.

La conversation reprit le cours de l'enquête.

- Et Marius, le chef, alors ? Qu'est-ce que tu en penses, toi ?

- Marius ? Un pochtron ! Martine renifla, méprisante. Un vrai de vrai ! Qui boit seul, planqué dans la cave de l'hôtel. Jamais un petit verre au *Cheval Fou*. Tu crois qu'il ferait marcher le commerce au moins ce poivrot ? Que nenni ! Enfin, tu vois ce que je veux dire, quoi...

-Je vois...

- Autrement, quoi d'autre ? Je ne le fréquente pas plus que ça. Juste que moi, faudrait me payer cher pour manger à La Baratte.

La dépouille du saumon fumé poisseux et sa brise d'ammoniaque planèrent discrètement dans la salle.

Vega toussota.

- Ça, c'est sûr...

Camille reprit :

- Il vit seul ?

- Vu l'état de sa maison, vaut mieux pour tout le monde ! Du style vieux célibataire amoureux d'un fromage de brebis. Enfin, célibataire, pas vraiment. J'oubliais ses trois chats. Qui partagent son lit, sa gamelle et plus si affinité...

Camille se souvint tout à coup de l'odeur acide dégagée par Marius lors de l'interrogatoire. Odeur nauséuse qu'elle avait mise sur le compte de l'émotion. Elle hocha la tête.

- Je comprends mieux l'état de sa chambre froide, maintenant. Une anthologie surréaliste ! On se serait cru à la biennale d'art contemporain de Lyon. Tu peux me dire Tata, comment on peut embaucher un mec aussi crade ?

- Et bien ma chérie, un homme qui est au boulot du matin au soir sans moufter ni compter ses heures, qui réussit à sortir deux cents couverts par jour, ça ne court pas les rues, figure-toi ! Ça, c'est le premier argument. Le deuxième, c'est qu'avec Gilles, ils étaient copains comme cochons, et aussi irrationnel que ce soit...

Une salve de rire niais explosa au fond de la salle. Manifestement, les quatre jeunes s'éclataient, nez dilatés, constellation d'Aprémont dans les yeux, insensibles aux éléments déchaînés.

La fureur du vent faisait pourtant trembler dangereusement les fenêtres, gémir les poutres.

Martine s'inquiétait.

- Faudrait voir à ce que le carreau ne répète pas, dis donc ! C'est tout frais le mastic et avec ce blizzard... Au fait, s'exclama-t-elle soudain, la mine réjouie de celle qui n'en perd pas une. A propos d'art contemporain, y a pas que Marius qui a du talent ici. Viens que je te montre...

Martine saupoudra le formica du bar d'un peu de marc de café, y mélangea un poil d'Aprémont, jeta au milieu une pièce d'un centime. Elle enclencha le mode photo de son téléphone portable. Le flash jaillit.

- Et voilà ! jubila-t-elle en montrant son œuvre. C'est intitulé *Brève de comptoir*. Qu'est-ce que vous croyez ? Y a pis pas que des nouilles par ici.

Sacré Martine ! Michel Vega comprenait mieux maintenant l'attachement que lui portait Camille. Un morceau, la tata !

- Et Marina, la femme de Gilles ? s'informa-t-il après s'être esbaudi sur sa création.

- Une maîtresse - femme... Le pauvre ! Il n'en menait pas large depuis son mariage. Marina par-ci, Marina par-là, un vrai petit toutou... Elle n'avait qu'à lancer un susucre à l'autre bout de la salle pour qu'il coure, ventre à terre, les oreilles au garde-à-vous et la queue frétilante !

- Tata ! Comme tu y vas.

Martine langue de vipère ouvrit de grands yeux innocents et susurra d'un air angélique :

- Ben, je ne vous raconte que la vérité, moi. Vous demandez, je vous réponds.

La Sibérie grillait ses derniers lambeaux d'hiver sur la Haute Vallée. Le vent fracassait l'harmonie, brassait le ciel de nuages poudreux. Parfois une tranche d'étoiles lointaines apparaissait au cœur des tourbillons, si proche qu'on aurait pu la toucher. La lune jouait son grand quartier.

L'ambiance était au chaos originel. La mort fauchait sans pitié.

Les oiseaux tombaient des branches, gonflés de gel. Les lièvres raidissaient en plein essor, pattes tendues, pelage anémié. La peau des doigts restait collée sur l'acier.

La faucheuse prenait son dû ! Entrait par la cheminée des vieux, les cueillait dans leur sommeil et repartait insatiable à la recherche du moindre égaré.

Le matin retrouva pourtant les bruits joyeux de la station : ronronnements des télésièges, cliquetis des perches butant sur les pylônes, musique techno dégueulant son sirop rythmé aux quatre coins des

villages, cris des enfants aux bonnets de couleurs vives et joues rouges d'excitation.

Une nouvelle journée commençait.

Les *tabatiers tabataient*, les restaurateurs dégageaient leurs terrasses à grands coups de pelle optimistes, les poulets commençaient leur rôtissage appétissant et les hordes de skieurs se pressaient aux queues des remontées mécaniques, trognes confites comme des citrons, lunettes de soleil ajustées sur les nez.

Si l'ambiance restait à l'âge des glaces, le ciel avait quant à lui retrouvé toute sa limpidité. Il béait, éblouissant de bleu. Une bonne journée.

Dans une des nouvelles résidences, construites à la chaîne par des promoteurs peu scrupuleux et soutenus par diverses lois de défiscalisation foireuses, deux jeunes crétins émergeaient d'un sommeil quasi comateux.

- T'as pas un bédeau ?

- Si.

Cyril jeta la boîte à clops. Timothée l'attrapa au vol.

- Thanks, man. Et le foin ?

- Tiens, choppe, mais je te préviens, il n'en reste presque plus. Va falloir s'approvisionner.

Timothée se roula un bon pétard bien épais. Il avait besoin de tout ça tant la frustration l'habitait.

Il se pencha une fois de plus sur le rebord de la fenêtre pour estimer les dégâts occasionnés par le

vent. De la tôle ondulée, des vagues de bitume ! Voilà le cadeau de cette nuit empoisonnée. Pas un surf ne pourrait s'extraire de cette gangue de neige durcie par les assauts répétés de la tempête.

La journée était irrémédiablement pourrie !

Quant à savoir quand la peuf retomberait dans ce pays maudit ? Seul le diable pouvait y répondre.

La gueule tomba d'un coup sur ses traits.

Un petit pétard ne suffirait pas à lui donner le courage d'affronter les éléments. C'était une chose que de voltiger sur les corniches en se rattrapant dans le coton de la poudre et une autre que de se rétamer le cul sur des lames aussi coupantes que de l'acier.

La montagne était passée d'un coup du cocon moelleux au parcours du Jedi!

Le Derby, course de ski-cross sauvage dans la montagne, démarrait dans deux jours. Et c'est pour ça qu'ils étaient là ! Si les conditions ne changeaient pas, il allait traîner derrière lui une cohorte de cloportes aux pattes fracassées, aux vertèbres brisées. Dont il pouvait fort bien faire partie... Manque d'entraînement, niveau un peu trop juste. Cela suffirait à le mettre en crise.

Pour sûr, il n'allait pas rigoler ! Pourtant, pas question de baisser son froc devant les potes.

Il prendrait le départ de cette course mortelle, un point c'est tout.

Il lui fallait juste passer au carburant supérieur pour redevenir le maître du monde. Remplir les soutes

et par la même occasion, racheter une paire de couilles ! Il pianota sur son portable.

- Allo mec ?... Ouais ça roule... Dur, dur... Yes... Ben justement, j'ai besoin d'un peu de fraîche. T'as ça ?... OK... 15 heures.

Ouf, il l'avait échappé belle ! Si tout allait bien, il pourrait attaquer la journée du lendemain un rail de coke dans les narines, une explosion de soleil dans les yeux. Il fuma son chichon, peinarde, accoudé au Paradis.

Cyril s'approcha.

- Fais tirer une taffe, espèce de rat.

- Tiens, profite.

Le regard de Timothée s'attarda sur la montagne qui dressait sa corne mystique à l'équerre de l'univers.

Il reprit le pétard tendu par Cyril dont les traits s'étaient mollement affaissés sous l'effet de l'herbe, en aspira de nouveau une grande bouffée, recracha des petits bouts de foin du bord de la langue puis conclut, les yeux liquides.

- Demain on passe à la vitesse de la stratosphère, man. Prépare ta planche. Ça va chier !

Plus loin, derrière les premiers mélèzes de la forêt, l'excroissance ivoire, ses deux yeux gris effarés fixés sur l'éternité stellaire, continuaient à prendre le frais.

Le cadavre était aux deux tiers recouvert de neige cartonnée.

Même les animaux avaient cessé de s'y intéresser. Trop dur ! Et il ne fallait pas être Einstein pour comprendre que de se casser une dent en plein cœur de l'hiver relevait d'une témérité qui frisait l'inconscience ! Même les jolis petits mulots au museau pointu savaient ça.

Une des mains, d'où il manquait un doigt, grignoté par une hermine du temps de sa tiédeur, reposait encore à l'extérieur de la tombe immaculée.

Toute la partie inférieure du corps avait disparu sous l'épaisse couche de neige.

Le visage tourné vers le firmament était intact. La mort lui avait offert le miracle de la beauté. Sa peau translucide, minérale brillait comme de la nacre.

Encore une journée de *Bouffarde* et il n'y paraîtrait plus rien. La nature reprendrait son dû. Il faudrait alors attendre le printemps pour découvrir cet incongru pensionnaire. Ce qui n'arrangerait pas les affaires de Camille !

Comme le Saint Graal était de retour, au village, la journée battait son plein.

Les gens s'entassaient en souriant dans les cabines où l'odeur des poulets rôtis avait cédé la place à celle des merguez surchauffées.

Les remontées mécaniques dégueuleraient bientôt la horde sauvage, tout là-haut, à 3000 mètres d'altitude.

Les skieurs s'élanceraient alors d'un seul jet sur les pistes glacées, tourneraient en paquets serrés sur les rails de TGV greffés sous leurs skis par des loueurs de matériels peu soucieux des amas de morfils¹ accumulés sur les carres². Ils seraient heureux.

¹Morfil : petits résidus d'acier générés par un affûtage des carres mal dégrossi

²Carre : barrette d'acier sur chaque côté de la semelle des skis permettant de « mordre » la glace

Parfois on verrait passer un ange. Parfois... En lévitation sur quelques corniches, très loin, très haut.

Camille, quant à elle, ne trouvait rien de divin à cette journée. Déjà une d'écoulée et rien de nouveau sur l'enquête. On piétinait.

Quand elle avait demandé la veille à sa tante ce qu'elle savait des trafics de drogue dans la vallée, Martine avait éclaté de rire.

- De la drogue ? Mais ma pauvre chouquette, ils n'ont même pas douze ans qu'ils se coltinent déjà des pétards dans le cartable... A treize, ils y rajoutent la bière, les Téquilas Paf, et à seize, l'ecstasy, la Vodka Red Bull. Tu crois quoi ? On n'a rien inventé ici, c'est comme ailleurs.

- Ah bon ? Je ne me souviens pas de ça, s'était étonnée Camille. L'alcool oui, mais la drogue non...

- Ça fait trop longtemps que tu ne viens plus nous voir. Tu ne vas pas nous faire le coup des immigrés quand même ?

- Pourquoi ? Qu'est-ce qu'ils ont les immigrés ?

- Ben, tiens, les Italiens du sud par exemple. Ils sont tous persuadés que le bled est resté comme ils l'ont quitté. Avec la Mama, la Pasta et tout le tintouin. Alors ils reproduisent... Faut voir quand ils rentrent au pays et qu'ils croisent des filles avec la jupette ras le bonbon et le piercing au nombril alors que chez eux c'est bondieuserie et compagnie. Pas plus conservateur qu'un immigré, ma pauvre.

Camille avait secoué la tête, désappointée, rêves en morceaux. Sa tante avait repris, sourire aux lèvres :

- Tu veux en savoir plus ?

Michel Vega, l'œil incertain sous l'effet des multiples verres de vin blanc ingurgités, avait relevé la tête avec intérêt.

- Ma foi, oui, Martine. Lâchez-vous !

- Nicolas ! avait-elle gueulé à l'intention de la grande asperge blonde assise au fond de la salle avec ses copains. Ramène donc ta fraise par là.

- Moi ? Mais... Sa glotte avait fait un aller-retour d'œsophage. Pour quoi faire ?

Fallait pas le prendre pour un con quand même ! Il avait bien identifié les deux policiers avec lesquels Martine causait. Pour quelques obscures raisons, l'angoisse lui était montée aux tripes.

- Viens donc, je te dis, s'était énervée cette dernière. On ne va pas te manger quand même !

Il s'était levé mollement, tout sourire disparu de ses lèvres. Ses grandes pattes l'avait trainé poussivement jusqu'au comptoir sous l'œil amusé de Camille.

- Mouif ?

- Je te présente ma nièce et son coéquipier. Comme tu le sais, Camille est...

- Inspecteur de police, la culpa Nicolas, je sais. Toute la vallée est au courant. Enfin toute celle qui boit des coups chez toi.

- Ah, oui ?

- Oui...

Camille avait souri, Martine levé un sourcil susceptible, digéré l'affront puis repris :

- Bon, passons. Dis-moi voir, tu te rappelles la fois où je t'ai choppé derrière le mur du cimetière en train de fumer un bédeau avec tes copains ?

- Ben oui, et alors ? J'avais treize ans. Y a prescription, non ? Z'allez pas me coller au trou pour ça, quand même !

- Bien sûr que non ! Ce que nous aimerions savoir, c'est juste comment tu te l'étais procurée, cette herbe, à l'époque.

- Oui, avait renchéri Michel Vega, pété comme un coing, son précieux manteau en poil de chameau roulé en boule sur le tabouret d'à côté ; c'est exactement ce qu'on voudrait savoir. Prendrait bien encore un petit coup de ce blanc moi, tiens...

Il avait alors maladroitement tendu son verre à Martine qui l'avait rempli à ras bord, un petit sourire sarcastique au coin des lèvres.

Camille, qui ne l'avait jamais vu dans cet état-là, en était restée sans voix.

- Tata !

Martine de son air le plus innocent, avait levé les bras au ciel.

- Quoi ? Qu'est-ce que j'ai fait encore ? On me commande, je sers...

Nicolas les avait coupées.

- Où je me l'étais procurée ?

Ils s'étaient tournés tout trois d'un bloc vers lui et lui avait répondu de concert.

- Oui. Où ?

- Ben... J'sais plus moi. C'est vieux ça.

- C'est pas vraiment le genre de chose qu'on oublie, avait fait remarquer Camille pragmatique. Alors, où ?

Le jeune homme s'était tortillé, mal à l'aise.

- Ben... Un touriste. Ouais, un mec en vacances, rencontré sur les pistes. On a fait quelques corniches ensemble et il nous a sorti son matos. Tout con, quoi.

- Et bien sûr, avait conclu Camille, depuis ce jour-là tu n'y as plus touché...

Nicolas avait bredouillé, rouge au front.

- Non, bien sûr que non ! Enfin, pt 'te bien une fois ou deux, par-ci par-là... comme tout le monde, quoi. Je suis clean moi. Mais c'est quoi ces questions à la mords-moi le nœud ? Z'avez quelque chose à me reprocher mis à part l'ardoise ? On peut savoir ce qui se passe ici ?

- Il se passe que ça circule pas mal dans la vallée en ce moment et qu'on aimerait bien savoir qui c'est qui distribue ! lui avait répondu Martine, un doigt sous le nez.

- Mais j'en sais rien moi ! Vous êtes drôles vous... Pourquoi c'est à moi que vous demandez ?

- D'abord parce que tu es le seul que j'ai sous la main et ensuite parce que dans deux jours c'est le Derby. Sauf erreur, tu y participes ?

- Ben oui, et alors ? Comme l'an dernier et l'année d'avant. Ça n'veut pas dire pour autant que je me schnouffe.

- Ben voyons, lui avait rétorqué Martine lancée comme un boulet de canon... Alors tu serais bien le premier à ne pas te l'offrir le petit rail pour sauter du haut des corniches ! Tu ne me feras jamais croire que tu ne sais pas qui distribue.

Nicolas l'avait regardée de haut en bas avec mépris.

- Ma pauvre Martine, ça ne te réussit pas de passer tes journées enfermée dans ton boui-boui...

-Possible mon petit Nicolas, mais ça ne me rend pas crétine pour autant. J'en entends des choses dans mon boui-boui justement. Et de temps en temps, y a ton nom qui passe au loin. Alors je m'interroge, c'est tout. Et Camille aussi elle s'interroge, hein Camille ?

- Ben oui.

- Et Michel aussi. Hein mon petit Michel ?

Vega avait ouvert un œil vitreux au-dessus de son verre de blanc et répondu d'un hochement de tête harassé.

- Alors ? avait-elle repris inquisitrice, un œil mi-clos.

- Tu me prends la tête, Martine. Je ne sais pas de quoi tu parles. Moi je m'entraîne, c'est tout. Ce que font les autres, j'en ai rien à battre ! Je passe tout l'hiver à me les geler par moins 30 pour justement ne pas péter de trouille le jour du Derby. Alors tu trouves

un autre bouc émissaire et tu nous ressers quatre blancs. Que tu nous offres cette fois-ci, pour toutes les saloperies que tu viens de débiter sur mon compte !

Et il était retourné à sa table, renfrogné, de la colère dans les yeux.

Camille avait regardé Martine, effarée.

- Ben quoi ? s'était défendue cette dernière en sortant quatre verres propres. Ça valait le coup d'essayer, non ?

Michel Vega, que l'on n'entendait plus, avait levé une trogne déchirée par-dessus son verre d'acide chlorhydrique.

- Mais c'est quoi là votre truc : le Derby ?

- Eh bien, lui répondit Camille docte, il s'agit d'une course de ski sauvage. Tu as un point de départ A et d'arrivée B, n'importe où dans la montagne. Celui qui parcourt le plus vite la distance entre A et B gagne le Derby. Et ce, quel que soit le chemin emprunté ! Tu peux te le faire peinard en passant par des belles combes bien rondes, comme tu peux choisir les parcours les plus dangereux, les faces les plus terribles si c'est susceptible de te faire gagner du temps... Tu montes, tu descends parce que la montagne, c'est tout sauf plat. Tu dors où tu peux, tu manges ce que tu peux, enfin bref, tu te démerdes ! Ça peut durer une journée comme une semaine ou plus ou moins, c'est selon... Et pour finir, conclut-elle, le Free-Rider c'est, comme l'indique la traduction, le passager clandestin, le resquilleur, le parasite...

Le fêlé de sa race qui s'invite sans permission dans le monde sauvage et interdit du hors-pistes. L'allumé de service qui s'offre des corniches, des faces nord en apesanteur. Et c'est celui-là, tu vois, qui a inventé le Derby.

La volière finissait de se disperser vers le haut, mouchetant la montagne de minuscules points colorés.

Camille assise au bar des roches, Georges à ses pieds, dégustait un chocolat chaud. Face à elle, Vega, nez chaussé d'une grosse paire de lunettes noires, remuait deux cachets de Doliprane en guise de petit déjeuner.

Le dossier dont elle tentait de faire une première synthèse était étalé devant elle.

Une grande et belle barmaid dans la force de l'âge, cheveux courts et petits leggings serrés sur une taille de jeune fille, passait entre les tables, les mains chargées de verres vides.

Camille l'interpella d'une voix forte :

- Paulette ! Tu n'aurais pas un peu de Viandox pour mon collègue ?

- Ça roule, ma poule.

Dents blanches, sourire lumineux.

- Avec du sel de céleri ! C'est meilleur. Ça fouette le sang.

- Parle moins fort, là... Tu me vrilles les sinus ! ordonna Vega, narines pincées, deux doigts posés sur la tempe. Et puis tes trucs dégueulasses, tu les gardes pour ton clébard. Y a bien que dans ton patelin d'attardés qu'on sert encore ce jus de viande puant.

La jeune femme lui lança un regard de commisération.

- Mon pauvre Michel, tu n'es pas assez endurant pour résister aux climats extrêmes, toi.

Vega ne répondit pas. Il se contenta de la fusiller du regard. Il but son médicament à petites gorgées précautionneuses puis remonta son col en poil de chameau sur ses joues mal rasées.

La nuit avait été rude. Même à l'intérieur, il avait froid. Foutu pays !

Paulette servit le Viadox qui diffusa instantanément un délicat fumet de chaussettes macérées. Vega le repoussa avec une grimace de dégoût.

Les deux oreilles de Georges se dressèrent d'un seul coup. Son petit bout de queue battit la mayonnaise. Encore un peu et il finirait par s'élever au-dessus de la table, comme un hélicoptère.

Pour lui éviter ce dangereux exercice de lévitation, Camille transféra le liquide ambré directement dans sa gamelle. Un si bon bouillon ! Il aurait été dommage de le gâcher.

Pendant un court instant il n'y eut plus que les lapements du chien et le brouhaha du bar pour combler le vide qui s'était installé entre les deux inspecteurs.

- C'était pas cool, finit par faire remarquer Vega. Pas cool du tout.

Il n'avait pas tort. Camille se sentait responsable de l'état de son coéquipier. Elle l'avait livré au redoutable tempérament de Martine qui n'avait pas su résister au plaisir de malmener le pauvre petit poulet sans défense.

Et en plus, reprit-il rancunier, on a perdu un temps précieux. Je vous ai bien fait marrer, hein ? Mais l'enquête n'a pas avancé d'un pouce. Je ne te reconnais pas, ici. On dirait que je bosse avec quelqu'un d'autre.

Le silence s'installa de nouveau entre les deux inspecteurs. Camille mûrit cette remarque et ce qu'elle vit ne lui plut pas. Vega avait raison.

- C'est sans doute qu'ici, je suis effectivement quelqu'un d'autre.

- Ben oui...

Que restait-il de l'inspecteur Sora lorsqu'elle passait la porte du bar du *Cheval Fou* ? La tâche s'avérait plus rude qu'elle ne l'avait cru.

Elle ne se sentait pas le cœur à malmener des gens qu'elle chérissait, avec lesquels elle avait parcouru les chemins de forêt, perchée dans les cabines de tracteur, partagé le saucisson les jours de fauche, crié *Hue...*

Dia... lors des grandes vagues de transhumance et but le lait à même le pis des vaches.

Il lui fallait se ressaisir ou bien passer la main. Ce qui était hors de question !

S'il était vrai que les gens d'ici s'ouvriraient plus volontiers à Camille qu'à un quelconque autre inspecteur de la criminelle, il leur serait également plus facile de la manipuler. Elle avait sous-estimé l'ampleur de la tâche et ce qu'elle avait à y perdre.

Quant à la redoutable Tatie, il allait falloir très vite la calmer et lui rappeler ce que confidentiel voulait dire.

A force de vouloir trop en faire, Martine risquait bien de leur poser de sérieux problèmes. Michel Vega avait toutes les raisons du monde de faire la gueule. Tout ça finissait singulièrement par manquer de discrétion.

- Bon, reprit-elle en s'éclaircissant la voix, tentant de réinstaurer le dialogue. La drogue, ça circule... Et depuis pas mal de temps déjà. La mode du ski extrême, la dureté des saisons...

Vega se tortilla sur son siège. Sa peau semblait s'être rétrécie sous l'effet conjugué de la fatigue et de la contrariété.

- Ben ouais, rien de nouveau, c'est même de notoriété publique. Il n'y avait pas besoin de deux heures d'interrogatoire pour savoir ça. T'avais juste à me demander, je t'aurais expliqué.

- Oui, mais ici, c'est pas comme...

- Comme quoi ?

Michel Vega la mettait au défi de proférer sa phrase préférée.

Camille se tut. Passa une main résignée sur son front.

Le syndrome de l'immigré. Oui, sa tante avait raison. Même les plus belles fleurs finissaient par faner et il n'y avait aucune raison pour que les siennes échappent à l'ordre naturel des choses.

Elle devait se reprendre, en accepter le prix et s'excuser. Ce qui lui écorcha la langue, mais détendit néanmoins considérablement l'ambiance. L'enquête pouvait continuer.

- Planning : appeler Bréju dont nous n'avons toujours pas de nouvelles, creuser la piste du Derby, réinterroger Marina.

- Ouais... réinterroger Marina. Ça me semble judicieux ça. Vega avait repris des couleurs, sa voix s'était affermie. On ne me fera pas croire qu'elle n'est pas mêlée à tout ça, celle-là. Trop juste pour être honnête, la scène des grandes eaux ! Je n'y crois pas un instant. En plus j'ai pris quelques renseignements sur elle au central.

Camille ouvrit des yeux grands comme des soucoupes.

- Mais, quand donc ? Tu bosses aussi en dormant toi, maintenant ?

- Et bien oui, ma chère. Surtout depuis que tu m'as présenté ta tante et son infâme mixture à base de jus

de raisin fermenté et de soude caustique. Ça vous tiendrait un mort réveillé ça !

- Pas faux...

- Du coup, cette nuit, après avoir vomi, j'ai planché sur l'ordinateur, figure-toi. Comble de chance, Maryse Dufflot était de garde. Tu te rappelles que son ex vit en Russie et travaille pour la police de Moscou ? On en a profité pour faire quelques recherches à l'international pendant que tu roupillais. Grâce à lui on a eu accès à plein de dossiers.

Camille rougit de honte jusqu'à la racine des cheveux à l'évocation de ses manquements. Vega, courageux, une enclume sur le cerveau, n'avait pas lâché un morceau de son objectif. Pendant qu'elle... Comment avait-elle pu ?

- Ça te va bien le rouge, lui fit-il remarquer. Blonde et rouge, c'est tout toi ça...

Elle posa sa main sur la sienne dans un geste d'apaisement et s'excusa :

- J'ai compris la leçon. Ça ne se reproduira plus !

Vega retira ses cinq doigts comme si elle les avait brûlés. Sous la douce pression de la paume de la jeune femme, le vermillon avait aussi envahi son front et recouvert jusqu'à la pointe de ses oreilles.

- Et bien, constata-t-elle sarcastique, je ne savais pas que je te faisais cet effet-là.

- Tu sais moi, tout ce qui porte une paire de fesses et de seins. C'est comme pour ton chien : pavlovien.

Décidément on ne s'en sortirait pas !

Camille se leva.

- Alors, qu'est-ce que tu as trouvé cette nuit ? Tu as décidé de le garder pour toi ou bien ?

Michel Vega jeta sur la table les quelques feuillets qu'il triturerait depuis leur entrée dans le bar.

- Vas-y... Juge par toi-même.

Camille se plongea dans la lecture. Sa silhouette harmonieuse se découpait en contre-jour, chevelure inondée de soleil. Tout autre que Vega aurait pu croire qu'il s'agissait d'un ange. Tout autre que Vega, bien sûr...

- Evidemment, j'aurais dû m'en douter... On y retourne ; on appellera Bréju en chemin.

Lorsque les deux inspecteurs débarquèrent à l'hôtel La Baratte, il était midi.

Un vent de panique soufflait sur le restaurant. La mort de Gilles et la disparition de Thomas, le commis de cuisine, avaient porté un coup fatal à l'organisation déjà brinquebalante de l'entreprise.

Oh, bien sûr, on avait pleuré, compati, crié haut et fort :

- Mon Dieu, mais c'est affreux ! Gilles ? Les pauvres... Un assassin ici ? C'est y possible ça ?

Mais la nature avait repris très vite ses droits. Les ventres avaient creusé sous le coup de l'émotion et les crocs poussé à vue d'œil dans les bouches. Faim, soif de vie, inexpugnable pépie déformaient à présent les faciès, taillaient à coup d'angoisse des ravines sur les fronts.

Les pensionnaires s'agglutinaient en grappes serrées autour du buffet de hors-d'œuvre.

On se battait pour un œuf mayonnaise, une macédoine de fayots ou une tranche de pâté de campagne d'une fraîcheur douteuse.

Les coudes laminaient les foies et les rates de leurs impacts pointus. Les regards noirs volaient bas.

Pas un enfant qui ne pleurât l'ombre des mousses au chocolat et autre précieux Nutella planant au-dessus du buffet de desserts aussi vide que les comptes en banque de l'hôtel. Les mères tordaient leurs mains de désespoir devant les petites bouches affamées. La révolte couvait...

Encore un peu et tout ce petit monde déboulerait pour piller les réserves de la cuisine.

- Mais on ne va quand même pas empêcher les vivants de vivre, que diable ? s'indignait un brave Gérard en levant sa fourchette vers le ciel. La compassion, d'accord... Mais ça ne nourrit pas son homme ça, ma pauvre Rebecca. Et puis on a payé, non ? Vanessa ! Veux-tu bien arrêter de gnouler, on ne s'entend plus mastiquer, nom de Dieu

- Donne-lui donc un peu de viande froide au lieu de tout piffrer comme un égoïste.

- On ira lui acheter un paquet de madeleines à ta gosse. Elle bouffe jamais rien celle-là ; elle ne va quand même pas nous emmerder justement aujourd'hui !

Marina naviguait d'une table à l'autre, essayant de calmer les esprits. On voyait les visages passer de la

tristesse, juste le temps des nécessaires condoléances, à l'agressivité.

- Faudra voir à nous faire une ristourne, hein ? Parce qu'on n'en a pas pour notre argent, là, ma petite dame !

Explications frénétiques de Marina avec grands gestes désespérés. Réponse sans pitié :

- Ah ben, on a tous notre lot ma pauvre dame, c'est la vie ça. Tout le monde meurt et la terre ne s'arrête pas de tourner pour autant.

Les deux inspecteurs se glissèrent jusqu'à la table.

- Nous aimerions vous parler...

- Vous ne voyez pas qu'elle est en train de me causer là ?

Camille sortit sa carte et la colla sous le nez du râleur.

- Ça tombe bien que vous soyez là, parce que ça vaut pour vous aussi. Vous êtes prié de vous tenir à notre disposition cet après-midi. Vous n'avez qu'à rester dans votre chambre, on vous appellera quand ce sera votre tour.

Elle se tourna vers Marina sans tenir compte de l'air outragé du client et reprit d'un ton calme.

- Nous allons vous demander de faire une annonce, madame. Nous souhaiterions interroger chacune des familles en vacances dans votre hôtel. Il est fort possible que quelqu'un ait vu ou entendu quelque chose.

- Mais, c'est que... Tout est déjà tellement difficile.

Marina se rongea les ongles de la main gauche tout en parlant. Manifestement, elle n'avait pas retrouvé la maîtrise de ses nerfs. Des grands cernes sombres soulignaient ses yeux électriques. Elle avait mauvaise mine, prête à défaillir d'un instant à l'autre.

- Pour commencer, intima Michel Vega impitoyable, nous allons de nouveau vous interroger. Nous n'en avons pas encore fini avec vous, madame. Dites à votre clientèle de se tenir prête par ordre alphabétique. Nous voulons les familles en entier, enfants compris, c'est clair ? Nous vous attendons dans le salon, car nous allons commencer par vous, ma chère.

Les lèvres de Marina tremblèrent.

Les deux policiers pénétrèrent dans le petit salon. Un feu crépitait dans la cheminée. Vega se laissa tomber lourdement dans un des fauteuils club en skai qui composaient l'essentiel de l'ameublement. Une table basse sur laquelle étaient posées des fleurs artificielles le complétait.

Avec ses rideaux en cretonne fleurie, la pièce était finalement plutôt agréable. Une belle lumière d'hiver étalait une flaque jaune d'or poussiéreuse à leurs pieds. Manifestement, le plumeau n'était pas l'outil favori des femmes de ménage de l'hôtel !

Marina pénétra dans la pièce puis claqua la porte derrière elle, visiblement très en colère.

- Un peu plus et ils me mordaient ! Mais vous êtes inconscients ou quoi ? En plein repas ? Le ventre

presque vide ? On en a tué pour moins que ça dans mon pays.

- Asseyez-vous madame, lui intima Vega glacial. Nous sommes en France ici et on ne tue plus personne pour une escalope. On pointe au RMI et c'est bonnard.

- Oui, confirma Camille. La nourriture pour laquelle on assassine ici est plus spirituelle. Dose de cocaïne, Rolex, sac-à-main de grand-mère, voire I Pod ou lecteur MP3. Vous ne risquez donc rien. Alors détendez-vous ! Ils finiront bien par arrêter de gueuler.

Le téléphone sonna. Camille décrocha. Le combiné aboya :

- Mais t'es mé où, toi?

- A La Baratte. Je n'ai pas le temps, Tata...

- Oui, et bien trouve-le ! Parce que moi, j'ai quelque chose pour toi. Passe pis donc quand t'en auras fini par là-bas. C'est de la dynamite !

- D'accord, promit Camille. Quand on aura fini ici.

Elle ne lui précisa pas qu'il lui faudrait attendre jusqu'au soir pour la voir.

Michel Vega la regardait du coin de l'œil, la mettant au défi de confier quoi que ce soit de nouveau à Martine et surtout de privilégier ses élucubrations *Sherlock Holmtiennes*.

Marina qui avait retrouvé un semblant de calme, s'était assise bien sagement en face d'eux et attendait la fin de la joute en se dévorant l'intérieur des joues.

Après quelques instants de tension palpable, Vega se pencha vers elle.

- Il va falloir nous en dire plus, madame. Il nous reste un sacré vide entre le moment où vous avez quitté votre emploi au lycée de Brestlava et aujourd'hui. Quatre ans à ce que je vois ? Il chaussa une paire de lunettes pour compulsiver ses notes et rajouta en la fixant de nouveau d'un regard aigu. Quatre ans sur lesquels vous restez bien silencieuse.

Décidément, il était écrit que le rouge serait la couleur du jour. Les joues de Marina s'empourprèrent d'un seul coup. Elle baissa les yeux.

- Enfin, reprit Vega imperturbable, la mondialisation ça n'a pas que des désavantages. Et depuis que la guerre froide est terminée, c'est devenu assez facile de faire des jonctions... Sauf erreur, le 18 octobre 2006 vous avez été mêlée à un règlement de compte entre deux bandes rivales moscovites sur fond de trafic de drogue. Je me trompe ?

Les flammes bruissaient, mêlées au brouhaha étouffé de la salle de restaurant.

Marina gardait la tête en bas, hypnotisée par le laçage de ses bottines d'intérieur. Une explosion du côté de la cheminée suivie d'un long sifflement les fit tout à coup sursauter. La Russe se leva, saisit prestement le pique-feu. Les deux inspecteurs dégainèrent leur 38 à la vitesse de l'éclair. Elle les regarda atterrée, l'outil en suspension dans le vide.

- Mais c'est juste qu'il y a de la résine qui s'enflamme, les informa-t-elle. Il faut retourner la bûche ou les projections vont endommager le tapis. Tenez, je vous laisse faire, si vous préférez.

Elle posa délicatement le tisonnier sur la table basse, sans mouvement brusque, leva les mains au-dessus de sa tête. Ils rengainèrent, souffle court, front constellé de gouttes de sueur.

- Fait chaud, dis donc ici, hein ? fit remarquer Camille en enlevant une deuxième couche de ses vêtements.

Vega ricanait en pliant son précieux manteau en poil de chameau.

- Qu'est-ce qu'il y a de si drôle ? s'enquit Marina en baissant précautionneusement les bras.

- Oh, rien... C'est nerveux. Le vin d'hier soir, la nuit blanche, la fatigue quoi. Ne restez pas debout, tournez la bûche et asseyez-vous.

Marina s'exécuta.

- Donc, reprit Vega le visage agité de tics, nous en étions à votre passage dans la pègre moscovite.

- Mon passage... cracha-t-elle, méprisante. Les policiers ont clos l'enquête avant même de la commencer ! J'y étais par hasard moi, sur cette scène de crime et ils ont vite fait d'en déduire que je dealais. Ce qui est faux bien sûr ! Jamais je n'aurais fait ça. Je n'étais qu'un bouc émissaire, un misérable petit pion.

Le silence reprit de nouveau ses droits. Ni Camille, ni Vega n'ouvrirent la bouche. L'instant des aveux

procédait d'une fragile magie. Les vannes étaient ouvertes. Il s'agissait alors tout simplement de laisser les eaux troubles s'évacuer naturellement et surtout de se taire !

- Je sortais à l'époque avec un commerçant français, reprit Marina. Un boulanger. J'ai appris plus tard qu'il était marié en France, père de deux enfants et trafiquant de drogue. Le mauvais cheval, quoi. Une fois de plus !

- Comment ça une fois de plus ? rebondit Camille malgré elle.

- Parce que mon premier mari buvait et me battait. Voilà pourquoi une fois de plus, si vous voulez tout savoir.

Elle se leva, son grand corps voluptueux emplit tout l'espace.

Elle portait une robe noire ceinturée d'une écharpe en dentelle gris sombre dont la seule fantaisie consistait en un liseré orange vif. Sous l'effet de la colère ses joues s'étaient de nouveau enflammées.

Il n'y avait plus rien de fragile, ni de faible dans la femme qui se dressait face à eux.

- Dans les paquets de sucre glace, la coke ! Ce salopard de boulanger me faisait livrer ses viennoiseries aux magasins de mode branchés de Moscou. Parce que j'avais de la prestance, disait-il, j'en imposais ! Dans chaque corbeille, il y avait une petite boîte de sucre glace pour les saupoudrer. Et croyez-moi, ils saupoudraient et copieusement ! Ils n'en

laissaient pas une miette. Je rentrais, les corbeilles essorées. Et moi, j'étais fière ; parce que l'homme que j'aimais faisait les plus merveilleux croissants du monde. Parfois, on m'offrait une robe ou un manteau... Des fins de défilés me disait-on ! Je ne demandais qu'à y croire. Il voulait m'épouser, vous comprenez ? Je n'avais aucune raison de me méfier. Et puis un jour, il m'a envoyée livrer ce photographe...

- Et alors, que s'est-il passé ?

Les deux inspecteurs l'écoutaient se déboutonner de toute sa vie et même de ce qui n'était noté nulle part.

- A peine ai-je ouvert la porte de son appartement que deux hommes armés, en cagoule, m'ont agressée par derrière. J'ai buté sur la table basse du salon puis roulé derrière le canapé. Je lui dois certainement la vie ! Tout s'est passé très vite. Ils ont alors traversé la pièce en direction de la chambre et tiré sur le photographe. J'étais terrorisée !

- Et qu'avez-vous fait, alors ?

- Je suis aussitôt ressortie de l'appartement pour me cacher dans un placard, au fond de l'escalier. Au bout de quelques secondes, ils ont déboulé en éructant. Ils me cherchaient. Je n'ai dû mon salut qu'au retour d'une famille qui grimpait les escaliers. Du coup, ils ont décampé. J'ai attendu, prostrée derrière la porte, incapable de bouger. C'est là que la police m'a retrouvée. J'en ai pris pour un an.

Complicité ! Ce salopard de boulanger s'est fait descendre trois mois plus tard dans sa cellule, avec une brosse à dent aiguisée plantée en plein cœur. Et c'était tant mieux ! conclut-elle avec un éclat féroce au fond des yeux.

- Décidément, remarqua Michel Vega, il ne fait pas bon vivre avec vous ! Trois hommes, trois morts.

- Mais, je n'y suis pour rien, moi ! se cabra-t-elle.

- Ça, il vous reste à nous le prouver.

- J'ai été condamnée ! Un an ! Un an de ma vie pour une dette qui n'était pas la mienne. Vous trouvez ça normal, vous ? Vous n'avez pas le droit de me parler comme ça ! Aujourd'hui, je viens de perdre le seul homme qui n'ait jamais été honnête avec moi et vous m'accusez de son meurtre ? Mais pourquoi aurais-je fait une chose pareille, hein ? Sans lui, ici, je ne suis rien... Rien.

Les R roulaient comme du tonnerre. Elle se tenait debout près de la fenêtre dont elle triturait nerveusement les rideaux.

Michel Vega prit tout son temps pour répondre.

- Mais pour la drogue, ma chère. Pour la drogue... Quelques grammes de neige fine pour tout autant de billets verts et craquants. On a vite fait à ce rythme-là de se constituer un petit pécule. Vous ne seriez pas la première... Mais vous le savez déjà ça, non ?

- Je crois surtout qu'il me faut un avocat, n'est-ce pas ?

Camille qui avait assisté à la joute sans dire un mot laissa tomber.

- Décidément, l'histoire se répète. Si j'ai bien compris, vous êtes toujours au mauvais moment au mauvais endroit ? Pas de chance...

Marina se tourna lentement vers la jeune femme et lâcha avec un petit sourire désabusé.

- C'est toute ma vie, ça... Elle fixa Vega avec défi. Mais cette fois-ci, je ne me laisserai pas faire ! Gilles m'a appris ce que cela voulait dire que d'être aimée, respectée. Avec lui, je valais de nouveau quelque chose. Je ne laisserai personne abîmer ce que nous avons vécu et croire que tout ça n'était que du paon.

- Du flan, la reprit Camille. On dit du flan.

Marina la regarda, étonnée.

- Mais pourquoi du flan ? Je croyais que c'était à cause des plumes, moi. Qui gonflaient et qui...

- Parce que quand le flan cuit, eh bien...

- On s'en fout, la coupa Vega sur les dents. Du paon, du flan... Il y a eu un meurtre ici, vous ferez votre petite leçon de français plus tard.

Depuis que Camille s'était agenouillée devant Saint-Michel de Vega, ce dernier avait pris une morgue qui ne lui ressemblait pas. L'histoire se répétait, ici aussi. La vie était un éternel rapport de force entre les individus. Quand en plus le genre s'en mêlait, on pouvait très vite finir un pot de café à la main pour soigner la digestion difficile de ces messieurs.

- Ouais, ben tu baisses d'un ton Vega, rétorqua-t-elle agressive. Personne ne te permet de me parler comme ça ! Et ça, c'est pas du flan ! Recommence pas ou...

- Ou quoi ?

Michel Vega se dressa comme un coq sur ses ergots.

Camille s'approcha crânement de lui et lui tendit son doigt sous le nez.

- Ou je...

- Ça ne vous gênerait pas de remettre votre petite discussion à plus tard ? coupa Marina. Parce que moi j'ai des clients, figurez-vous. Ils vont tout casser si on ne fait pas quelque chose. Et je n'ai plus rien à leur donner à manger. C'est Gilles qui avait la signature des chèques de la société. Je n'ai aucun moyen de débloquer l'argent nécessaire à la nourriture de tous ces gens et encore moins celui de les rembourser de quoi que ce soit. Quant aux assurances, je ne sais rien des affaires de mon mari. Alors si vous voulez m'arrêter, ne vous gênez pas, ça me rendra service.

Elle leur tendit ses poignets d'un geste dramatique.

- Menottez-moi ! Jetez-moi au cachot ! Je pourrai enfin dormir sans être constamment harcelée. Là au moins, on me foutra la paix... Elle les regarda, sombre, provocatrice. Mais contrairement à ce que vous pensez, je ne l'ai pas tué. Vous perdez votre temps avec moi.

La Russe les manipulait, Vega en était certain. Oui, il lui passerait bien les menottes pour une petite garde à vue, histoire d'approfondir tout ça.

L'opinion de Camille était quant à elle plus mitigée. Elle pouvait difficilement croire en la culpabilité directe de Marina. Quoique...

Son regard se posa sur les mains puissantes de la femme. Une force tranquille en émanait. Son visage avait également repris une expression impénétrable. Son expérience à elle lui avait appris à ne pas se laisser impressionner par les apparences.

Sa confession avait été trop rapide, trop franche.

Tout lâcher d'un coup de ce que les enquêteurs connaissaient déjà était une méthode connue : la *tactique de l'Ecluse*.

Une petite garde à vue permettrait effectivement d'éclaircir en détail les multiples pérégrinations de la Russe et de les recouper si besoin était avec les éléments de l'enquête. Elle décida donc de l'incarcération et sortit une paire de menottes de la poche droite de sa doudoune.

Vega récita ses droits à une Marina droite comme un I, drapée dans sa dignité écorchée.

Quelques instants plus tard, Bleu d'Acier pénétrait dans la pièce, aussi glacial que les cristaux de neige qui brillaient à l'extérieur.

Il se dirigea sans un mot vers la Russe qu'il conduisit directement dans les locaux de la gendarme-

rie. Pas une seule fois son regard ne croisa celui de Camille.

Il avait la rancune tenace. Dommage ! constata la jeune femme qui se surprit à frissonner devant le balancement des deux fessiers pommelés du brigadier. Qu'elle aurait bien... Et aussi... Mais, bon.

Les familles, dont les préoccupations centrales focalisaient sur la soupe aléatoire du soir et la neige qui grillait ses neutrons au soleil, se succédèrent ensuite sans succès dans le petit salon poussiéreux.

Personne n'avait rien vu, rien entendu. A défaut de se nourrir, tous piaffaient, pressés de retourner sur les pistes pour amortir les forfaits, honorer de leur présence les cours de ski payés à l'avance.

Toute velléité de collaboration était donc tuée nette dans l'œuf.

Si quelqu'un avait vu ou entendu quelque chose, il le garderait pour lui. L'attrait de la neige, le soleil, étaient hautement plus séduisants que la perspective de moisir pendant des heures dans une salle d'interrogatoire puante.

Personne n'avait l'intention de manquer ne serait-ce qu'une miette de la merveilleuse journée qui irradiait au dehors. Tous répondaient, joues haves d'impatience, regards tendus sur les carreaux illuminés.

Lorsque c'en était terminé, ils sortaient en courant du salon, fonçaient vers le local à skis, se battaient pour une erreur de fixation, puis se ruaient à

l'extérieur et respiraient enfin, tétanisés de réverbération. Les rayons, qui dévalaient tout droit du centre de la galaxie, enveloppaient alors leur visage d'une auréole divine.

Dieu existait donc ?

C'était tout simplement merveilleux, ne coûtait pas un kopeck. Aussi... Pour tous ceux qui n'avaient pas le bonheur de s'appeler Almart ou Bertier et avaient hérité d'un Welkman ou Zapole, la frustration était-elle à la mesure de la perte : incommensurable !

Les deux inspecteurs sortirent des entretiens harassés.

Vers les 15 heures, la petite serveuse de la veille leur amena un plateau de thé avec des pâtisseries.

– J'ai réussi à sauver ça... Profitez-en, car nous allons fermer le restaurant. Il n'y a plus rien d'autre que des boîtes de pois chiche et de macaronis dans les réserves.

Le téléphone sonna, pétrifiant la jeune fille, théière en suspension dans le vide sur les genoux de Michel Vega. Une goutte tomba.

L'inspecteur sursauta en poussant des cris d'orfraie. Il gesticula tant et si bien pour frotter son pantalon de l'outrage reçu, que le plateau finit sa course par terre.

Camille s'agenouilla instinctivement pour limiter les dégâts. Des années d'éducation perpétrées par une femme au service de la gent masculine avaient laissé chez elle des traces indélébiles. Ce n'est qu'un genou

au sol qu'elle se rendit compte de l'aberration qu'elle était en train de commettre.

Elle bloqua sa course, bien décidée à laisser à Vega le soin d'assumer sa maladresse lorsque son regard fut attiré par une petite tache blanche sur le bord intérieur droit de la réserve à bois.

Le téléphone continuait à sonner dans le vide.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Ben, le téléphone, tiens. Voilà ce que c'est ! aboya Michel Vega les genoux ébouillantés.

- Mais non ; ça, là... lui répondit Camille en indiquant de son doigt les résidus de poudre qui collaient à une des bûches.

Vega se redressa, regard illuminé.

- Ah, ben ça alors, dis donc... De la fraîche, c'est sûr ! On dirait bien qu'il y en a ici aussi et ici encore... Il indiquait plusieurs points sur le rebord de la fenêtre. J'ai l'impression que quelqu'un est venu récupérer sa réserve précipitamment. Il se frotta les gencives avec la poudre magique. De la bonne, confirma-t-il. Même veine que celle de la cuisine. Ça doit venir du même lot.

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau, enclenchant le mode répétition stridente.

- Nous foutra jamais la paix cet engin ! éructa Camille en s'emparant du portable qui vibrait tout son saoul sur la table basse. C'est pour quoi ? cracha-t-elle agressive. Son visage changea instantanément. Mais... Enfin, Tata ! On n'a pas que ça à faire, on

bosse nous... Toi aussi, oui, je sais... Mais, non, je n'ai pas dit que tu glandais... Mais si, bien sûr... Pardon ?... Mais tu ne pouvais pas le dire avant ? Ben c'est-à-dire, Michel tu vois... Oui un *Efferalgan*, Tata.

Elle raccrocha sous le regard noir de son collègue.

- Un *Efferalgan* Tata... la singea-t-il un petit doigt en l'air.

La jeune femme ne releva pas. Elle se saisit précipitamment de sa doudoune puis se dirigea vers la porte en lui lançant :

- Prends ton manteau, il y a du nouveau au *Cheval Fou*.

A quelques 1000 mètres d'altitude plus haut, Cyril et Timothée, perchés sur un des rochers surplombant le lac du Mont Bréchu, attendaient leur livraison.

Ils peinaient pour se rouler le deuxième *pet* de la journée. Leurs doigts blancs étaient aussi efficaces que des petits boudins de Noël congelés. Leur salive, qui glaçait aussitôt sortie de la bouche, refusait la fermeture du précieux joint.

Impuissants, ils rengainèrent le matos.

Le ciel strié de bleu et de blanc moutonnait jusqu'à l'Italie.

Plus loin, au-delà du fort *Scarlatine*, ancien vestige de la ligne Maginot, le barrage tremblait de froidure.

Il n'y avait pas si longtemps, les ratracks traçaient encore une piste jusque-là, drainant dans leurs sillons des hordes de skieurs de fond et de promeneurs, raquettes aux pieds, avides de paysages sauvages, de sensations fortes.

Un jour du mois de mars, une avalanche meurtrière avait rendu le site aux animaux. Les engins, balayés comme des fétus de paille, avaient fini leur course au fond du lac, explosant l'épaisse couche de glace dans un bruit d'Apocalypse. Deux hommes y avaient trouvé la mort.

On les avait longtemps pleurés. Depuis, le lac n'était plus qu'une friche hivernale maudite.

Ici tout portait à l'humilité : le froid, le vent, les dunes de neige mouvantes qui égaraient jadis les voyageurs imprudents pressés de rejoindre Naples ou Milan, jusqu'aux nuages polaires que les vieux disaient sortis tout droit de l'Enfer en se signant pour conjurer le mauvais sort.

Possible que la neige finisse par être au rendez-vous finalement... Mais pour le lendemain, sûr que c'était cuit ! Pas de *Bouffarde* en vue et celle de la veille n'avait fait que souffler sans amener l'or blanc qui souvent l'accompagnait.

Le pire scénario s'était produit et il faudrait faire avec.

Timothée ne cessait de retourner cet incontournable fait dans sa tête.

Aussi loin que son regard portait, tout n'était que tôle ondulée, vagues verglacées et arêtes coupantes. Il avait peur. Son imagination le portait vers le pire. Il se voyait déjà le visage en sang, les os brisés, le corps disloqué...

Mais que faisait donc ce crétin de commissionnaire ? On n'allait quand même pas attendre une plombe, le cul dans la neige par moins 19°? Non seulement on payait le gramme une peau de zob, comme si chaque palier d'altitude faisait monter les prix, mais en plus il fallait se les geler ?

Et si le *transporteur* avait eu un accident ? Il avait pu tomber ou se faire serrer par les douanes volantes. Peut-être alors sa précieuse cargaison s'était-elle dispersée dans les airs, saupoudrant les cristaux de neige de son inutile béatitude ?

Timothée chassa cette image de sa tête. Il devait garder son sang-froid. Ça n'était pas la première fois qu'il faisait le pied de grue.

Une demi-heure de retard ! Les deux garçons, frigorifiés, serraient les fesses.

- C'est pas une pizza qu'on a commandée man, et c'est pas des anchois non plus qu'on va s'envoyer, lui fit remarquer Cyril pragmatique en essayant de réchauffer ses mains à grands coups de moulinets. Finira bien par se pointer, le gars.

A peine avait-il proféré ces mots qu'un surfeur s'immobilisa à leur côté.

- Putain, les mecs ! Du pur béton.

La tête protégée par un casque coquille d'œuf, le visage complètement recouvert d'un passe-montagne qui lui montait jusqu'aux yeux, ceints quant à eux d'un masque de poudreuse, il était impossible de l'identifier. La jeunesse de sa voix et sa tenue free ride

marron foncé striée de fines rayures crème portait à penser qu'il pouvait s'agir d'un ado, mais...

Timothée, la bouche sèche, sortit de sa poche les billets préparés le matin même et les lui tendit sans un mot. L'autre les compta en regardant par-dessus son épaule puis sortit un petit sachet en plastique blanc. L'échange était terminé.

Les trois garçons se saluèrent à grands coups de doigts compliqués puis glissèrent chacun de leur côté vers des horizons lumineux de peuf et d'éblouissements sauvages.

La boucle était bouclée.

Au bar du chemin de fer, l'excitation était à son comble. Enfin, surtout derrière le bar où trônait l'insubmersible Tata.

- Ah, ben dis donc ! Pas trop tôt... Qu'est-ce que tu foutais ? Il t'en a bien fallu du temps pour te ramener jusqu'ici ! lança-t-elle, impatiente, en voyant Camille passer la porte.

- Tata, tu me prends la tête... Tu crois quoi ? Qu'on roupille ?

- Oh, mais, tu me parles mieux, toi dis donc !

Martine la toisait, vexée.

La jeune femme se tourna vers son coéquipier, leva les bras en signe d'impuissance.

- Et voilà, c'est comme ça depuis ma naissance. Et en plus elle est susceptible.

- Non, je ne suis pas susceptible ! se défendit sa tante avec vigueur, mais je vois bien que ton collègue, là, il te monte la tête contre moi. Elle se dressa alors de toute sa hauteur devant Michel Vega qui venait de

s'asseoir sur un des tabourets du bar. C'est pas de ma faute, reprit-elle méprisante, si vous avez des peaux de saucisson devant les yeux, mon vieux.

L'inspecteur, les deux seins plantureux de Martine à hauteur du menton, lui répondit flegmatique:

- Oui, merci. Je prendrai bien un thé avec du lait. Froid le lait, bien sûr.

- Et vous voulez quoi en plus ? Que je vous...

Il était temps d'intervenir pour empêcher que des querelles intestines ne les divisent et ne leur fassent perdre encore un peu plus du temps précieux qui leur était imparti. Camille les bloqua.

- Stop ! Arrêtez de vous chamailler ! Pendant ce temps-là on tue les gens à coup d'aiguiseur et on débite des cadavres en tronçons, figurez-vous. Alors stop.

Michel Vega, frustré, tenta de glisser quelques centilitres de fiel.

- Je ne vois pas ce que ta tante...

- Vous, on ne vous a pas...

- Stop !

L'agressivité planait, palpable. Camille posa la main sur le bras de Tantine qui la fusilla du regard. La joute dura quelques secondes, stérile. Aucune ne baissa les yeux. Avec une pointe de triomphe dans les pupilles, la quinquagénaire sortit un petit sachet en plastique de sa poche. Elle le jeta sur le comptoir.

- C'est ça que vous cherchez ? Ça fait depuis ce matin que je me le trimbale ! Un peu plus et je m'en

sniffais une tranche moi aussi, à force de vous attendre.

Les deux inspecteurs visèrent, médusés, le petit paquet de neige immaculée. Vega regarda Martine avec quelque chose qui ressemblait à du respect.

- Mais, d'où vous sortez ça ?

- A votre avis ?

- Ben...

- Tu veux savoir ? Alors, viens donc plus près mon petit, qu'autrement tout le village va m'entendre et que ça ne sera pas bon pour vous, ça.

Les deux inspecteurs se rapprochèrent de Martine.

La porte vola dans un grand courant d'air et lui claqua le beignet.

Bouffarde ou pas, la rue centrale du village était toujours balayée d'un vent tenace qui lui donnait des allures de western.

- Martine ! Tu nous sers trois blancs, s'te plaît ?

Camille se retourna. Elle venait de reconnaître la voix de Nicolas, interrogé à la hussarde la veille.

Il se tenait face à elle, plus beau que beau, incroyablement vivant !

Trente-deux dents au garde-à-vous sur une dégainée de Jésus Christ bronzé. Satisfait de lui-même, comme à son habitude. Si proche d'elle, qu'elle pouvait sentir son odeur musquée de jeune mâle qui venait de s'offrir du bon temps.

Sa grande silhouette éclairait la pièce.

Il la regarda bien en face, sembla soupeser quelque chose qu'elle ne comprit pas, puis détourna les yeux. Elle rougit.

- Avec quoi tu me paies, aujourd'hui, hein ? lui rétorqua sa tante du tac au tac, insensible au charme sauvage du jeune homme. C'est fini l'ardoise ! Si tu veux boire un verre, tu alignes les biftons.

Le jeune homme sourit de nouveau en sortant une petite liasse de billets de dix euros qu'il jeta sur le comptoir à côté du paquet de cocaïne que Camille se hâta d'empocher.

- Tiens, prends ce qu'il te faut et garde le reste en avance. Tu vois, je ne suis pas chien, moi. Bon, tu me les sers ces trois blancs ou bien ?

Le visage de Martine s'illumina devant la liasse qu'elle compta d'une main experte. Elle ouvrit son livre de compte, barra une multitude de lignes avec un petit feutre fin, puis inscrivit soigneusement le montant de l'avance dans la marge.

- Comme ça on sait d'où on part, confia-t-elle aux deux inspecteurs.

- Bon, s'énervait Michel Vega, alors ? On peut continuer là, oui ou non ?

- Ecoute-moi bien... Ça ne te gêne pas qu'on se tutoie, hein ? Maintenant qu'on se connaît.

- Mais non, moi je veux seulement...

Elle le coupa d'un geste péremptoire de la main.

- Oui, je sais ce que tu veux. Mais demain quand vous serez partis avec Camille, moi je serai toujours

ici à mariner dans mon bouclard, comme l'a si bien dit hier soir ce grand couillon-là. Et c'est pas le commissariat qui va me nourrir ! Alors que ce soit bien clair ; ici c'est un bar. Aussi et avant tout, continua-t-elle d'un ton condescendant, je vais servir mes trois blancs, parce que ça, c'est mon boulot à moi. Vous m'avez bien fait traîner la journée entière, non ? Alors, vous pouvez patienter quelques minutes de plus.

- Et oui mon cher Michel, lâcha Camille philosophe à un Vega atterré. Ici, on appelle ça l'ordre des priorités.

Martine revint, nettoya le plateau d'un coup d'éponge soigneux, le rangea à sa place. Elle savourait cet instant de pure jubilation. L'air constipé de l'inspecteur la réjouissait.

Elle tripota encore quelques bricoles derrière le comptoir pour faire bonne mesure puis daigna enfin leur donner les explications promises à voix basse avec un air de conspiratrice :

- Bon. Tout d'abord, j'ai commencé par réfléchir...

Elle fusilla Vega du regard.

- Oui, réfléchir ! Et puis, je me suis rappelé de Pulp Fiction et je me suis dit : ma petite Martine, y a pas plus con qu'un dealer. On pense toujours qu'il faut être très intelligent pour...

Le regard noir de Camille l'arrêta net dans ses digressions.

- Enfin bref, reprit-elle, où que c'est qu'ils cachent les paquets de drogue dans les films ? Hein ?... Où ?

Devant le silence des deux inspecteurs bouche bée, elle répondit elle-même :

- Dans les chiottes, mon neveu ! Sous le couvercle du réservoir. Et bingo, je n'ai eu qu'à me baisser pour ramasser le paquet.

Camille s'exclama :

- Mais c'est bien sûr ! Tout le monde vient boire des canons ici, alors quoi de plus simple comme lieu de diffusion, hein ? On aurait pu y penser, bon Dieu ! Vraiment, Tata, tu es géniale...

- Faut bien admettre Martine, renchérit Vega, que vous en imposez...

- Et qui c'est qui est toujours fourré ici et qui est con comme un boulon ? reprit la quinquagénaire lancée cette fois-ci comme une fusée. Hein ?

Devant l'air abasourdi des deux inspecteurs, Martine tourna la tête en direction de Nicolas qui s'esclaffait au fond de la salle.

- Attends Tata, lui répondit enfin Camille soufflée, si on arrête tous les crétins de la vallée, c'est pas une prison qu'il nous faudra, c'est un réseau de bunkers !

- Moi, ce que j'en dis, lui rétorqua sa tante la mine pincée, c'est qu'hier il n'avait pas un radis, qu'on n'est pas la fin du mois, et qu'aujourd'hui, il me lance sa liasse sur le comptoir comme si j'étais une vulgaire serveuse de bar. Non, mais il se prend pour qui celui-là, hein ? D'où il vient son pognon ?

Vega secoua la tête négativement.

- Justement, c'est trop ostentatoire. Ça ne colle pas. S'il avait été coupable, nous représenterions un danger potentiel bien trop important pour qu'il joue à ce jeu-là. Il n'aurait jamais fait ça.

Martine se pencha un œil à demi-fermé.

- Oui, mon petit Michel, mais tu oublies quelque chose de très important. On se tutoie toujours, hein ?

- Pas de problème. J'oublie quoi ?

- Ben, qu'il est con, justement !

C'était imparable. D'une logique absolue. A l'image même de Martine qui dressait fièrement la tête au-dessus de son comptoir, consciente d'avoir fermé le clapet à tout le monde et heureuse de les avoir mouchés.

- Pas faux, confirma Camille. Allez, on embarque !

Le téléphone sonna.

- Sora...

- Bréju. Pourriez être un peu plus conviviale vous au phone, ça ne vous nuirait pas.

La jeune femme grogna.

- Ecoutez, mon vieux. Contentez-vous de me faire votre rapport. Quand j'aurai besoin d'un cours de maintien, je ne manquerai pas de vous en faire part. Alors, on en est où ?

- Houlà ! Ben dites donc, vous. Z'avez le poil à l'envers aujourd'hui, hein ? Vous avez avalé une poêlée de pierre râpée ou quoi ? Vous m'en voulez encore pour l'autre jour, c'est ça ? Devant le silence

du bout du fil, il capitula, se lança dans son rapport. Tout d'abord, aucune trace de substance illicite dans le corps de votre hôtelier. Sous son air de grosse chose anémiée, il pétait la santé. Même pas le moindre petit problème de cholestérol ! Des organes impeccables. Il aurait fait un centenaire si on ne lui avait pas fracassé le crâne à coup d'aiguiseur.

- Comme quoi, il ne faut jamais se fier aux apparences.

- Deuxio, il a été tué aux environs de neuf heures. Soit, quelques minutes à peine avant d'avoir été découvert. Il avait bu un café et mangé des côtes de porc. Incroyable, hein ? Au petit déjeuner ! Y a du lourd chez vous, dites donc ! On ne rigole pas avec le jambon dans le coin.

Camille leva un sourcil désabusé. Décidément, on ne la lâcherait pas avec ça. Elle répondit du tac au tac :

- Qu'on trouve deux pains au chocolat bourrés de graisse et de sucre dans l'estomac d'un gamin de trois ans qui vient de sortir de la crèche, ça ne gêne personne, mais deux côtes de porc au petit déjeuner et on vous colle au Guinness des records. Oui, vous avez raison Bréju, drôle de monde que celui dans lequel nous vivons !

- Autant pour moi ! Bon. Pour le pied c'est une autre affaire. On l'a pourtant décongelé dans les meilleures conditions, mais ça n'a servi à rien. Difficile, voire impossible de dater la mort de son

propriétaire. Ceci dit, une bonne nouvelle : on sait à qui il appartient. Au commis de cuisine. Les traceurs ADN correspondent à ceux récupérés sur sa brosse à dents. L'analyse des tissus met en évidence l'addiction de ce gamin à la cocaïne. Tout indique également que l'amputation a été effectuée post mortem. Par ailleurs, ce garçon était atteint de diabète. Manifestement non soigné, voire peut-être encore non dépisté.

Camille compléta :

- Ce qui expliquerait son besoin d'un remontant pour faire face au stress du coup de feu.

- Oui. Il devait essayer de sévères baisses de forme et mettre sans doute ça sur le compte de la fatigue, comme souvent... Les jeunes n'imaginent jamais être malades. Ils attendent toujours le dernier moment pour consulter. Ça leur est parfois fatal.

La jeune femme grimaça, circonspecte.

- Quand même, ça m'étonne ça... Un garçon qui a été champion de France de bosses ? On peut faire ça avec du diabète ?

- Bien sûr ! Tout dépend du moment où la pathologie se déclare...Très souvent, à la suite d'un choc ou au moment de la puberté. C'est parfois très tardif chez les garçons.

- Ah oui ?... Bon, et ce pied ? Vous pouvez nous dire avec quoi il a été découpé ? Vous en avez une idée ?

- J'y arrive, justement. Il a tout simplement été sectionné par un renard. On a retrouvé un gros paquet

de salive sur la partie moignon. On peut donc imaginer que le cadavre était encore un peu souple lorsque l'animal s'en est occupé. Par la suite, le froid ambiant aura eu raison du morceau. Le bestiau s'y sera sans doute cassé les dents. Pas étonnant qu'il l'ait abandonné dans le village.

- Non, je ne le crois pas, rétorqua Camille. Les renards vivent dans des terriers, ils y ramènent leur butin. A température ambiante, le pied se serait passablement décongelé. Suffisamment pour que le renard puisse le grignoter. A mon avis, il a été dérangé.

Bréju se fit couler un jus de chaussette noir comme de l'encre. Il en sirota une petite gorgée.

- Possible, finit-il par répondre. C'est vrai qu'on n'a retrouvé aucune trace d'herbe sèche ou de paille sur le membre qui puisse nous permettre de penser qu'il aurait effectué un séjour dans une tanière.

- Vous pouvez dater le sectionnement ?

- Pas plus que la mort du propriétaire. Comme je vous l'ai déjà dit, c'est scientifiquement quasi impossible. A cause de la congélation.

- Je comprends. Camille carburait, deux doigts posés sur sa lèvre inférieure. Je mettrais ma main à couper que la cocaïne appartenait à ce garçon. Bon, à partir de maintenant, concentration active sur l'emploi du temps de ce fameux Thomas. La priorité ? Retracer le cours de ses derniers jours. Merci Bréju. Bon boulot.

- A votre service ma petite dame. Je vous passe le compte rendu des autopsies par email et si on a quoi que ce soit de nouveau, je vous appelle.

- Merci... Vraiment. Vous êtes un chic type quand même et pas rancunier.

A l'autre bout du fil, Bréju en avala sa glotte.

- Vous êtes malade, Camille ? Serait-ce des excuses que j'entends là ? Une tentative de conciliation ? Une ébauche de dialogue où vous n'auriez pas toujours raison et les crétins de mon acabit pas toujours tort ? C'est bien la première fois que je vous vois baisser la garde ma chère.

- J'imagine que c'est le climat qui me rend sentimentale. Profitez-en Bréju, ça ne durera pas.

Elle raccrocha. Martine toussota et désigna Nicolas d'un coup de menton :

- Et pour l'andouille là-bas, qu'est-ce qu'on fait ?

Michel Vega lui répondit, vaincu.

- Et bien on alpague, ma chère... On alpague.

Ils s'approchèrent du suspect, l'air menaçant.

A l'énoncé des chefs d'inculpation, Nicolas sauta en l'air.

- Ah, mais ! Puisque je vous dis que je n'y suis pour rien, moi dans cette affaire. Je ne me drogue pas ! Z'avez qu'à me faire une prise de sang, nom d'un chien. Verrez bien ! Quant à toi, Martine... Je n'aurais jamais cru ça de toi ! Une belle salope, oui !

- Non mais dis donc morveux, je ne te permets pas...

- Stop ! Camille bloqua net l'altercation en sortant la paire de menottes de sa poche. Elle s'adressa à Nicolas, menaçante. Tu préfères peut-être que je les utilise pour te sortir du bar ? Comme ça tout le village sera au courant, hein ? C'est ça que tu veux ?

Le jeune homme rougit comme une pivoine.

- Non, bien sûr que non... Il se tourna vers ses copains. Bon les mecs, rencart au bowling ce soir. Vers 22 heures. J'en ai pas pour longtemps.

- Ouais, ben ça, c'est toi qui le dis, persifla Martine.

- Toi, la vioque...

Camille fit tinter ses menottes, coupant net Nicolas dans ses considérations discriminatives.

Quelques minutes plus tard, laissant Tantine, dégoûtée, remplir son devoir de tabatière, ils pénétraient dans la gendarmerie du village.

Bleu d'Acier tapait un rapport sur un ordinateur datant de Crésus ou Mathusalem... Ses doigts gourds, plus habitués à manier la pelle et la pioche qu'à travailler la dentelle du clavier, sautaient lourdement d'une lettre à l'autre. A ce rythme-là, il n'était pas sorti de l'auberge !

Il leva un regard glacial sur eux.

- Vous faut quelque chose ?

Décidément, il n'enterrait jamais ses haches de guerre, lui.

Camille s'éclaircit la voix :

- Oui, s'il vous plaît. Une salle et un ordinateur pour prendre une déposition. J'ai bien peur que nous ne soyons obligés de squatter quelques jours dans vos locaux. Le plus simple serait de nous attribuer une pièce pour la semaine.

- Pour la semaine ? Voyez-vous ça... Ben, pas de problème. Il se leva, raide comme un piquet, présenta sa chaise à Camille. Je vous donne mon bureau inspecteur. J'aurai tout le temps de m'user les ongles la semaine prochaine sur ce foutu clavier, pas vrai ? En attendant, je m'en vais me trouver une mission à la hauteur.

- Ne le prenez pas mal brigadier, tenta de l'apaiser Michel Vega ; nous...

- Non, non, je ne le prends pas mal. Au contraire. Vous ne pouvez pas savoir le soulagement quand on vous a vu débarquer. Enfin des gens compétents ! Et sympas... Pas grosse tête pour un centime. Ouais... On vous adore déjà. Allez, je vous laisse, je vais chausser ma moto-crottes moi, hein ?

Et il sortit d'un pas souple, laissant l'ombre de sa carrure incrustée dans le cadre de la porte.

Vega ouvrit ses deux bras d'impuissance devant l'amoncellement des dossiers qui jonchaient l'espace et attendaient d'être traités par un brigadier manifestement plus efficace sur le terrain que dans son bureau.

Dans son coin, silencieux, Nicolas se rongeaît à présent l'auriculaire.

Camille débarrassa une chaise des feuillets empilés qui la recouvraient. Vega s'installa d'une fesse sur le rebord du bureau. Ils étaient prêts.

- Allez on y va. Nom, prénom...

Quelques minutes plus tard, il se penchait sur Nicolas et lui posait la question pour laquelle ils étaient là, tous les trois, à se geler le cul dans une gendarmerie chauffée au lance-pierre.

Vega jeta la liasse de billets de dix euros sur la table.

- D'où tu le sors ce pognon ?

Le jeune homme releva la tête, frondeur.

- C'est d'ordre privé, ça... Je veux un avocat.

- Tu regardes trop de séries télé mon gars. Un avocat ? Ça transformerait juste une petite discussion informelle en inculpation de meurtre... C'est ce que tu veux ?

Le jeune homme sursauta.

- Non mais, ça ne va pas ? Je n'ai jamais tué qui que ce soit moi ! Et sûrement pas Gilles. Vous êtes fondus ou quoi ?

- Gilles, peut-être pas, rétorqua Michel Vega insidieux, mais Thomas, peut-être bien que oui.

- Thomas ?... Mais comment Thomas ? Il lui est arrivé quelque chose ?

- J'en ai bien peur.

- Mais je l'ai vu pas plus tard que samedi dernier. Je ne vous crois pas ! C'est des cracks hein ? Pour me mettre la pression, dites ?

- On aimerait bien...

- Mais c'est quoi ces histoires ? Putain, quel bordel !

- Ça, tu peux le dire.

Les yeux du jeune homme marquaient l'affolement, leurs pupilles étrécies sous l'émotion. Après un moment d'hésitation, il capitula :

- Tout ça là, c'est trop pour moi... Je ne suis pas im-pli-qué, c'est clair ça ? Pas im-pli-qué ! Et il n'est pas question que je paie pour un autre... Si je vous dis d'où vient cet argent, vous me foutez la paix ?

- Ben, ça dépendra d'où il vient justement...
CQFD.

On aurait dit Martine. S'il n'y prenait pas garde, Vega finirait comme elle : atteint du virus de La Palice.

Nicolas semblait manifestement en proie à des sentiments contradictoires. Son regard flottait de l'armoire aux dossiers étalés par terre.

- Euh... Et bien... finit-il par murmurer, en fait, c'est un cadeau.

- Comment ça un cadeau. De qui ? De ta grand-mère ? De ta voisine ? De ton patron ?... Sois plus précis, s'il te plaît.

- Ben, hum, hum... Heu. Je couche.

- Comment ça tu couches ? Vega le regardait abasourdi.

- Ben, je couche quoi ! Avec des femmes. Parfois qui ont du pognon et qui me font des cadeaux. Voilà.

Camille n'en croyait pas ses oreilles.

- Tu te prostitues ?

Nicolas se cabra.

- Mais ça ne va pas non ! Je ne me prostitue pas, je couche, c'est tout. Comme les nanas quoi. Je me fais juste un peu entretenir. C'est sûrement pas avec mon salaire minable que je peux me payer ce dont j'ai besoin pour le Derby. Vous croyez quoi vous? Que l'argent tombe du ciel ?

- Mais enfin, tu n'es pas obligé de...

Il la coupa, agressif :

- Z'avez pas vu le prix du matos, peut-être ? Un doigt mon neveu ! Alors ouais, je fais comme les gonzesses, je couche. Et tout le monde est content.

Il les regardait d'un œil noir, les mettant au défi de le juger.

Sa frange lui tombait jusqu'au bas des sourcils. Un rayon de soleil s'attardait dans l'or de ses cheveux frisés et les traits de son visage taillé à la hache délivraient une sombre animalité.

- Ça ne gêne personne quand c'est une nana, pas vrai ? On les regarde sans moufter se pavaner dans leurs fourrures à la noix et craquer le pèze de leurs mecs. Ça, c'est normal. Mais quand il s'agit d'un homme, alors là, bien sûr... il se prostitue.

Les deux inspecteurs échangèrent un rapide regard. Il n'avait tort.

- Bon, admettons. Camille tenait ses doigts au-dessus du clavier, prête à tapoter de nouveau. Alors, ta dernière bienfaitrice, c'est qui ?

Nicolas se tenait affaissé sur la chaise, épaules voûtées, sa grande carcasse ramassée sur elle-même. Il chuchota, presque inaudible.

- Ben, je préfère ne pas dire son nom, comprenez ? Il se tourna vers Camille, cherchant à emporter son adhésion féminine. C'est un peu délicat, voyez. Je ne crois pas que ça lui ferait plaisir si ça se savait...

- Et ça te ferait plaisir à toi si on t'inculpait de meurtre, hein ? persifla Michel Vega, jaloux de la prestance naturelle du jeune homme qui n'avait pas besoin, lui, de peaufiner un look d'aventurier pour en avoir l'air.

- Audrey Nicols.

Camille leva un sourcil, étonnée.

- La femme du maire ? Pfiouf !... Et ben dis donc, je comprends que tu préfères que ça ne se sache pas !

Le jeune homme leva des yeux suppliants.

- Vous serez discrète, hein, inspecteur ? Je peux compter sur vous ? Vous la connaissez assez pour lui parler en privé. Je sais que vous êtes copines toutes les deux.

Camille esquiva la réponse et lança :

- Tu as dit tout à l'heure que tu avais vu Thomas samedi dernier, c'est bien ça ?

- Ben ouais...

- Et où ?

- Ben, chez Béthune.

- Béthune ? Et c'est qui ça, Béthune ?

- Ben, mon pote Maxime. Béthune, c'est parce qu'il vient du Nord et que ça fait moins con que de l'appeler le Ch'ti. Il était avec moi tout à l'heure au bar. Savez, un grand blond avec un petit bouc.

Les deux inspecteurs se rappelaient vaguement.

- Vas-y, raconte.

- Ben, Raconte quoi ?

- Tout... L'heure, le lieu, de quoi vous avez parlé, comment allait Thomas... Enfin tout quoi.

- Ben rien... Je suis passé chez Béthune vers 17 heures pour lui demander de me prêter une paire de gants, vu que j'ai explosé les miens sur la glace. C'est tout. Je les ai pris et je me suis cassé. J'avais un rencart.

- Avec Audrey ? Et arrête de dire ben, ça me stresse !

Nicolas rougit.

- Ben, heu... Non. Avec une touriste.

Splendide ! Michel Vega, dont la réputation de coureur impénitent n'était plus à faire, était battu à plate couture. Avec trois enfants à charge et deux pensions alimentaires à payer, il se sentait le dindon de la farce. Le petit Nicolas, dans toute sa naturelle candeur, venait de lui infliger une claque monumentale.

Décidément ici, rien n'était à sa mesure ! Il détesta encore un peu plus la montagne et ses bellâtres nourris au pur granit des barres rocheuses.

- Avec une touriste ! On peut dire que tu n'as peur de rien, toi. Faut pas lui moufter ça non plus à Audrey j'imagine ? persifla Camille soufflée.

- Ben...

- Un gage !

Nicolas la regardait, une grosse barre en travers du front.

- Ben... tu as encore dit ben, alors... lui fit-elle remarquer.

Le jeune homme se tourna vers Michel Vega.

- Ça lui arrive souvent, ça, à votre collègue ?

- Non, seulement quand elle a les nerfs. Et en général, ça n'est pas bon signe. Alors tu mets la surmultipliée et tu te dépêches avant qu'elle ne te fasse faire trois fois le tour de la gendarmerie à cloche-pieds.

Devant l'air ahuri du pauvre garçon, les deux inspecteurs s'esclaffèrent.

- Détends-toi, mon vieux. On te charrie, là...

Con ! jubila Michel Vega. Beau mais con. Martine avait mille fois raison.

- Et Thomas, alors ? Tu pourrais nous dire ce qu'il foutait chez Béthune ?

- Ben... Heu. Il tapotait sur son ordinateur. Et il buvait de la bière aussi.

- Et ils ne t'ont pas invité à en descendre une ? A tchatcher un peu ?

- B... Heu, si bien sûr. Mais je vous l'ai déjà dit, j'avais un rendez-vous, je ne pouvais pas rester. Et puis ces deux-là, quand ils ont le nez sur l'écran, y a plus rien d'autre qui compte. Pas envie de rester comme un gland à compter les points.

- Quels points ?

- Ben j'sais pas moi. Ils jouent à des jeux ...

- Tu le connaissais bien Thomas ?

- Non, pas vraiment. Juste de vue quoi. Mais tout le monde sait que c'est un accro du net. C'est pas le genre de type que je fréquente.

- Ah oui ? Et c'est quoi le genre de type que tu fréquentes ? lui demanda Camille curieuse.

- Les vieilles, explosa Véga hilare. Son genre, c'est les vieilles !

L'interrogatoire se poursuivit encore environ une demi-heure.

Manifestement Nicolas ne savait rien de plus et son histoire de boy friend semblait des plus crédibles. De toute manière, ils vérifieraient. Un petit coup de téléphone discret à Audrey, et on serait fixé. Cela ne l'écartait pas pour autant des suspects. Ils y reviendraient, avec plus d'éléments.

N'ayant rien de plus contre lui qu'un délit de mauvaise conduite, ils furent donc obligés de le libérer.

- Il est où le Béthune à cette heure-là, à ton avis ?

- Sûrement chez lui, avec sa nana. Il bosse le soir au bowling. Il attaque vers les 18 heures.

- Et il habite où ?

- Dans la résidence des Brise-Glace. En haut du village. Sur les pistes.

Camille se leva, frotta ses mains d'un petit air satisfait puis s'adressa à Vega.

- Et bien, voilà ! C'est parti pour une petite visite à notre ami Béthune. Ça commence à sentir bon, ça. Elle se tourna vers Nicolas. Toi tu peux te casser, mais tu restes dans le coin. On n'en a pas fini tous les deux. Par ailleurs, je te conseille de te tenir à carreau et de ne pas moufter ce qui vient de se dire entre ces quatre murs, OK ? Parce que moi, autrement, mon gars, je te taille une réputation sur mesure en moins de deux. C'est clair ça ?

- C'est clair. Mais vous me promettez de...

Camille ouvrit la porte, ne le laissa pas finir sa phrase :

- Dehors ! Et sois déjà heureux que je ne passe pas ton dossier à mes collègues des mœurs. Non mais ! Te promettre que je ne... Et puis quoi encore ? Y a toujours un moment où il faut passer à la caisse mon gars. En ce qui te concerne, c'est aujourd'hui.

Nicolas fila sans demander son reste, sa belle superbe quelques crans en dessous.

Dehors, le froid venait d'exploser les moins 15°. La Sibérie s'infiltrait par la porte entrouverte.

Vega frissonna, déplia sa précieuse pelisse, s'en couvrit les épaules. Il aurait bien besoin de tous ses poils pour résister au terrible climat de la Haute Vallée.

Marina, qui moisissait dans sa cellule depuis plusieurs heures, les interpella en les voyant passer dans le couloir.

- Hé vous là-bas ! Vous pensez me faire traîner encore longtemps dans ce trou à rats ? On se les gèle ici ! C'est pire qu'en Russie. Là-bas au moins, on a de la vodka pour se réchauffer.

Le visage altéré, goutte au nez, regard furibard, elle serrait les pans de son manteau mohair autour de ses épaules.

- On va vous faire donner une couverture en attendant. Je ne voudrais pas être responsable d'un mauvais rhume. Je passerai à votre hôtel pour prendre une de vos fourrures, lui promit Camille.

- Mais, quelle fourrure ? Je n'ai pas de fourrure, moi... Vous regardez trop de films vous ! Demandez plutôt à Maria de vous donner ma grosse doudoune en plumes.

- Maria ?

- Oui, Maria. La jeune fille qui vous a servi le thé tout à l'heure.

Camille s'approcha des barreaux, écarta ses mains en signe d'impuissance.

- Il ne tient qu'à vous de sortir d'ici au plus vite, vous le savez. Et vous aurez chaud. La vérité, c'est tout...

Marina haussa les épaules.

- La vérité ? Vous voulez me faire dire des choses qui n'existent pas. Et ça, il n'en est pas question !

- Il faut avouer que votre passé ne joue pas en votre faveur, ma chère.

Marina baissa la tête. Camille reprit, majeur en l'air.

- *Il n'y a pas de fumée sans feu*, dit un proverbe français. Et moi, aux proverbes, j'y crois.

- Je les connais vos proverbes à la noix. Je vous l'ai déjà dit, ma grand-mère était française. *Une bonne rumeur vaut aussi cher qu'une vérité. Elle laisse toujours des traces.* Ça, c'est russe. Et croyez-moi, la corruption et les méthodes staliniennes, dans mon pays on connaît ! On les a inventées.

Le soleil amorçait sa descente vertigineuse vers les abîmes de la nuit. A 16 heures 30 le monde bascula. Le La de la rentrée venait de sonner.

Des grappes colorées déboulèrent d'un coup sur les pistes du bas. Les nuées de sauterelles se suivaient, culs contre culs, tête-bêche. Des bouquets de pompons, des passe-montagnes acidulés et autres écharpes se catapultaient dans les airs.

Depuis quelques années, la technologie avait tellement progressé qu'il suffisait d'à peine bouger l'oreille pour virer pro sur des skis larges comme des battoirs et pas plus grands que des trottinettes. Finie la flexion extension annonciatrice de la courbe directionnelle. On tournait d'un tronc ! Personne n'était donc plus en mesure de savoir ce que ferait l'autre.

Les rencontres étaient nombreuses et plus prometteuses qu'une adhésion à Meetic. Partager la même *barquette* et le même hélicoptère pour se rendre

en soins intensifs de traumatologie créait des liens solides.

Parfois une bande de jeunes, larges pantalons gris métal, sacs à dos pipette, casques et ARVA de survie surgissait à fond de derrière les mélèzes, taillant shorts et bikinis aux mamies rose bonbon, percutant parfois un petit mitron innocent qui finirait comme papy : dans un fauteuil roulant pour le restant de ses jours.

Le Derby s'annonçait. Chacun était prêt à défendre son bout de glace au péril de sa vie. Et surtout de celle des autres...

Au village, la troisième mi-temps venait de commencer.

Les cafés enfournaient des vagues de familles frigorifiées, les crêpes au chocolat volaient bas.

La vallée, délimitée au loin par les pointes acérées de la *Dent Brejelette*, verrou mythique du Griffon, bouillonnait de vin chaud et crachait ses effluves pinardesques dans l'air glacial.

Ce soir encore, la musique céleste resterait bloquée sur ce centre de l'univers. Son disque rayé repasserait pour la millième fois un extrait *d'Etoile des neiges*.

L'ombre d'Heidi planerait sur les sommets, comme avant. Avant les voitures, le poulet aux hormones, le trou dans la couche d'ozone et aussi avant le chauffage, les chimiothérapies et l'industrie du tourisme. On serait heureux...

La patinoire s'illumina d'un coup à l'aval des remontées mécaniques et une voix joyeuse surgit des haut-parleurs.

L'animateur s'en donnait à cœur joie. Il tint le crachoir pendant dix bonnes minutes, au summum de son art.

Entre le ballet ballon de 18 heures et la Diot partie de 21 heures à la salle des fêtes, la soirée promettait d'être chaude !

Il fallut quelques minutes aux inspecteurs pour arriver chez Béthune.

L'appartement donnait directement sur les pistes, au rez-de-chaussée. Une remontée mécanique le jouxtait sur la droite. Les derniers cliquetis des perches sonnaient joyeusement une fin de journée réussie. Encore un peu et le silence reprendrait ses droits.

- Bon : procédure... ordonna Vega. Faudrait pas que le Béthune se carapate de l'autre côté sans crier gare. Alors, tu te colles derrière. On ne sait jamais, hein ? Des fois qu'il n'aurait pas la conscience tranquille.

Camille acquiesça d'un mouvement de tête. Elle enjamba une congère durcie par le vent de la veille et posa le pied sur la piste de ski damée. La neige était compressée jusqu'aux protons.

Elle repéra la terrasse et se plaça en biais, pistolet à la main. S'il tentait une sortie, elle l'attendrait, de pied ferme !

A peine cette pensée avait-elle franchi son cerveau qu'un grand fracas se fit entendre à l'intérieur. Elle se précipita.

La porte vitrée s'ouvrit d'un coup, la heurtant de plein fouet. Une masse sombre percuta violemment son plexus. Camille atterrit par terre, sonnée, cul par-dessus tête, pistolet éjecté.

Le temps qu'elle reprenne ses esprits, l'homme était déjà loin. Il chaussa une paire de skis posée derrière une réserve à bois puis fila vers le bas de la station.

Elle n'avait rien vu de son visage et ne gardait de cette collision que la brûlure d'un regard noir, fiévreux.

Son arme, projetée par l'impact quelques mètres plus loin, avait atterri sur une pelle à neige. Elle se rua dans sa direction, la saisit prestement, posa un genou à terre, en position de tir.

A la dernière seconde, une pensée l'effleura : sur qui était-elle censée tirer ? Un dangereux meurtrier ou un petit morveux mort de peur en délit de fuite ? Peut-être serait-il judicieux de se calmer... Elle baissa son arme, se contentant de crier :

- Police ! Arrêtez-vous ! Au nom de la loi, arrêtez-vous !

Elle eut à peine le temps de voir l'arrière des bâtons de l'homme que la nuit l'avalala.

Vega surgit de la porte-fenêtre, cheveux dressés sur la tête. Camille le stoppa.

- Trop tard il a filé ! Il avait ses skis, juste là. Elle indiqua la piste d'un geste vague. Il est déjà loin. Ça ne sert à rien de courir derrière, on ne le rattrapera pas.

- Mais c'était qui, ça ?

- Ben, Béthune, non ?

- J'en doute... Ce gars-là fait le double de sa carrure. Putain Camille, on a un sérieux problème !

Vega grossier ? Le monde à l'envers. Alors oui, c'était grave.

- J'avais remarqué...

- Non, non... à l'intérieur. Bon Dieu ! Ça pue cette affaire ! Ramène-toi.

Camille s'engouffra à son tour dans le studio.

La jeune Marie, corps basculé en arrière sur le canapé convertible, offrait un visage tourmenté, violacé, langue pendante, lèvres mauve foncé, deux grands yeux étonnés ouverts sur le vide de la mort.

Plus grand chose ne rappelait la gracieuse petite serveuse de l'après-midi. Manifestement c'était tout frais. Le choc fut rude.

Ils restèrent plusieurs minutes devant le cadavre, immobiles.

- Si on n'avait pas autant glandé avec l'autre tartine là-bas, laissa finalement tomber Vega décomposé, elle serait encore vivante.

- Oui. Vivante...

Que pouvait-elle dire sinon acquiescer ? Elle avait envie de vomir.

Supporter le poids de son incompétence et l'étaler au regard du monde entier: voilà ce qu'il lui restait à faire.

Elle dégaina son portable, composa le numéro privé du commissaire Montbrison.

- Et bien, conclut ce dernier après avoir pris connaissance du rapport de la jeune femme, on peut dire que votre protection est une véritable bénédiction pour les autochtones. Ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles ! Et vous comptez attendre encore combien de cadavres avant de vous réveiller, vous, Sora ?

- Et, bien... C'est-à-dire...

- Pour une leçon de police ; c'est réussi: magistral ! Je ne vous félicite pas inspecteur ! Depuis que vous avez posé le pied dans ce patelin, c'est le bordel.

- Mais enfin, je n'y suis pour rien moi, je...

- Taisez-vous ! rugit Montbrison à l'autre bout du fil. Attendez l'équipe scientifique et pour le reste, bougez-vous le cul. Vous avez juste une brigade entière sous vos ordres, servez-vous en...

- Parlons-en justement de cette brigade ! Personne n'obéit ici.

- Je croyais qu'il fallait vous confier cette affaire parce que vous seule saviez leur parler ? C'est bien ce que vous m'avez seriné l'autre jour non ? Dites donc, inspecteur, faudrait voir à être claire avec vous-même. Ou alors peut-être préférez-vous que je vous

dessaisisse de l'enquête et que j'en réfère au parquet de Chambéry ?

- Non ! Le cri jaillit du fond de ses tripes.

Montbrison gronda, naseaux fumants :

- Des faits ! Je veux des faits, comprenez ? Ce que j'attends, ce sont des choses concrètes, des actions bordées. Vous savez ce que ça veut dire ça ? Rangées soigneusement dans des petites boîtes à déduction. Le genre de truc qu'on peut se passer d'un service à l'autre sans discutaitler pendant des plombs.

- Oui patron...

- De l'ordre, quoi... Vous voyez ? Pas compliqué, non ? Oubliez votre brouillon ! Appelez votre mère si vous ne vous souvenez plus comment faire. Y a pas d'âge pour apprendre !

L'hélicoptère se posa à quelques mètres du studio, sur une grande étendue de neige plane.

Bréju s'éjecta de l'habitacle, atterrit doucement sur le sol. C'était tout ce qu'il aimait : situation d'urgence, gyrophares, pales brassant l'air dans la nuit.

Une partie de la brigade était sur place. Le légiste se garda bien cette fois-ci du moindre commentaire et fit le tour des hommes en leur serrant individuellement la main. La leçon avait porté.

Il s'engouffra dans le studio, suivit de tout près par Dupont et Dupont, les deux inséparables scientifiques du commissariat du 7^e arrondissement de Lyon.

Bleu d'Acier, agenouillé près de la kitchenette, semblait chercher quelque chose à même le sol.

Bréju s'avança vers lui, main tendue. Le brigadier releva la tête, laissa les cinq doigts du légiste en suspens, renifla.

- Rangez votre main, mon vieux, z'avez un round de retard. Pas la peine de nous la jouer faux-cul maintenant !

Bréju se gratta le menton avec l'objet délictueux. On ne pourrait pas dire qu'il n'y avait pas mis du sien. Etait-ce sa faute à lui, si la susceptibilité de cet homme l'étouffait ?

Il n'était pas psychiatre et n'avait aucune intention de le devenir. Il avait bien assez à faire avec ses propres problèmes existentiels sans devoir s'occuper de ceux des autres.

Passer des journées entières à tailler des steaks dans de la viande froide ? Et pourquoi pas, hein ?

Ça valait au moins autant que de se laisser sucer le cerveau par des malades ingrats qui vous collaient au tribunal à la moindre petite erreur de diagnostic. Ou tout du moins, ça ne pouvait pas être pire...

Les cadavres ne geignaient pas, eux ! Cette qualité fondamentale l'emportait de loin sur les odeurs incommodantes des corps en décomposition et autres putréfactions qui étayaient son quotidien.

Traquer les indices, reconstruire à partir de rien le cheminement qui les avait conduits à la mort ? Oui, c'était ça son boulot. Et il allait s'y cantonner, sans états d'âme.

Il se mit au travail.

Camille, appuyée sur une table bistrot recouverte d'une toile cirée rouge, consignait une masse

d'informations sur le lieu du crime dans un petit calepin à ressort.

De temps en temps, elle chuchotait aussi dans un dictaphone, décrivant la position du corps, les détails de l'échauffourée.

Michel Vega interrogeait quant à lui un couple de voisins qui s'étaient précipités en entendant le raffut. Il désigna du pouce le corps de Marie recouvert d'une bâche grise.

- Elle vivait ici la petite Marie ?

- Ben oui, c'était sa petite amie au Béthune.

L'homme était râblé, très brun, étrangement joufflu. Des sourcils épais lui barraient le front d'une toison frisée. Deux touffes de poils serrés sortaient de ses narines. Un curieux strabisme finissait de le ranger définitivement dans le clan des laideurs saisissantes.

Une jeune femme très blonde au teint délicat, peau quasi transparente pleurait à ses côtés. Des larmes coulaient sans bruit et sans discontinuer sur ses joues pâles. Elle se tordait les mains, jetait des regards horrifiés du côté du cadavre.

L'australopithèque la colla sous ses aisselles, la serra très fort.

- Comprenez, dit-il à Michel Vega en caressant les cheveux de sa princesse, comment voulez-vous qu'elle dorme après ça, hein ?

L'inspecteur hocha la tête en signe d'empathie. Il demanda :

- Vous le connaissez bien vous, Béthune ?

- Bien...Faut le dire vite. Comme un voisin quoi.

- Ça veut dire quoi ça : comme un voisin ?

- On prend de temps en temps l'apéro ensemble et il s'occupe des plantes vertes de Sophia quand on s'absente quelques jours. Voilà ce que ça veut dire. Rien de plus.

- Je vois. Et Marie ? Vega s'adressait à présent à la jeune femme dont il ne voyait plus qu'une touffe blonde émerger des bras du yéti. C'était juste une voisine pour vous ou une amie ?

Un long soupir s'échappa du plastron du jeune homme, Sophia réapparut.

- Une amie, monsieur. Une vraie. Oh, dit-elle en s'essuyant le nez d'un revers de main, je ne la connaissais pas depuis longtemps, mais...

- Tiens, l'interrompit le gorille en lui tendant un mouchoir en papier. T'en mets partout !

- Merci, mon Croucrou. Elle se moucha bruyamment. On se racontait tout, vous comprenez ? Comme deux sœurs.

Croucrou la regardait, ébahi.

- Mais c'est nouveau, ça ? Je croyais que tu ne pouvais pas la piffer...

Sophia le foudroya du regard.

- Tu n'y connais rien aux femmes toi ! J'ai dit ça sous la colère. Le jour où elle a bousillé mon pull angora.

- Celui qu'elle a passé à la machine ? Le rose qui a tout peluché ?

- Le rose qui a tout peluché, l'imita-t-elle d'une petite voix suraiguë. C'était pas le tien, ça se voit... Parce qu'alors là, je te raconte pas le lait que tu m'aurais caillé !

Manifestement, sous des abords très délicats, Sophia semblait montrer un caractère bien affirmé.

- OK, poussin, OK... Il recula d'un pas, se tourna vers Vega. Bon, ben je vous la laisse.

Elle le rattrapa d'une serre péremptoire.

- Nonhonhon !!! Les larmes jaillirent de nouveau à flots serrés. Oh mon Croucrou, reste avec moi, j'ai si peur.

Il la serra contre lui, prit son petit visage entre ses mains velues et l'embrassa tendrement.

- Je serai là-bas. N'aie pas peur. Il indiqua un coin à l'extérieur où plusieurs brigadiers faisaient péter des canettes de bière. Fait putain soif, bébé... Tu vas juste répondre à l'inspecteur et moi je reviens dans deux minutes, OK ?

Elle renifla, son petit museau pâle de nouveau tout effrayé.

- D'accord, mon Croucrou... Mais tu reviens vite, hein ? Et tu m'apportes un truc à boire aussi.

- Un petit coca ?

- Ben, s'il y a, oui. Je veux bien.

Il la poussa alors vers l'inspecteur, continua un petit moment à lui caresser une mèche, un cheveu puis se détacha doucement. Il se dirigea vers le bar improvisé.

Vega apprit que Marie et Béthune vivaient à la colle depuis deux mois mais que le couple battait de l'aile. Ça n'était que disputes et chamailleries au sujet des activités du jeune homme.

- Vous voulez dire quoi par activités ?

Sophia renifla, se moucha de nouveau.

- Des mystérieux visiteurs à toute heure du jour et de la nuit, des rendez-vous en catimini, un Béthune tout en messes basses... Bref le genre de trucs qui fout les jetons. Elle ne se sentait pas en sécurité et voulait s'en aller. Mais elle avait peur de se prendre une morfle. Pas facile le Béthune, vous savez... Il avait la main lourde, quoi... Pas gentil et doux comme mon Croucrou. Plus beau, d'accord, c'est sûr, mais bon, ça se mange pas en salade, hein ?

Vega secoua la tête, remerciant quand même le ciel de n'être pas le frère jumeau du fameux Croucrou. Il griffonna dans son carnet à spirale puis releva la tête.

- Ça remonte à quand la dernière fois que vous vous êtes parlées toutes les deux ?

Les larmes jaillirent de nouveau. La jeune femme tenta de répondre, pantelante :

- Il y a à peine une heure. On a pris un thé ensemble sur la terrasse. Oh, mon Dieu... C'est affreux ! Affreux !

- Elle ne vous a jamais parlé de drogue ?

Sophia s'enflamma jusqu'à la racine des cheveux.

- Et bien, c'est-à-dire que si... Elle avait des soupçons. Tous ces gens avec le nez rouge qui

venaient prendre le café. Ça a fini par lui mettre la puce à l'oreille.

- Vous en avez parlé à quelqu'un ?

- Ben oui... A mon Croucrou.

Et elle tendit un petit doigt léger en direction des buveurs de bière.

Le dit Croucrou posa nonchalamment sa canette pour s'enfoncer un peu plus dans l'obscurité qui l'avalait.

Etait-ce quelque chose dans sa manière de bouger ou la tangente fuyante qu'il paraissait tracer dans l'espace ? Toujours est-il que Michel Vega s'élança instinctivement dans sa direction.

Il n'eut pas le temps de faire plus de trois pas.

Un boulet de canon surgit sur sa droite, le torpilla au plexus. L'inspecteur s'écroula, plié en deux, souffle coupé, gouttes de sueur en cascade sur le front.

Il fulminait ! Blanc de rage, courbé sur sa douleur. Bleu d'Acier, propriétaire du coude qui venait de lui fracasser le bide, était déjà loin, dans les profondeurs glacées de la nuit, à la poursuite de Croucrou.

Vega s'en voulait.

Il aurait dû se méfier ! Se douter que l'autre chien n'attendrait qu'une occasion pour lui faire sa fête. Il ne l'avait pas raté cet enfoiré !

Croucrou courait à s'en faire péter la rate. Ils ne l'attraperaient pas ! Il était parti bien trop vite et connaissait les lieux mieux que quiconque.

Au bout de deux kilomètres, il ralentit. Par acquis de conscience, il tourna la tête pour voir si quelqu'un le poursuivait. Une grande baffe le cueillit à la volée. Puis une deuxième que Bleu d'Acier lui colla pour faire bonne mesure et qui l'éjecta, quatre fers en l'air dans une congère dure comme du granit qui lui râpa un morceau de joue.

Il n'avait rien vu venir. Le brigadier, chaussé de bottines ajustées aux semelles élastomères, était connu pour se déplacer comme une panthère. Il n'avait pas failli à sa réputation et avait couru, aérien, touchant à peine la neige.

Le jeune homme, à quatre pattes, cherchait à reprendre son souffle. Alors que Bleu d'Acier lui tendait la main pour l'aider à se relever, il lui mordit sauvagement le mollet droit.

Le brigadier beugla !

Les dents avaient traversé la toile épaisse du pantalon de montagne. Pas assez épaisse pourtant pour éviter au sang de couler chaudement le long de sa jambe.

Alors que Croucrou en profitait pour se carapater de nouveau, Bleu d'Acier fut sur lui en quelques enjambées. Il tournoya et lança son pied droit en l'air à hauteur du visage.

Le nez du jeune garçon explosa sous l'impact. Elastomères ou pas, les semelles du brigadier firent bon compte. Une canine et une incisive giclèrent également dans un jet de sang fourni.

Bleu d'Acier n'avait jamais expérimenté cette botte secrète sur autre chose que des sacs de sable : pour un coup d'essai, c'était un coup de maître.

- Vous n'étiez pas obligé de lui défoncer le visage à coup de tatanes, mon vieux ! Il y a d'autres moyens d'alpaguer un sujet, vous savez ?

Michel Vega ne décolérait pas. Toute sophistication au vestiaire, les narines pincées, il éructait :

- Vous vous croyez où ? Vous avez failli me péter le plexus avec votre coude. Dites que vous ne l'avez pas fait exprès, hein ? Non mais vous êtes complètement défoncé dans le coin. Pas besoin de cocaïne pour léviter ici !

Bleu d'Acier se défendit mollement. Non, il ne l'avait pas fait exprès. Enfin pas vraiment ou pour tout dire, pas consciemment. Parce que s'il voulait être complètement honnête avec lui-même, il devait bien s'avouer qu'il l'avait tellement rêvé que ça avait fini par arriver.

Michel Vega tempêtait, doigt levé, prédicateur d'une proche apocalypse. Le brigadier profita d'une longue respiration pour glisser.

- Euh... Si ça ne vous dérange pas, j'irais bien me faire soigner le mollet moi, avant que ça ne s'infecte.

Croucrou avait mordu si fort qu'il lui avait presque arraché un morceau de chair d'environ deux centimètres de diamètre. Sa jambe l'élançait jusqu'à l'aine. Il pouvait à peine poser le pied par terre. Une bonne piqûre d'anti-inflammatoire et on n'en parlerait plus.

Encore fallait-il que l'inspecteur Vega lui lâche la grappe. Ce qu'il ne semblait pas disposé à faire.

Une ambulance était venue récupérer Croucrou quelques minutes plus tôt. Le jeune homme, visage en bouillie, était hors d'état pour quelque temps. Impossible de l'interroger avant le lendemain pour comprendre ce qui avait motivé sa fuite.

Le constat était lourd : mâchoire tuméfiée, nez atomisé, lèvres éclatées, dents explosées et trauma crânien.

- Du bel ouvrage, ça, avait commenté Camille, une pointe d'admiration dans les yeux.

Michel Vega savourait l'instant. Un rictus de souffrance déformait les traits du brigadier Berlioz et ça le remplissait d'aise.

Il n'allait pas le rater ! Abus de violence sur suspect léger, coups et blessures volontaires avec intention d'estropier, cruauté...

Son rapport ne manquerait pas d'être salé ! Bleu d'Acier ne s'en relèverait jamais. Oui, il pouvait d'ores et déjà chausser sa moto-crottes, c'est tout ce

qu'on lui laisserait toucher jusqu'à la fin de sa carrière, une fois qu'il se serait occupé de lui.

Bréju arriva à point nommé pour le distraire de sa haine. Le brigadier en profita pour s'esquiver.

- C'est con, hein ? Deux minutes plus tôt et vous la sauviez. Pas de chance... Pauvre gosse.

Les deux hommes se regardèrent en silence. Vega se sentait coupable jusqu'au fond de son âme. Il ne se le pardonnerait jamais.

Il avait besoin d'un bouc émissaire et Camille, qui discutait plus loin avec un ambulancier, cristallisa d'un coup toute sa frustration.

Tout ça était de sa faute ! Son comportement irrationnel depuis le début de l'enquête les avait menés tout droit au désastre. Il lui fonça dessus.

- T'es contente, hein ? T'as vu un peu le merdier que tu as foutu ? Tata par-ci, tata par-là... Viens donc un peu lui demander à ta tante de lui réparer la trachée à la petite Marie ! Et je ne te parle même pas du visage de ce pauvre garçon que l'autre taré a explosé à coups de pompes...

- Mais...

- Je n'ai pas fini ! Je savais que tu étais fêlée, mais à ce point-là ! Nom de Dieu ! Dire que sur tous les inspecteurs de France, il a fallu que je tombe sur toi. Et ton clébard, hein ? Il est où ton putain de clébard ? Tu l'as vendu à un marchand de saucisses ou quoi ? Je ne le vois pas nous pourrir tous les indices en levant la

patte aujourd'hui. Ça manque ! J'en ai marre de toi, la mère Sora ! Marre, archi marre et archi, archi marre !

Michel Véga dévissait. Quarante-huit heures ou presque sans dormir, le cadavre de la petite Marie, les conflits avec les autorités du cru, Tantine et la légèreté de Camille Sora le portaient au paroxysme de la fureur.

Mais où se croyait-elle donc ? En vacances ? Trois cadavres ! Pas un de moins.

- Tu me dégoûtes, tiens ! lâcha-t-il avant de sortir de la pièce en claquant la porte.

La jeune femme en resta bouche bée, main en suspens dans le vide. Oui ! Il avait raison...

Quelle que soit la manière dont les choses avaient été dites, elles étaient justes.

Si seulement elle avait pu remonter le temps...

Mais que lui était-il donc arrivé ? Quelle était cette caricature d'elle-même qu'elle se plaisait à jouer depuis le début de l'enquête ?

Michel Vega avait mille fois raison. Sa colère était juste, son mépris mérité et son dégoût une apothéose logique à ses manquements.

Elle ne voyait plus rien. Victime des lieux familiers, aveuglée par son affection des gens du pays qu'elle ne pouvait appréhender qu'avec le cœur gonflé d'amour, elle n'arrivait plus à rester rationnelle. Même le petit Nicolas lui inspirait de la compassion, c'était dire !

Son légendaire sixième sens l'avait quittée, atomisé par trop de sentiments contradictoires qui bousculaient ses neurones, obscurcissaient son jugement. Elle se sentait dépassée.

N'eût été l'amour-propre démesuré qui l'habitait, elle aurait volontiers passé la main sur cette affaire. Mais elle ne pouvait se résoudre à affronter le regard de tous ces gens qui l'idolâtraient et garderaient sans aucun doute, gravée au fond d'eux, la marque honteuse de son imposture.

Depuis toujours elle savait que cet instant arriverait. Son agressivité n'était au fond rien d'autre qu'une façon de combattre son angoisse, son incommensurable manque de confiance en elle-même. On allait la percer à jour, la clouer sur le pilori de sa médiocrité, de sa dangereuse incapacité.

Quelqu'un lui tapota discrètement l'épaule. Elle se retourna d'un coup, prête à virer l'importun d'un ton glacial. Il lui fallait bien, elle aussi, trouver un exutoire à sa honte et le premier crétin venu ferait l'affaire.

Martine se tenait devant elle, sa veste bien ajustée sur ses hanches généreuses et sa petite toque enfoncée jusqu'aux sourcils.

- Tata !... Oh Tata, c'est la merde...

Sa tante la prit dans ses bras, Camille s'abandonna. Comme avant... Quand sa mère la plantait seule pendant des jours pour courir les meetings politiques,

laissant une tranche de jambon racornie dans le frigo et les comptes en banque ratissés régulièrement.

Martine avait toujours été là. Mille fois elle avait sauté dans sa petite Austin Martin et fait les kilomètres nécessaires qui les séparaient pour venir récupérer la petite Camille transie de froid, écroulée au fond d'une cabine téléphonique, incapable de rentrer chez elle et tout aussi incapable d'aller nulle part ailleurs.

Des larmes coulaient sans bruit sur leurs joues. Pas un mot ne fut nécessaire, ces deux-là savaient tout l'une sur l'autre ; elles se ressemblaient tant !

- Allez, finit par dire Martine en lui séchant les joues avec un kleenex, viens donc... On va boire un petit blanc.

Donc, vous confirmez la mort par strangulation ?

Toute l'équipe au grand complet, hormis Camille, était présente. Bréju, les deux scientifiques, l'adjudant-chef et le commandant de la gendarmerie.

- Je confirme qu'elle a été étranglée, oui, répondit le légiste, c'est évident. Mais tant qu'on n'a pas effectué l'autopsie, on ne peut pas confirmer que ce soit la cause du décès.

Vega piaffait.

- Mais pourquoi faut-il toujours qu'on pinaille ici, hein ? Pourquoi se serait-on donné la peine de l'étrangler si elle était déjà morte ?

- Ça, je n'en sais rien, mon vieux. Mais si c'était le cas, la réponse serait de votre ressort, pas du mien.

- Je veux des résultats ! Savoir ce qu'elle a dans le sang et tout le tintouin. Et vite !

- Alors ne me posez pas les mauvaises questions et je ne vous donnerai pas les mauvaises réponses. Plus vite nous serons à la morgue, plus vite nous serons

fixés. Je ne vais quand même pas la disséquer sur la table de la cuisine, non ? Ça n'est pas de ma faute à moi si l'hélicoptère est en panne. Si vous croyez que j'ai envie de traîner dans ce patelin, alors là...

- Calmez-vous, tempéra le commandant de la gendarmerie, une jolie blonde d'une trentaine d'années à l'allure spartiate qui venait tout juste de rentrer d'un séminaire. Vous allez décoller. Le pilote est en train de réparer. Juste un petit problème de bobine. Normalement ça devrait être réglé dans une demi-heure. Nos techniciens sont dessus avec lui.

Vega s'assouplit.

- Bien. Il s'adressa aux deux scientifiques. Vous, messieurs, quelles sont vos premières conclusions sur la scène du crime ?

- Je n'aime pas monter dans un hélicoptère bricolé par un pilote qui n'est même pas mécanicien, lui répondit un des Dupont, la trogne renfrognée. Voilà ce que j'ai à dire, moi.

Michel Vega leva les bras au ciel.

- J'ai bien peur que nous n'ayons pas autre chose à vous offrir, mon vieux. Vous êtes dans la police française ici, pas chez les Experts Miami. Faut vous y faire.

- On n'a qu'à y aller en voiture, avec une ambulance pour le corps. Pourquoi on devrait s'emmerder à attendre cet engin alors qu'on est à 3 heures à peine de Lyon, hein ?

- Parce que c'est l'affaire d'une demi-heure ; on vient de vous le dire ! A moins que vous ne vouliez payer le cortège de vos propres deniers ?

Le scientifique rétorqua avec mauvaise foi :

- De toute façon, il y avait tellement d'empreintes différentes dans cet appartement qu'on se serait cru dans un hall de gare.

- Oui, un hall de gare, répéta Dupont deux en hochant la tête.

- Et bien, ça nous fait avancer l'enquête ça, messieurs !

Il les gratifia d'un regard méprisant puis s'adressa à l'adjudant-chef qui ne quittait pas sa supérieure des yeux, l'air énamouré.

L'homme, entre deux âges, était affublé d'impressionnants avant-bras noueux comme des ceps de vigne. Un grimpeur, à n'en pas douter, du genre à jouer la fille de l'air en solitaire plusieurs jours d'affilée dans les Grandes Jorasses.

- En ce qui nous concerne, reprit Vega en tapotant la table basse d'un doigt énervé, il reste Marina à interroger de nouveau et Béthune à retrouver coûte que coûte ! Quant à Croucrou, à défaut de parler, il sait encore écrire, non ? Nous l'interrogerons demain matin, quand son cerveau aura retrouvé sa place dans sa boîte crânienne. Vous n'y voyez pas d'inconvénients ?

- Croucrou ? reprit l'homme interloqué. Vous voulez sans doute parler de Sébastien Bricou ?

- Tout juste. Vous savez celui que l'autre taré a massacré à coups de pompes.

L'adjudant-chef bondit sur sa chaise, outré.

- Vous vous trompez sur le compte du brigadier Berlioz. S'il l'a fait, c'est qu'il y était obligé. Vous ne connaissez pas la réputation de Bricou, vous... Une vraie teigne !

- Ah oui ? Et c'est une raison pour lui refaire le portrait alors qu'on ne sait même pas s'il y a le moindre chef d'inculpation contre lui ?

- Il l'a mordu !

- Le brigadier Berlioz m'a bien explosé le plexus à moi ! Je ne lui ai pas pour autant défoncé le visage.

- Il s'enfuyait... tenta mollement l'adjudant, c'est bien qu'il avait quelque chose à se reprocher, non ?

- Ben, peut-être un chichon roulé dans son salon et la trouille d'une perquisition. Ça suffit pour que la moitié des gens se carapate en voyant un képi, ça...

Le commandant intervint alors. Cheveux coupés à la brosse, petite bouche frondeuse, chemise ouverte sur un décolleté généreux mis en valeur par la rigueur de l'uniforme, elle en imposait.

- Vous ne pouvez pas le mettre à pied, affirma-t-elle péremptoire. C'est notre meilleur élément. Je vous exhorte à la modération.

- La modération ? Vega n'en croyait pas ses oreilles. Non mais...

La porte s'ouvrit d'un seul coup laissant place à deux brigadiers essoufflés.

- Chef, chef ! On a retrouvé le corps.

- Le corps ? Mais quel corps ? demanda la jeune femme éberluée.

- Ben celui du pied, tiens.

- Nom de Dieu, je l'avais oublié celui-là ! éructa Vega.

Ils se ruèrent derrière les deux hommes.

Il fut décidé de se rendre tout de suite sur le site, une clairière perdue au fond d'une gorge, impossible à atteindre avec l'hélicoptère.

De toute manière, le pilote, pendu avec son tourne-vis au-dessous du pilier rotatif, n'en avait pas encore fini avec la panne. De plus, il aurait besoin de dormir un peu avant d'entreprendre le voyage jusqu'à Lyon. Aussi...

Michel Vega entamait sa troisième nuit blanche consécutive.

L'adjudant-chef prit le contrôle des opérations.

- Allez vous reposer Madame, proposa-t-il à son commandant. Votre fils vous attend. Je m'occupe de tout.

- Parfait. Tenez-moi au courant par talkie-walkie dès que vous serez sur place. Je me charge du préfet.

La brigade entière était au rendez-vous. Tous les hommes, Bleu d'Acier en tête, (pouvait-on faire autrement ?) étaient chaussés de raquettes et transportaient les rudiments d'un petit groupe électrogène sur le dos pour éclairer la scène du crime.

L'adjudant-chef se planta devant eux.

- Bon, et bien on n'a pas le choix les gars. A pied ;
comme pendant les classes !

La longue file démarra.

Le rythme des savoyards était soutenu, les hommes
avançaient vite.

Vega avait troqué son magnifique manteau contre
un anorak bleu réglementaire de la gendarmerie ; pas
question de pourrir son chameau dans la forêt ! Il
transpirait comme un bœuf.

Bréju était au bord de l'apoplexie. C'était une
chose que de chausser des bottes de combat et jouer
au Marine en pleine ville et une autre que de participer
à une opération de survie au pôle nord.

Les Dupont, grands adeptes du ski de randonnée
caracolaient dans le peloton de tête.

Quant à Camille ? On avait tout simplement oublié
de la prévenir... Elle pleurait sur elle-même, accoudée
au bar du *Cheval Fou*, un verre d'Apremont grande
cuvée sur le zinc.

- Tu sais ma pauvre chérie, tentait de la consoler
Martine, nul n'est prophète dans son pays. Tu n'as pas
choisi l'enquête la plus facile.

- Je sais Tata, je sais... Mais ça ne me console pas.

Deux heures plus tard, une lumière blanche fusait
comme en plein jour dans la clairière où le cadavre
avait été repéré.

Les scientifiques et le légiste réglèrent leur
chorégraphie à l'unisson. Ils travaillèrent pendant une

bonne heure de concert pour dégager chaque membre de sa gangue de glace sans trop faire de dégâts.

Les hommes tapaient du pied. Le froid était d'autant plus saisissant que les brigadiers, chargés comme des mules, avaient transpiré abondamment à la montée.

Les plus précautionneux s'étaient munis d'un tee-shirt sec et s'étaient déshabillés dans l'air glacé pour changer de maillot de corps. Les autres ne pouvaient compter que sur les fioles de génépi sorties des plastrons pour ne pas geler sur place en attendant la fin des investigations.

Quelques heures plus tôt, c'était une perchiste qui avait trouvé le cadavre.

Partie en peaux de phoque aux alentours de 18 heures pour admirer la pleine lune sur le plateau du Mont Bréchu, elle avait gravi environ 400 mètres de dénivelé quand sa chienne avait disparu comme une balle dans la forêt. Il lui avait fallu une bonne demi-heure pour la retrouver.

L'animal grognait en grattant furieusement la neige. Fifi s'était avancée jusqu'au milieu de la clairière et avait éclairé de sa lampe frontale le petit dôme sur lequel sa chienne s'acharnait.

Une main transparente, sculptée dans du marbre, désignait la voûte céleste de quatre doigts effarés. Fifi manqua défaillir et dut se retenir à une branche pour ne pas tomber.

Un peu plus haut, un œil unique la fixait de son blanc laiteux.

C'en était trop pour la jeune femme !

Elle avait surgi de la clairière sans demander son reste et était redescendue à fond dans la vallée, la chienne sur ses talons, sans même se retourner une seule fois.

Arrivée au village, une illumination l'avait alors touchée. Non, le portable accroché à sa ceinture n'était pas un élément de customisation et oui, elle pouvait s'en servir pour appeler la gendarmerie. Ce qu'elle avait fait.

C'est bon, pouvez y aller. Coton, les gars, coton...
Mais, bon, on a fini. Putain, quel froid ! Pas humain de travailler sous des climats pareils.

Bréju tentait de réchauffer ses doigts sous ses aisselles. Il aurait fallu au minimum les griller au gaufrier pour leur donner un semblant de couleur. Dans quelques instants le sang circulerait de nouveau dans ses extrémités et on entendrait le légiste pousser sa tyrolienne jusqu'au fin fond de la vallée. Mais ça, c'était pour plus tard...

L'adjudant-chef s'avança, se pencha sur le cadavre, deux mains sur les hanches puis se redressa d'un coup sec.

- Mais...

L'homme restait coi, les yeux exorbités.

- Et bien quoi ?

- C'est pas lui !

- Comment c'est pas lui ?

- Ben, c'est pas Thomas ! Voilà quoi...

- Mais alors... Mais alors c'est qui ?

Tout à coup le vrombissement d'un moteur emplît tout l'espace sonore de la forêt.

- Mais c'est quoi ça encore ? rugit Michel Vega qui n'en pouvait plus de contrariétés.

Une motoneige pénétra dans la clairière. Camille sauta de l'engin pendant que Bernard, le buraliste, coupait les gaz.

Vega jeta un regard noir à l'adjutant-chef.

- Ne me dites pas qu'on pouvait monter jusqu'ici avec ces engins ?

- Euh, si, mais ça fait toujours du bien un peu d'entraînement...

- Je vois...

Oui, il voyait ! Les kilomètres avalés raquettes aux pieds, les hommes suant sous la charge du groupe électrogène, les chasseurs alpins et tout le tintouin. Oh, il voyait ! Une bande de tarés, oui ! Tous plus cramés les uns que les autres. Pas étonnant que la mère Sora soit figée du ciboulot.

Quel être humain normalement constitué pouvait bien préférer se taper à pincés deux heures de montée dans la neige en pleine nuit par moins vingt degrés plutôt que de chevaucher une moto, hein ?

Combien de cerveaux s'étaient-ils pulvérisés pour que ces merveilles technologiques relèguent raquettes et engelures au fin fond de la nuit des temps ?

Du lard aux cochons, oui ! Des bouseux mal dégrossis qui...

Sa colère n'eut ni le temps de monter, ni le loisir de faire bouillir sainement les quelques neurones survivants à l'hécatombe des trois derniers jours. Un brouillard rouge tomba d'un coup sur ses yeux ; il s'écroula.

L'homme n'avait pas perdu de temps. Sitôt rentré, il avait brûlé ses vêtements de ski dans la chaudière à bois.

Ils ne l'avaient pas identifié, il en était certain. Mais une description de sa haute silhouette et de sa tenue serait soigneusement établie.

Il se félicita d'avoir choisi de porter ce jour-là un vieil anorak noir et gris datant de Matusalem.

Passer à la vitesse supérieure n'avait finalement pas été une si bonne idée.

Les cerveaux déjà fissurés par la marijuana de son équipe s'étaient emballés. Des plans sulfureux avaient jailli des esprits chauffés à blanc par la cocaïne et tout avait dérapé.

L'argent facile avait été plus fort que tout.

Balayées les angoisses existentielles ! Une calculatrice à la main, l'avenir s'était tout simplement éclairci d'une simple virgule.

Cramés ou pas, les doigts de ses sbires avaient frénétiquement tapoté sur le même clavier que le sien. La valse des zéros leur avait donné le tournis, des envies d'indépendance.

La petite Marie ? Dommage collatéral. Il n'avait rien vu venir.

Mais pourquoi fallait-il toujours qu'elles parlent ? Leurs bouches grandes ouvertes, pleines de fiel et de morale, hein ? Leurs grands yeux innocents qui suppliaient, ne voulaient pas croire, pas voir, jugeaient toujours et encore. Sa mère déjà... Dommage, une si jolie fille.

A présent, il ne lui restait plus qu'à intercepter ce crétin de Béthune avant les flics. Il en savait trop ! Ensuite... Mais chaque chose en son temps.

Il chaussa des bottines souples et partit de nouveau chasser dans la nuit.

Georges, les burnes pleines, grattait frénétiquement la porte du studio. Huit heures déjà qu'il était enfermé. Encore un peu et il exploserait !

La clef tourna dans la serrure.

Pipi !

La porte s'ouvrit sur une Camille déconfite, cernes noirs sous les yeux.

Le chien fusa à travers ses jambes, s'engouffra dans les escaliers, se planta devant la porte de la résidence, queue en tourbillon chantilly.

La jeune femme, rongée de culpabilité, le libéra dans la neige.

Une demi-heure et huit cent cinquante pissotages plus tard, il lui avait pardonné et entendait bien le lui faire savoir à grands coups de langue affectueuse.

Avec Michel Vega, ça s'annonçait plus difficile. Il n'était pas chien lui ! Deux caresses et trois croquettes ne suffiraient pas à laver l'affront.

Il lui faudrait attendre le déluge pour que ce dernier lui pardonne quoi que ce soit de ses manquements.

Pétrie d'angoisse, elle l'avait ramené au village, inconscient, posé en travers de la motoneige de Bernard. Le médecin qui les attendait confirma le diagnostic de Bréju :

- Il dort... Tout va bien. Il est seulement mort... de sommeil.

Mort de sommeil, atomisé de déception... Tout était de sa faute à elle !

Au lieu d'utiliser la finesse et l'intelligence de son coéquipier, elle s'était employée à pointer toutes ses faiblesses de citadin jusqu'à le faire craquer d'épuisement.

Avait-elle à ce point besoin de se faire valoir ? A l'instant, elle se dégoûtait.

Bien loin de la honte, entre désespoir et mortification, elle entreprit alors de s'infliger la punition suprême : appeler sa mère...

Moult genuflexions plus tard, les épaules flagellées par le cerbère Brigitte Sora, Camille put enfin s'installer sur la petite table de cuisine qui composait l'unique mobilier de la spartiate location et travailler.

Remettre de l'ordre dans ses idées, faire calmement un point.

Le mur des lamentations serait pour plus tard. Elle prendrait tout son temps, un de ces quatre, pour s'en

aller geindre à Jérusalem en passant par Compostelle, à genoux et le dos couvert d'épines, bien évidemment.

En attendant, il lui fallait avancer. La leçon avait porté...

Elle nota soigneusement tous les éléments de l'enquête dans son petit carnet et fit le point.

Un premier mort : Gilles, le patron de l'hôtel La Baratte, cerveau éparpillé par les bons soins d'un aiguiser à couteaux.

Un deuxième : le cadavre dans la clairière, l'inconnu propriétaire du pied trouvé juste devant la fenêtre de Martine et possédant les mêmes traceurs génétiques que Thomas.

Un faux jumeau ? Ou tout simplement le dernier utilisateur de la brosse à dents du commis ? Camille penchait pour la deuxième hypothèse.

L'homme connaissait donc suffisamment Thomas pour crécher chez lui, utiliser les mêmes ustensiles de toilette. Cela en disait long sur leur intimité ou sur son manque de savoir-vivre ; c'était selon...

Un troisième : la si jolie petite Marie passée de l'état de beauté à celui de monstre violacé par strangulation.

Deux suspects en cavale : Thomas, le commis de cuisine et Béthune le Ch'ti.

Un suspect derrière les barreaux : Marina la Russe, épouse de Gilles.

Deux autres en expectative :

Nicolas, le boy friend bellâtre dont on n'avait sûrement pas pressé tout le citron. Croucrou, l'australopithèque à la mâchoire dévissée qui buvait des jus de chou à la paille sur son lit d'hôpital.

Un trafic de drogue, rapport à la blanche trouvée dans la cuisine.

Peut-être y avait-il en fait deux affaires distinctes ?

Une première qui tournait autour de la drogue et une deuxième, plus banale, de mœurs ?

Fallait-il mélanger les deux ? C'était une des questions et pas des moindres...

Première configuration : Thomas le commis de cuisine de Gilles réapparaît pour récupérer sa coke. Il voit son patron, dos courbé, en pleine découverte du paquet. Pris de panique, il se saisit de l'aiguiseur et frappe. Le crâne explose comme une pastèque. Il s'enfuit, affolé par son geste en laissant une grande trainée de poudre sur le carrelage. Ça se tient !

Oui mais et l'inconnu au pied baladeur ? Quel est son rôle dans cette affaire ? Première colle...

La petite Marie, on pouvait comprendre... Peut-être fricotait-elle vaguement avec Thomas ? Devenait trop encombrante, voulait se déboutonner ? Il l'aurait fait taire.

Après avoir dévissé Gilles, Thomas n'avait plus grand-chose à perdre... Perpète ou trois fois perpète, ça n'en faisait pas moins une vie entière derrière les barreaux.

Le commis était grand, épais comme une tranche de lard. L'inconnu de dix-huit heures aussi. Il l'avait catapultée les quatre fers en l'air sur presque 3 mètres ! Tout à parier qu'il s'agissait d'une seule et même personne.

Et Béthune ? Pourquoi ne réapparaissait-il pas celui-là ? Où était-il ? Camille priait pour le récupérer entier et vivant.

Quant à Croucrou, Michel Vega avait sans doute raison : on avait retrouvé des barrettes de shit planquées dans un petit sac en plastique sous son lit. Un fifrelin terrorisé à l'idée de se faire serrer pour usage illégal de stupéfiants. Il devait en savoir plus sur Béthune qu'il ne l'avait avoué. Camille attendait avec impatience le lendemain pour pouvoir l'interroger.

Sophia, la petite amie du yéti, avait rejoint Marina en garde à vue pendant deux heures. Mais on n'avait rien pu en tirer.

– Mon Croucrou ? De la drogue ?

Sur le coup d'une heure du matin, on l'avait laissée coucher son unique neurone dans une cellule à côté de celle de Marina. Tout aussi terrorisée par les morts que par les vivants, la jeune femme avait catégoriquement refusé de retourner toute seule dans son appartement. Il avait bien fallu trouver une solution...

– Encore un peu et la gendarmerie ressemblera à un hôtel, avait persiflé Bleu d'Acier. Viendrez vous-même servir les croissants demain matin ! Comptez pas sur moi pour faire le café.

Deuxième configuration : c'est Marina qui est à la tête du trafic de drogue.

Elle monte le coup pour gagner de l'argent facile pendant le Derby et fait venir sa bande de copains de Russie. Gilles trouve le paquet : un + un = deux. Elle le dessoude et fait d'une pierre deux coups : affaires et patrimoine.

Manque de pot, le chef Marius remonte du laboratoire à pâtisserie. Elle n'a pas le temps de récupérer toute la coke et pas d'autre alternative que celle de s'enfuir discrètement.

L'inconnu de la clairière est un de ses complices russes, victime d'un règlement de comptes au sein de sa bande.

La petite Marie découvre le pot aux roses et veut faire chanter Marina.

La Russe s'occupe d'elle par malabar interposé.

Mais, et Thomas là-dedans ? Complice ou témoin planqué ?

Et Béthune ? Que sait-il de tout ça ? Travaille-t-il en solo ou pas ?

Troisième configuration : c'est Marina qui dessoude Gilles, sans aucun rapport avec le trafic de drogue. C'est un acte isolé, perpétré juste pour hériter.

Le mort de la clairière joue dans une autre partition : celle du trafic de drogue. Elle est orchestrée par une bande indépendante organisée autour du Derby qui embauche des hommes de paille sur le terrain : Thomas, Nicolas, Béthune, Croucrou...

Le mort de la clairière est...

De quoi filer le tournis !

Le clocher sonna trois heures du matin.

L'hélicoptère des trois scientifiques démarrerait dans à peine une heure. Ils avaient du pain sur la planche.

Camille piqua du nez sur son carnet à spirale.

Dire que la nuit lui avait porté conseil serait exagéré !

Tout d'abord, deux heures de sommeil ne ressemblait pas à une nuit et un douloureux torticolis lui torpillait le cou sur l'épaule gauche. Bref, la journée s'annonçait difficile.

A quelques encablures, Michel Vega émergeait lui aussi d'un sommeil pâteux.

Il mit quelques secondes pour raccorder la honte de la misérable journée de la veille et entreprit d'aller se soulager illico presto. Vessie pleine rimait avec cerveau obturé et c'était tout ce dont il n'avait pas besoin.

Il prit une douche, s'attarda longuement sous l'eau chaude, se sécha vigoureusement avec une serviette rêche. Se sentit mieux.

La quarantaine avait balayé le zeste de rondeur qui lui avait longtemps donné l'air d'un Bambi. La sécheresse lui allait bien. Il décida de garder le duvet

rugueux qui ombrait ses joues. Jouer au grand malade courageux lui permettrait d'excuser un peu ses faiblesses physiques des deux derniers jours. Et culpabiliser Camille Sora n'était pas fait pour lui déplaire.

Pourtant, il avait mauvaise conscience.

Peut-être avait-il été un peu dur avec elle ? Pouvait-il justifier son impuissance dans cette affaire sous le simple prétexte qu'il avait été chahuté ? Et faire porter toute la responsabilité de son incompetence aux deux femmes ? Certes non... Le véritable constat était qu'il s'était laissé porter par les événements et n'avait pas su s'imposer.

Il remonta dans la salle de bains et se rasa soigneusement.

C'est un visage frais qu'il présenterait au monde. Celui d'un homme fort, venant certes de traverser quelques turbulences, mais à qui la maturité permettrait de relever les défis du jour.

Il n'y avait pas de honte à s'être écroulé au bout de trois nuits sans sommeil. C'était humain. Il n'avait pas à en rougir.

Finalement peu importaient les performances des autres fêlés de la brigade. Il s'était laissé impressionner par les montagnes de muscles déliés sous les blousons et ça l'avait flingué ! Plus jamais ça...

Il était bien décidé à faire abstraction des différences de chacun pour créer la nécessaire cohésion dont ils avaient besoin, Bleu d'Acier en tête.

La porte claqua sur un homme déterminé, auquel les épreuves subies venaient de donner un peu plus d'épaisseur.

Camille aspira la longue traînée de bave qui humectait son avant-bras, s'étira, frotta maladroitement la joue sur laquelle les spirales du carnet avaient laissé des scoubidous froissés. Un rayon de soleil percuta son iris.

La conscience lui revint d'un coup et le souvenir du fiasco de la veille avec.

Comment affronter Vega ? Et les autres ? Elle avait traîné sa dégaine de cadavre en verres de blanc avec une décontraction hors de propos.

Elle avait honte de tout : d'elle-même, de sa faiblesse, de son incompétence et surtout de son orgueil démesuré qui avait porté cette affaire au summum du désastre.

Sortir la tête haute et affronter les regards hostiles promettaient d'être un exercice difficile. Auquel elle allait pourtant s'atteler sans tarder.

Elle dégagea au pas de charge, Georges à ses trousses. Elle le traînerait derrière elle toute la journée. C'était décidé. Il ne serait pas de trop pour lui réinsuffler le courage dont elle avait besoin.

Fourrer ses doigts dans son pelage occuperait ses mains. Sentir la chaleur de son petit corps alangui dans ses bras lui offrirait la douceur nécessaire pour affronter la dure réalité de ce qui l'attendait.

Le soleil pétait sa mère au zénith... Un aigle tournoyait, quelque part entre Dieu et l'illumination. Aussi loin que portait le regard, tout n'était que cristal, réverbération.

Les aiguilles, poussées d'un coup du cœur de la terre, fonçaient droit au firmament, leurs robes auréolées de sucre glace. Il était l'heure !

Pas une narine, pas une oreille qui ne craqua de froid. Pas un membre qui ne trembla d'émotion.

Le monde entier figea d'un coup sa rotation stellaire. Les mères retinrent leurs seins, les nouveaux-nés leur souffle : le Derby s'élança.

Une journée entière de peuf, de glace, de rocs, de freestyle, bronco et cross musclé.

Il faudrait monter aussi, en peaux de phoques! Puis rouler dans la blanche style Formule 1 ou routier lunaire, s'envoler sur les corniches.

Tout serait prétexte à Half pipe, 360 Alley Shop, Misty 540, Backlite Mute.

Les plus malins sauraient trouver le velours.

Quant aux autres ? Les lames de glace aiguisées par le vent seraient leur tombeau de honte et de souffrance.

Il ferait mal, froid, dur et ragnana. Oui, l'heure de vérité : pour tous.

Bleu d'Acier s'élança, plexus ouvert, prêt à profiter de la vitesse de rotation naturelle sur moindre impulsion directionnelle. Tenir, longtemps... La course ne faisait que commencer.

Heureusement, la morsure de Croucrou n'était plus qu'un mauvais souvenir, bandée avec soin. L'adrénaline ferait le reste. Il se sentait puissant, insubmersible, assis juste à la botte droite de Dieu.

Dans quelques heures, pour tous, les muscles renâcleraient, les articulations grincerait. L'économie d'énergie se calculerait au micro neutron. L'intelligence serait au rendez-vous, forcément. Ou le désespoir, c'était selon...

Les réserves de Perlimpinpin fondraient comme neige au soleil, sniffées à la hâte à même les sachets plastique. La terre tournerait alors pour quelques secondes dans l'autre sens et le temps suspendrait son vol.

Certains deviendraient immortels, Jedis de la force blanche, pieds chaussés de lasers luminescents. Ils finiraient le cerveau grillé, encastrés dans une congère

en béton ou sur les premières marches du podium. C'était selon, aussi.

Si Camille avait mis ses skis ce matin-là, ce n'était pas pour jouer les brindilles au vent mauvais de la compétition. C'était juste pour voir venir... Dans la grande confusion de la veille, elle avait tout simplement oublié le Derby !

Du coup, il lui avait fallu laisser Georges au bon soin de Tata Martine.

Trop de trahison tue, lui avait-il fait comprendre en renâclant pour entrer dans le bar. Sans un regard pour elle, il s'était alors dirigé vers la boîte à nonos, avait choisi le plus gros et l'avait attaqué, dos à la porte, couché sur la carquette. Une grande journée de patience s'imposait à lui, une fois de plus... Il ne l'oublierait pas !

Camille s'était sagement postée sur un promontoire surplombant un mur de bosses. Jumelles au nez, elle observait...

Tantôt un bonnet émergeait d'un creux, tantôt un bâton, parfois deux genoux en écrasement temporel.

Les meilleurs dansaient... Chorégraphie souple et naturelle, corps collés au dénivelé. Les pires souffraient, osselets en castagnettes, sacrum en déroute et rotules en vrac. Ce qu'elle cherchait ? Thomas, le commis de cuisine qui était inscrit à la course.

Ancien sportif de haut niveau, il figurait parmi les favoris, aussi... Peut-être allait-il réapparaître ? Elle

n'en savait fichtre rien ! Mais son instinct lui ordonnait ce poste solitaire. Elle attendait donc...

Un anorak réglementaire s'encadra dans le ciel. Bleu d'Acier enquilla le mur comme une anguille. Torse puissant, inébranlable face à la pente, il bondissait, plongeait, tricotait, palpait, volait...

En lui, tout sonnait juste : pas un mouvement inutile, pas un gramme de frime. La vérité d'un homme face à lui-même, un jour de rendez-vous avec la grâce.

La gendarmerie espérait beaucoup de son poulain. Gagner le Derby, c'était inscrire la supériorité physique de l'escadron.

Camille comprenait mieux à présent les réticences de l'adjudant-chef à punir l'intervention musclée de Bleu d'Acier sur Croucrou. Avec sa mise à pied, envolés les espoirs de gloire olympique, brisés les rêves de médaille du mérite inscrite au pinacle de l'excellence humaine.

Ils en avaient tant besoin qu'ils étaient prêts à sacrifier tous les Croucrou et autres trous du cul en puissance sur l'autel de cette consécration.

Un autre Dieu du frétillement surgit à son tour en haut du mur.

Casque noir bombé d'une tête de mort à laque imputrescible, pantalon baggy à petits carreaux fauve discrets sur fond jaune moutarde, blouson high-tech aux fibres auto régénérantes et soufflets de respiration, Nicolas, lui aussi, dansait le ballet de l'excellence.

C'était un plaisir ineffable que de voir sa longue et mince silhouette se jouer des durs mamelons verglacés. Explorations des creux, titillements sensuels des pointes, mignotages des enfilades, caresses des excroissances poudreuses accumulées la nuit par le vent. Un expert.

Genoux au nez, il exécutait à la perfection les premiers versets du Saint-Marsupilami.

La pente puait la religion. Chacun des concurrents y cherchait sa Mecque, son Walhalla, son paradis charnel.

Le talkie-walkie de Camille vibra. C'était Michel Vega.

La réconciliation avait été dure. Il avait fallu en rabattre, une fois de plus ! Mais bon... Ils pouvaient de nouveau travailler ensemble et c'était tout ce qui comptait.

Plus bas, au village, Marina passait sur le grill pour la deuxième fois.

- Il n'y a rien à faire ! Impossible de la faire craquer... Vega secouait la tête de droite à gauche, désespéré. Ou elle est innocente ou elle ment sacrément bien. Quoi qu'il en soit, elle n'a aucun alibi pour l'heure du crime de Gilles. Elle maintient qu'elle pliait les serviettes de toilette à la buanderie. Mais personne ne peut le confirmer, alors...

- Elle reste toujours en course...

- Tout juste ! D'autant plus qu'une majorité des appels téléphoniques qu'elle a passés en Russie est

adressée à un certain Tchernkov. Lequel n'est autre qu'un de ses anciens complices de l'époque croissants/sucre glace. Sauf erreur...

Il consulta ses notes et réajusta ses lunettes, c'était le commis pâtissier.

- Et bien, mon neveu ! Et comment explique-t-elle ça ?

- Elle dit qu'il faut lui faire confiance.

- Confiance ? Mais qu'est-ce que ça veut dire ça ?

- Je ne sais pas...

Camille effectua quelques moulinets avec les bras. La station prolongée sur le mamelon balayé par les vents l'avait passablement refroidie. Lui faire confiance ? Que savait-elle qu'elle ne pouvait pas partager ?

- Bon, reprit Michel Vega après quelques instants de silence. J'y retourne. Et toi ?

- Rien pour l'instant... Mais ça vient juste de commencer ; alors si ça doit ravitailler, c'est pas encore pour maintenant. Quant à Thomas, toujours rien... Des nouvelles de Bréju ?

- Non... Je fais comme Charles, j'attends.

Bleu d'Acier, muscles gonflés d'endorphines naturelles, venait d'atteindre la huitième dimension. Les articulations en symbiose avec le dénivelé, il abattait bosses, creux, corniches comme une machine parfaitement huilée.

Il gagnerait. Cette fois-ci, rien ne pourrait empêcher cette écrasante victoire.

Nicolas le talonnait de tout près.

Depuis que Thomas, le commis de cuisine, ex-champion de France de bosses, avait disparu, il restait son principal adversaire. Tous les autres n'étaient que brouilles et bourrins de la glisse.

Nicolas évoluait à une vitesse stupéfiante, mais Bleu d'Acier possédait plus d'un atout sur le jeune free rider : son endurance, sa volonté militaire et une capacité à souffrir hors norme qui l'élevait largement au-dessus de la moyenne des hommes.

Si Nicolas était doué, très doué, il n'en possédait pas moins un caractère faible. Cela suffirait pour faire

la différence. Il fallait juste laisser le temps faire son travail de sape.

Ils étaient à présent dans la montée. Les souples mais puissantes foulées du brigadier écrasaient la distance comme des rouleaux compresseurs. A chacune d'elle, Nicolas prenait du retard, le savait.

Quelles que soient les exceptionnelles qualités de glisseur dont la nature l'avait doté, il ne pouvait s'empêcher de paniquer. Il avait tout investi dans cette course !

Jusqu'à la dernière minute, la confirmation de la participation de Bleu d'Acier avait été soumise à caution. Le jeune homme avait prié, s'était même laissé aller à brûler quelques cierges en catimini. Mais rien n'y avait fait ! Le matin avait retrouvé les deux hommes côte à côte sur la ligne de départ.

Il devait se concentrer et pour une fois dans sa vie, oublier ses peurs, son incertitude de lui-même. Il grimpaît, agressif, dents serrés, volonté chauffée à blanc.

Bleu d'Acier, quant à lui, évoluait sourire aux lèvres, respiration large, confiance inébranlable.

Le sommet était tout près. Dans un dernier effort, le brigadier déboucha entre deux barres rocheuses. Il se hissa sur le promontoire skis au dos et petit piolet d'appoint à la main.

Face à lui, le couloir plongeait ses mille mètres de dénivelé à l'aplomb du glacier. Bleu d'Acier avait choisi l'itinéraire le plus dangereux, mais aussi le plus

rapide. Bien peu se risqueraient à le suivre ! La descente était quasi mythique, les trajectoires à tracer au cordeau, et les rochers cent fois baptisés du sang d'inconscients téméraires.

Il s'élança, sans une hésitation, droit dans la pente. La croutée broutait ses semelles. Des gros blocs de neige compressée cédaient régulièrement sous son poids, accompagnaient sa descente d'autant de mini avalanches qui frisotaient vers la vallée. Il était heureux.

Plus bas, dans la station, les touristes, jumelles au nez, admiraient le spectacle de cet homme qui volait d'une barre rocheuse à l'autre, touchant à peine la neige, seul face aux éléments.

Pendant ce temps-là, Camille se les gelait copieusement ! Elle décida de ne plus attendre. Finalement, tout se déroulait normalement. Quant à Thomas, il avait bel et bien disparu corps et âme et ne risquait pas de réapparaître de sitôt.

Manquait encore Béthune. Lui aussi était inscrit au Derby et lui non plus n'avait pas pris le départ. Tout ça ne portait pas à l'optimisme...

A peine avait-elle rangé ses jumelles dans la poche interne de sa doudoune qu'une bombe de muscles compacts surgit face à elle pour rebondir comme une balle de ping-pong dans le champ de bosses.

Ni casque, ni tenue redondante. L'homme portait un pull Jacquard années soixante avec bonnet pompon

sautillant. Une touffe de cheveux très noirs volait à sa poursuite.

Il tournoyait, bras en forme de tractopelles, extrayant son corps puissant des creux et dépressions pour mieux surfer encore sur les crêtes, replonger genoux aux sourcils dans le ressac glacé.

Camille, bouche bée, admirait la performance. C'était le meilleur et de loin ! Vitesse stratosphérique, souplesse d'Alien et, comme elle adorait le Jacquard, élégance suprême dans pointe de nostalgie.

Le talkie-walkie crachota. La voix râpeuse de l'adjudant-chef rugit d'un coup.

- Putain, les mecs, c'est Thomas ! Inspecteur Sora, m'entendez ? Il devrait déboucher près de chez vous... 1 mètre 80, pull Jacqu...

Camille hurla dans les haut-parleurs :

- Bonnet pompon ! Ouiii ! Je l'ai !... Je l'ai !

L'adjudant-chef secoua la tête, les esgourdes grillées.

- M'avez pété l'oreille, bordel ! Vous n'êtes pas obligée de gueuler comme ça, nom d'un chien ! Il est parti où ?

- Il suit les autres.

- Quels autres ?

- Ben la course quoi... Il suit la course.

- Mais d'où il vient nom de Dieu ? Il n'a même pas validé le départ ! Ça ne comptera pas pour la qualif, ça. Non mais, quelle andouille !

- Y en a d'autres ! Camille trépignait. Trois mecs en noir qui arrivent comme des balles du Mont Bréchu. Ils m'ont tout l'air de le poursuivre. J'y vais !

- Vous êtes folle ou quoi ? Vous allez vous pourrir une cheville là-dedans... Laissez-nous faire, on a l'habitude.

Après une velléité de rébellion féministe, elle préféra céder. De toute manière, vu la vitesse à laquelle tout ce petit monde évoluait dans la réverbération bleutée du mur de glace qui s'offrait à elle, elle n'avait aucune chance de servir à quoi que ce soit, alors...

Les ordres fusèrent. Plusieurs bataillons volants débouchèrent du goulet en bas de la piste pour tenter d'intercepter Thomas et les hommes en noir.

Le commis vira d'un coup sec sur la droite, pompon dirigé vers les barres rocheuses. Il visait manifestement une des plus hautes corniches. Quelques secondes plus tard il s'envolait dans un parfait 360 Alley shop pour s'en aller gratter le cul des anges.

Son petit exercice de lévitation terminé, il atterrit plusieurs mètres en dessous des brigadiers pour repartir de plus belle, laboureur des lames d'acier, dans les sillons chaotiques fuselés par le vent de la nuit.

Derrière lui, les trois hommes n'hésitèrent qu'une fraction de seconde. Leurs semelles fluo se détachèrent dans le bleu du ciel.

Le premier atterrit souplement sur les traces de Thomas.

Le deuxième hésita un millimètre de trop et manqua finir sa course dans les branches dénudées d'un mélèze. Il réussit finalement à rétablir sa trajectoire et percuta brutalement le sol d'un grand coup de talon pour repartir illico avec un petit quelque chose d'hésitant dans la dégaine. Il ne ferait pas bon être dans sa peau le soir même, après refroidissement des muscles et repositionnement sauvage du bas crèvelet !

Quant au dernier, arrêté net par un rail glacé, fixation explosée, il venait de barbouiller d'un beau rouge vif les bourrelets qui délimitaient la piste damée. Il ne restait de lui qu'une assiette de carpaccio et une volée d'os brisés.

Au loin, on entendait les pales d'un hélicoptère.

Alors que Bleu d'Acier dessinait des arabesques solaires au firmament des cinglés, Nicolas gagnait du terrain. Il venait de déboucher lui aussi en haut du goulet. Ses longs cheveux blonds, qui sortaient du casque, l'auréolaient d'une lumière divine.

Il plongeait.

On jouait bien dans la même division : celle des allumés du cigare, des ayatollahs du Saint-Graal givré, des adorateurs de la lame glacée.

Quelques encablures plus loin, traces dans traces, un pull Jacquard se détachait sur l'immaculée luminescence de la neige.

Thomas montait au pas de charge. Nul autre bruit que le crissement des peaux de phoque et le vent des crêtes qui gémissait à ses oreilles.

Très loin derrière, deux minuscules silhouettes commençaient, elles aussi, à grimper la même face. Le reste des concurrents s'égrenait sur le couloir de droite, à peine plus accessible, mais quand même...

Camille avait rejoint la brigade. Perchée sur un promontoire, armée de ses jumelles, elle suivait d'un œil la course et de l'autre la valse des pales de l'hélicoptère sur le plateau.

Une équipe de brancardiers était en train d'enfourner le corps disloqué du malheureux free rider dans l'habitacle. Avec un peu de chance, il s'en sortirait, paraplégique, mais vivant... Il était pour l'instant inconscient, immobilisé dans une coquille de polyuréthane. L'homme était basané, très basané...

Camille secoua la tête : quel gâchis... Elle prit ses jumelles et scruta la montagne.

- Mais qu'est-ce qu'ils foutent, là-haut, nom de Dieu ? Qu'est-ce qu'ils foutent ?

L'adjudant-chef qui l'avait rejointe, laissa tomber ses bras le long du corps en signe d'impuissance.

- Je n'en sais rien. Chronologiquement, le brigadier Berlioz tente de gagner le Derby. Il a choisi le pire mais le plus rapide des itinéraires. Pour être honnête, je suis confiant... Cela fait plus d'un an qu'il s'entraîne à voltiger dans ce goulet. Nicolas est juste derrière ; voyez là ? Il leva la main et lui indiqua un point mouvant du bout du doigt. M'inquiète pas non plus, c'est de la bombe ce gamin.

- Camille acquiesça. Oui elle voyait. Le jeune homme virevoltait d'une corniche à l'autre et gagnait du terrain sur Bleu d'Acier.

- Plus loin derrière, toujours à la montée, reprit le brigadier avec passion, il y a Thomas. Il tendit son

doigt. Voyez là, en Jacquard. Ce qu'il fout là ? Je n'en sais rien, puisqu'il ne s'est même pas fait enregistrer au départ.

- Faut dire, remarqua Camille pragmatique, qu'avec l'escadron de képis posté en haut, on ne lui a pas forcément facilité la tâche.

- Certes... Alors il serait là pour l'amour de l'art ? Oui, ça lui ressemble. Homologuée ou pas, la victoire appartient au meilleur et ça finit toujours par se savoir. C'est tout ce qui compte. Comme il devait se douter qu'on l'attendrait...

- Et les deux pieds nickelés, là ? Copains ou poursuivants ?

- Je n'en sais rien. Vu l'état du troisième, on n'est pas près d'être éclairé. M'enfin...

- Chef, Chef !... Venez voir ce qu'on a trouvé !

Un des brigadiers courait vers eux, un objet insolite au bout des mains.

- C'est un M6C, conclut Camille après quelques secondes de réflexion. Une arme utilisée par le CSNU.

- Le commandement spatial des Etats-Unis ? L'homme ouvrit des yeux ronds comme des soucoupes. Mais qu'est-ce qu'ils viennent foutre ici, ceux-là ?

- Eux, sûrement rien. Ça navigue pas mal sous le manteau ces petits ustensiles de combat rapproché. Il suffit d'entrer le bon code sur Internet et on a accès à toute une batterie d'armes dont les numéros de série

ont été effacés. M'étonnerait pas que ça en fasse partie.

- Alors, poursuivants ?

- Ça m'en a tout l'air. Le problème c'est juste de savoir qui poursuit qui... Et pourquoi.

En bas, dans la vallée, Michel Vega se dirigeait vers Saint-Jean-de-Maurienne pour cuisiner le fameux Croucrou admis en service de réanimation la veille au soir.

La route était saupoudrée d'une dangereuse couche de neige gelée. Concentration maximum et parfaite maîtrise du véhicule étaient nécessaires pour ne pas s'en aller secouer la pogne des choucas qui croassaient au fond des gorges, 250 mètres plus bas.

Vega n'en menait pas large.

Croucrou avait repris conscience et malgré les multiples contusions dont il souffrait, le médecin avait jugé son état satisfaisant. Le traumatisme subi était lourd, le jeune homme encore fragile mais suffisamment costaud cependant pour porter plainte contre le brigadier Berlioz.

Michel Vega était avant tout censé recueillir ses doléances. Un monde à l'envers ! Il en profiterait pour

remettre les pendules de ce morveux à l'heure et lui expliquer la situation dans laquelle il se trouvait.

La veille encore, il aurait avec plaisir laissé Croucrou déblatérer sur Bleu d'Acier et l'aurait peut-être même aidé à l'enfoncer un peu plus. Aujourd'hui, il comprenait toute la valeur du brigadier.

Quelques minutes plus tôt, sortant de la gendarmerie, il s'était heurté à une troupe de touristes tête en l'air, les yeux rivés sur la montagne.

L'homme bilboquet virevoltait d'une corniche à l'autre. Il volait ; là-haut, très loin, où Vega n'irait jamais : au-delà des hommes et de l'apesanteur. Un élu...

Ici, rien n'était comme ailleurs et il commençait à comprendre à quel point Camille et lui-même avaient été stupides, suffisants.

Leur science infuse, si tant est qu'elle n'ait jamais existé, ne suffirait pas et loin s'en faut, pour résoudre cette affaire. Ils s'étaient privés d'une ressource redoutable, prête à évoluer dans les pires conditions climatiques.

C'était pourtant tout ce dont ils avaient besoin : à situation extrême, homme de l'extrême.

Enquêter en haute montagne s'avérait difficile. Tout se passait entre ciel et glace. N'ayant jamais chaussé une paire de skis, Vega se consumait de frustration, scotché comme un navet insipide au fond de la vallée.

Pour couronner le tout, l'interrogatoire de Marina n'avait pas franchement été concluant.

A peine avait-il mentionné le nom de Tchernkof, qu'elle s'était dressée face à lui, flamboyante, sa haute stature emplissant de son aura l'espace confiné de la cellule.

- Ne touchez pas à ça ! Vous ne comprenez rien à rien. Trouvez les vrais responsables de l'assassinat de Gilles et foutez-moi la paix sur ma vie privée. Vous n'imaginez même pas le bordel que... A cause de vous...

Bordel avait sonné comme un bonbon acidulé entre ses lèvres pleines.

Elle l'avait toisé de ses eaux fortes sans finir sa phrase, main levée dans un geste d'impuissance, pupilles élargies. Du coup, le regard de Michel Vega avait involontairement glissé un peu plus qu'il ne l'aurait dû sur ses formes pleines.

Leurs yeux s'étaient percutés. Un flash de peau luminescente et de griffes érotiques l'avait laissé pantelant, jambes molles et... Enfin, bref.

Il était sorti précipitamment de la cellule. Pas question qu'elle s'aperçoive de son trouble. Il reprendrait l'interrogatoire à son retour, lorsque sa pression hormonale serait retombée. Des animaux, voilà bien tout ce qu'ils étaient ! Une plaie...

Trop de questions, trop peu de réponses.

Quel rapport entre la vie privée de Marina et l'affaire d'aujourd'hui ? Quelles étaient les raisons de

la course poursuite qui sévissait là-haut sur le toit du monde ? Tout paraissait si confus...

Il n'arrivait plus à voir dans la plantureuse hôtelière la tête machiavélique de cette sombre affaire. Mais était-il toujours clair vis-à-vis de cette dernière ?

Un deuxième flash l'assaillit. Une paire de fesses dodues, rondes et douces à souhait, fendues d'une caverne mystérieuse, emplit l'espace de sa vision. Il capitula.

Dorénavant Camille s'occuperait des interrogatoires de Marina et lui s'arrangerait pour rester le plus loin possible des phéromones qu'elle dégageait. A l'impossible nul n'était tenu et finalement, lui pas plus qu'un autre.

Mais que lui restait-il alors ? Ni en haut, ni en bas...

Croucrou n'avait qu'à bien se tenir, ça allait chauffer dans les brancards !

L'homme venait de chausser ses jumelles. Pas à dire, ça ne manquait pas de panache là-haut ! Trois anges pour trois patauds dont il ne restait d'ailleurs que deux exemplaires.

Ils les avaient pourtant bien choisis.

Fesses bétonnées, abdos d'acier, fidèles des vallons de la *Meije* et du *Mont-Rose*, les trois skieurs pouvaient affronter les pires conditions climatiques. Des hommes capables de monter un igloo en moins de deux et de survivre en boulottant de la graisse de marmotte crue pendant des jours. Pourtant, ici, ils ne faisaient pas le poids.

Si l'entraînement les avait suffisamment endurcis pour en faire de redoutables combattants, aucun d'entre eux ne possédait la grâce qui touche de sa magie certains allumés du cigare et autres veinards du genre de ceux qui évoluaient dans le goulet, dansaient avec la neige.

Mais ça, ils n'y pouvaient rien. C'était du ressort du Divin.

L'homme soupira, sortit son talkie-walkie, cracha ses ordres.

Les deux poursuivants cessèrent instantanément leur montée puis s'élançèrent dans un des goulets adjacents pour disparaître dans la forêt.

Il ne se faisait pas de souci pour la capture de Mourad. On était loin ici des interrogatoires musclés des ricains dans le désert avec copine gégène et tout le tintoin. Il lui suffirait de la boucler et ça serait bonnard.

Camille n'y comprenait plus rien.

Mais que faisaient donc ces deux-là ? Ils avaient disparu comme ils étaient venus. Des ombres...

Thomas continuait son ascension au pas de charge. Encore deux mètres et il déboucherait sur le sommet.

C'est le front à peine ourlé de quelques gouttes de sueur qu'il bascula d'un coup dans le vide du premier promontoire. Quatre secondes plus tard, il réapparaisait sur les traces des deux autres fêlés.

Même trajectoire, même aisance, même mépris de l'apesanteur.

Du grand spectacle.

Le légiste se curait l'oreille droite avec un vieux stylo. Habité par un cruel dilemme, il ramonait consciencieusement sa tuyauterie interne. Le bout froid du capuchon, le soulagement des démangeaisons provoquées par les amas de cérumen accumulé lui apportait un apaisement ineffable.

Au bout de quelques instants de réflexion, il s'empara finalement de son téléphone, composa le numéro de Camille d'un doigt nerveux. Il apprécierait tant qu'elle décroche sans aboyer, qu'elle lui montre un peu d'intérêt, d'empathie, voire plus si affinité. On pouvait toujours rêver, non ?

- Ouais ! Sora.

Raté ! Un dogue, voilà la race tatouée sur l'échine de la jeune femme.

- Belle journée pour se faire engueuler. Z'avez encore avalé du verre pilé ou quoi ?

Camille soupira. Toujours le mot pour rire ce brave Bréju.

- Sans commentaire. What's news ?

- Je vous entends mal. Y a de la friture sur la ligne. Z'êtes où ?

- Sur les pistes mon vieux. C'est le blizz. Fait putain froid.

Ça, le légiste n'en doutait pas. Deux heures pour récupérer ses doigts, l'autre soir, après la virée de l'extrême en pleine lune. Il avait longuement hululé son chant de douleur en réchauffant ses dix godiveaux congelés. Il n'était pas près de l'oublier ! Finalement, il préférerait encore la morgue avec ses cadavres bien rangés dans leurs tiroirs qui ne dépassaient pas la modique température de 5°. Entre moins 35° centigrades et 5°, il y avait quand même 40° de marge et ça faisait toute la différence.

Pas prêt de retourner skier ! Ça non. Il prendrait ses vacances sous les tropiques avec une vahiné plus aimable que la porte de prison Sora et qui...

- Allo ! Vous êtes toujours là, Bréju ?

- Oui, oui, c'est bon, je vous entends mieux maintenant.

- Alors ?...

- Et bien, tout d'abord l'inconnu de la clairière est bien le propriétaire du moignon. Non seulement on sait de quoi il est mort, mais on connaît même son nom. Pas mal, hein ?

- Pas mal, je vous le concède.

- D'abord la cause de la mort : le coup du lapin. Une brisure de vertèbre bien propre et nette. Il n'a

sûrement rien senti, c'est au moins une consolation pour lui. Pour l'état civil... Attendez. Bréju brassait ses papiers. Ah, oui, voilà ! Il ajusta ses petites lunettes sur son nez. Maurice Rignol dit Momo la Soupière. Un petit malfrat grenoblois bien connu des fichiers pour divers délits mineurs. Soupçonné d'être mêlé à des règlements de comptes pour le milieu. On n'a pas eu besoin de mouliner longtemps ses empreintes pour le retrouver.

- Momo la Soupière ? Mais c'est quoi ce nom à la con ?

- J'en sais rien, moi.

- Mais alors, cette histoire de diabète et de cocaïne ? Ça n'a rien à voir avec sa mort ?

- Rien. A long terme, il aurait fini par prendre des malaises de plus en plus fréquents avant de sombrer dans un coma et de mourir. Mais pour le coup...

- Et ça remonte à quand la dernière fois qu'elle a fait de la prison, la Soupière ?

- Oups, pas au courant. Savez moi, après l'autopsie... Une fois que j'ai mis un nom sur un corps, mon boulot est fini. Par contre, Maryse Dufflot m'a dit qu'il avait été inculpé il y a deux mois pour coups et blessures sur sa femme avec injonction de ne pas l'approcher à moins de trente mètres. Un mec sympa, quoi... Du genre qu'on invite dans les soirées stop car et autos tamponneuses.

- Rien de plus ?

- Non.

- Et la petite Marie ?

- Ça, c'est plus moche... Elle est bien morte par strangulation, ça ne fait pas de doute. La très mauvaise nouvelle, c'est qu'elle était enceinte de trois mois.

Un silence s'installa au bout du fil. Un gouffre venait de s'ouvrir sous les pieds de Camille. Enceinte de trois mois ? Ça ne suffisait pas qu'elle se morfonde pour son incompetence devant la mort de la mère ? Non... Il lui faudrait maintenant porter aussi la responsabilité d'un infanticide. S'ils avaient moins traîné, avaient été moins légers... Si... Mon Dieu ! Tout ça n'aurait jamais dû arriver. Enceinte de trois mois ? Un désastre !

- Sora, z'êtes là ? Y a quelqu'un là-haut ?

- Oui. Merci Bréju. Merci pour tout : votre compétence, votre rapidité, votre implication. Vraiment, merci...

Sa voix s'était radoucie. La culpabilité la portait à la générosité ; son chemin de rédemption à s'oublier un peu.

Le légiste en zappa son curetage d'oreilles.

- Ouahou ! Deux compliments en deux jours ? Z'êtes malade, Camille ou est-ce que j'ai une chance de vous inviter à dîner la semaine prochaine ?

Oui, bon ben ; fallait quand même pas qu'il s'envoie en l'air le garçon. Non mais, pour qui se prenait-il celui-là avec ses pataugas et ses ridicules petits lorgnons ?

La nature sympathique de l'inspecteur Sora reprit le dessus.

- Tapez-vous plutôt un sandwich poulet mayonnaise à ma santé, mon vieux ! Et pensez aux cornichons, ça rafraîchit...

Elle raccrocha.

Poulet, mayonnaise, cornichons ? Pourquoi pas, décida le légiste philosophe. Avec une petite pointe de citron confit et d'estragon ? Bonne idée. Et un poil de gin bien amer pour faire descendre tout ça. Oui, voilà ce qu'il allait se faire : un sandwich !

Camille contacta tout de suite Michel Vega fort occupé à déverser sa haine de lui-même sur un Croucrou tuméfié qui regrettait pleinement d'avoir déclenché cette colère intempestive. Le jeune homme, lessivé, peinait à garder les yeux ouverts sur l'inspecteur déchaîné, la dent carnassière.

L'interrogatoire ne donnait rien.

Manifestement Croucrou n'était pas impliqué dans l'affaire. Oui, il achetait bien ses barrettes de shit à Béthune, mais de là à estourbir sa petite nana, il y avait un gouffre. Il n'était qu'un consommateur, lui ! Un petit utilisateur qui s'envoyait en l'air pour garder son poussin blond dans son lit. L'herbe le rendait inventif et ses prouesses faisaient alors oublier son incommensurable laideur à Sophia. Rien de trop, quoi...

Vega s'énervait au téléphone.

- Grenoblois ? Je n'y comprends plus rien moi... Pas de Russe alors ?... Quoi ? Son visage s'affaissa d'un coup. De trois mois ?

Croucrou, qui l'observait du coin de l'œil, priait pour que les nouvelles soient mauvaises ; très mauvaises !

Camille continuait à parler, les oreilles au garde-à-vous dans une gangue de glace.

- Il faut que tu rappelles le commissariat pour en savoir plus sur ce Momo Rignol. Moi, je n'ai presque plus de batterie. Avec le froid qu'il fait ici, c'est déjà un miracle qu'elle ait tenu si longtemps. S'il y a quelque chose d'important, contacte-moi par le biais du central de la gendarmerie. Ils ont des talkies-walkies et moi aussi. On se passera les infos comme ça ; OK ?

- Je m'en occupe.

Il raccrocha, teint plombé, récupéra son précieux chameau plié sur l'unique tablette de la chambre et se dirigea lourdement vers la sortie.

La culpabilité l'étouffait.

Croucrou l'observait par en dessous, sournois.

Vega se retourna et visa une dernière fois le parturient de son doigt accusateur.

- Profite bien de ta chance mon vieux ! Je n'en ai pas fini avec toi. Je reviendrai... Et si j'apprends que tu t'es foutu de moi, je te la péterai une deuxième fois, moi ta gueule !

Il sortit enfin en claquant la porte.

De soulagement, Croucrou laissa retomber sa tête sur l'oreiller. La vibration de la mousse déclencha instantanément une névralgie dans sa mâchoire gauche.

Il ne bougerait plus... Allait rester tranquille, comme ça, bien au chaud, peinard, le cervelet en Chamallows ; sans l'autre crétin pour lui pourrir la vie.

Il s'endormit.

Comme la garde à vue ne pouvait pas s'éterniser plus de vingt-quatre heures et qu'ils n'avaient rien de tangible contre elle, il fallut bien libérer Marina.

Elle sortit du commissariat, drapée dans sa dignité écorchée. Personne ne l'attendait. Un grand moment de solitude l'étreignit.

Elle resserra le col de sa doudoune, s'engagea sur la chaussée verglacée et traversa les rues du village, tête haute, sous les regards curieux des habitants.

L'arrivée à l'hôtel promettait d'être pénible. Les clients râlaient, pressés en rangs serrés devant la réception, transformée en guichet des réclamations.

Ils patientaient, bien décidés à se faire rembourser une partie de leur séjour.

Depuis la veille au soir aucun repas n'était sorti des cuisines. Quant au café du matin ? On l'attendait toujours...

La révolte grondait. Marina ne se sentait pas le courage d'affronter ça.

Elle vira discrètement sur la gauche et se dirigea rapidement vers son appartement situé à l'entrée du village. Un petit tour de clef et la porte s'ouvrit sur un havre de paix.

Ouf, elle allait enfin pouvoir respirer, se faire un thé, prendre un bain.

Gilles avait aménagé ce petit nid douillet quelques mois auparavant pour bien séparer leur vie privée de celle de l'hôtel.

Pendant des années, le savoyard avait vécu en célibataire, au-dessus de la cuisine, dormant sur un matelas à même le sol, chaussettes traînant dans toute la pièce et collection de slips odorants amoncelés dans le panier de la salle de bain.

Marina avait remis de l'ordre dans tout ça et, du coup, creusé un peu plus le découvert de leur compte en banque.

L'amour les avaient rendus si légers qu'ils avaient cru pouvoir passer au-dessus de tout. Ce tout venait de prendre des proportions cauchemardesques qu'elle ne pourrait pas endiguer. Il ne restait plus rien du capital ou presque... Il lui fallait se rendre à l'évidence. C'était la dèche...

Après une douche bouillante, cheveux ramenés en l'air dans une serviette, Marina sortit les liasses bancaires de Gilles. Munie d'une calculatrice et d'une feuille de papier, elle entreprit d'estimer l'amplitude du désastre.

Ne connaissant pas encore la teneur de son testament, elle ne savait rien des dispositions que ce dernier avait bien pu prendre pour elle. Il avait été question trois mois plus tôt qu'il souscrive une assurance vie. Mais qu'en était-il ?

Mort par éclatement de la calebasse : était-ce prévu par un des alinéas des contrats ou pas ?

Et l'hôtel, était-il assuré lui aussi contre ce genre de sinistre ? Elle nageait dans le flou.

Une ombre s'encadra dans la baie vitrée. Marina, absorbée par les colonnes de chiffres qui s'épalaient sous ses yeux ne s'aperçut de rien.

La clef tourna doucement dans la serrure. Un homme pénétra dans le salon. Le courant d'air fit frissonner la Russe.

Elle leva les yeux de ses papiers et les repoussa d'une main énervée.

- Alors ? apostropha-t-elle le nouveau venu.

- Rien, je n'ai pas pu valider le départ.

- Et bien, pourquoi tu as couru ?

- Parce que je suis le meilleur et que je tenais à ce que ça se sache.

- Tu as gagné ?

- Ça dépend ce que l'on entend par gagner ; mais je crois bien que oui.

Marina attrapa une cigarette dans un paquet posé sur la cheminée, la vissa sur un long embout ciselé. Attendit.

Thomas traversa la salle, se saisit du briquet posé sur la table basse, fit crisser la molette et lui présenta la flamme.

Elle aspira une longue goulée, qu'elle recracha nonchalamment par les narines.

- On ne t'a pas suivi ?

- Non.

Le jeune homme posa son sac à dos sur un des deux fauteuils recouvert d'une grande peau de mouton moelleuse. Son bonnet, ses gants et son masque de poudreuse suivirent le même chemin.

- Comment peux-tu en être sûr, hein ? Tu te montres si imprudent. J'ai bien peur qu'on ne finisse par le payer.

- Peut-être... De toute façon, c'est la règle du jeu. On ne gagne pas à tous les coups. Et puis, je m'en fous.

- Toi, peut-être, lui répondit sèchement Marina, mais moi j'ai déjà donné ! Elle écrasa sa cigarette. Tu aurais pu me demander mon avis avant de faire le malin.

Le jeune homme se contenta de la regarder longuement, les yeux brûlants. Elle capitula.

Il s'approcha d'elle. Marina leva son visage.

- Tu sais de quoi j'ai envie maintenant ? lui demanda-t-il en dénouant son peignoir.

Il était grand, la dominait d'au moins cinq bons centimètres. Elle aimait ça.

Ses boucles indisciplinées assombrissaient son front, son Jacquard flamboyait. Il l'attira contre lui, le souffle court.

Elle glissa ses mains entre la laine et la peau nue, chaude, tendre, ferme... Son odeur d'homme lui racontait la course. Le désir la submergea.

- Je ne sais pas si c'est...

Il l'embrassa doucement.

- Ça n'est pas, non... Mais c'est pourtant bien ce que je vais faire.

Une heure plus tard, alors que Marina prenait une nouvelle douche brûlante, Thomas tapotait fiévreusement sur son ordinateur. Des pages défilaient devant lui qu'il validait de lignes de code compliquées. Après un dernier jet fourni de doigts sur le clavier, il referma la session, sourire carnassier au coin des lèvres, lueur victorieuse au fond des yeux. Il croisa les mains derrière la tête, satisfait de lui-même.

Le monde n'avait qu'à bien se tenir, il veillait.

Bleu d'Acier ne décolérait pas ! Il s'était fait fritter, comme un débutant.

Thomas l'avait débordé sur la gauche, à quelques mètres de l'arrivée.

Mais bon Dieu, d'où sortait-il celui-là ? Il l'avait ridiculisé. Heureusement, son départ non homologué imposait d'office sa disqualification. Encore une chance !

Mais dans les faits, qui pouvait nier l'évidence ? Thomas restait le meilleur, un point c'est tout. Et ça, c'était insupportable !

Le brigadier gravit le podium, sombre, amer. Oui, sur le papier, il était bien le premier, nul doute là-dessus. Nicolas le suivait de peu.

Le jeune Barjevalin n'avait rien pu faire, victime de son manque de confiance et de concentration. Bleu d'Acier l'avait atomisé. Mais au fond, quelle victoire minable...

Personne ne se leurrerait. Le véritable gagnant était Thomas. Sa puissance, sa souplesse et ses vingt-deux ans avaient eu raison de la déjà vieille carcasse du brigadier.

Ce dernier devait se rendre à l'évidence : c'était sa dernière année, quoi qu'il arrive. Il lui faudrait bientôt sortir du circuit. Mais pour l'instant, tout restait encore à faire et il ne laisserait personne l'impressionner.

A ses côtés sur la deuxième marche, Nicolas tirait lui aussi une gueule de première. Envolés les rêves de gloire. Pour cette année, tout du moins. Il lui restait pourtant un avantage de poids sur les autres concurrents : sa jeunesse.

A dix-neuf ans, il avait tout l'avenir devant lui. Pas comme Berlioz qui surfait gentiment sur ses trente-six. Il finirait bien par prendre de l'arthrose le papi et laisser la place aux jeunes. Quant à Thomas... Ah, Thomas ! Une épine dans son pied, la cristallisation de tous ses cauchemars. Pourvu que...

Une belle brochette de frustrés, constata Camille en les voyant traîner la patte.

Bleu d'Acier accepta pourtant le trophée et répondit aux compliments par quelques borborygmes inintelligibles.

A l'annonce de sa sélection pour les finales, il esquissa même un sourire. Ce serait bien la première fois qu'un skieur, non membre de l'équipe nationale,

participerait en candidat libre au championnat du monde.

S'il traversait la dernière épreuve avec brio, bien évidemment...

Là, ça serait une autre paire de manches. Les meilleurs seraient présents, les dents aiguisées à la meule, prêts à broyer la main du premier imprudent venu. Ce qu'il était somme toute...

Il ne sous-estimait pas le challenge, mais était confiant. Enfin, du moins l'était-il avant cette journée fatidique.

S'il laissait le doute s'insinuer en lui, il finirait comme Nicolas, empêtré d'un cerveau mou qui tuerait sans pitié toutes ses chances de victoire finale.

Il n'en était pas question ! Il allait se battre. Mais avec calme, méthode, intelligence.

Sorti major de sa promotion quelque dix années auparavant, Bleu d'Acier avait toujours refusé les postes susceptibles de l'éloigner de la montagne. Il était donc resté simple brigadier. Maintenant qu'il tenait sa chance, il n'allait pas tout faire foirer parce qu'un ex-champion de France l'avait pris au dépourvu, non ?

Il ne s'était tout simplement pas méfié et avait calqué son rythme sur celui de Nicolas, sans trop forcer, ni s'épuiser.

Pourquoi aller se casser quelque chose, alors qu'il pouvait gagner en assurant ? S'il avait su que Thomas le poursuivait, il aurait donné tout ce qu'il avait dans

le bide et le savoyard ne l'aurait pas emporté si facilement.

Mais les choses ne s'étaient pas passées ainsi... Il ne pourrait laver l'affront qu'en montant sur le podium du championnat du monde. Et il allait s'y employer !

Camille le cueillit à la sortie du carré VIP.

Elle lui tendit la main. Un beau sourire illuminait son visage.

- Bravo, brigadier. Vous fûtes... magnifique !

L'emploi de ce passé simple et la sincérité inscrite sur les traits de l'inspecteur Sora le décontenancèrent. Il sourit à son tour. Elle chavira. Mon Dieu qu'il était beau !

Michel Vega, qui traînait un peu plus loin, surprit leurs regards niaisieux. Il ne donna pas plus de vingt-quatre heures à Bleu d'Acier pour succomber au charme de Camille. Ç'allait être torride ! La sainte guerre de Dieu.

Manquait plus que ça ! Il soupira...

A l'hôtel La Baratte, le climat était loin de s'améliorer. Ne voyant personne venir, les clients avaient décidé d'envahir les réserves, de se servir dans les chambres froides et accessoirement de tout casser.

La horde se dirigeait vers la cuisine, gonflée à bloc, prête à se battre à l'écumoire pour une tranche de jambon, un vieux ratillon de tomme, un talon de salami.

La fureur touchait à son paroxysme.

Au fond, personne ne savait vraiment pourquoi cette rage du ventre aveuglait : désir inassouvi de meurtre à perpétrer sur un collègue de bureau exécré ? Conjoint haï ? Progéniture méprisante ? Portemonnaie éternellement vide ?

La frustration, l'envie, le désespoir... Voilà en vérité ce qui les animait.

Les portes battantes de la cuisine volèrent en éclat. Les pensionnaires se ruèrent à l'intérieur.

Marius, le chef, bien campé sur ses deux jambes, les attendait, armé d'un rouleau à pâtisserie et d'un grand couvercle de faitout en guise de bouclier. La nuée se figea d'un coup.

- Le premier qui avance, je lui pète la gueule, rugit-il. C'est compris ?

L'homme les toisait, narines frémissantes, jointures des mains blanches de tension. Il était à bout et ne ferait pas de quartier, c'était inscrit dans ses yeux.

La troupe de bons pères de famille vacilla. C'était une chose que de libérer sa hargne à coups de godasses cloutées sur des boîtes de conserve, c'en était une autre que de se prendre un pain par un chef de cuisine maîtrisant au cordeau la technique du combat ménager.

Ils reculèrent.

Chacun pesa rapidement le pour et le contre des conséquences d'une inculpation pour coups et blessures. C'est au cachot qu'ils allaient finir leurs vacances, oui !

Seule consolation, le pain et le gruau leur seraient fournis. Mais c'en serait fini de la neige craquante, de la magnifique lumière qui nettoyait à l'instant même le ciel de la moindre impureté qui eût pu ternir la perfection de cette journée.

Non, ils avaient bien mieux à faire : chausser leurs skis et profiter des plaisirs simples des sports d'hiver en boulottant des paquets de madeleines avec leurs

lardons. La tension retomba d'un coup et la foule s'égailla.

On l'avait échappé belle.

Au même moment, Béthune, qui s'était réfugié dans les greniers d'une vieille maison inoccupée, sortait de sa cachette. Il lui fallait absolument parler à l'inspecteur Sora. Mais comment le faire sans que cette dernière ne l'arrête ? Il ne pouvait pas se permettre de passer ne serait-ce qu'une seule journée derrière les barreaux. Il avait mieux à faire : venger Marie !

Le cœur serré, il avait assisté de loin au Derby. Il aurait tant aimé faire partie des coureurs, sans autre souci que celui d'avaler les bosses et voltiger d'une combe à l'autre. Mais sa vie venait de basculer dans un trou noir. Rien, absolument rien ne pourrait plus jamais lui redonner ce qu'il venait de perdre.

Enceinte ! Dire qu'il n'était même pas au courant. La nouvelle, crachée par les haut-parleurs de sa petite CB branchée sur la fréquence de la police, l'avait frappé de plein fouet.

Avoir fait tout ce chemin pour se retrouver aujourd'hui si misérable, si méprisable... Il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Marie l'avait pourtant bien mis en garde, à plusieurs reprises, l'exhortant à plus de prudence, moins d'ambition. Aveuglé par le profit, il ne l'avait pas écoutée.

Maintenant, la messe était dite ; elle était morte, avait payé pour lui et emporté leur avenir dans sa tombe.

Une migraine épouvantable martelait ses tempes. Sans cesse le merveilleux sourire de la jeune femme l'assaillait. Il pouvait sentir ses deux petits seins ronds et frais dans sa paume, son parfum... Le bébé. Le bonheur, tel qu'il aurait dû être. Tel qu'il l'avait tué dans l'œuf. C'était plus qu'il ne pouvait en supporter.

Depuis son réveil, il avait déjà vomi trois fois, tripes nouées, estomac révulsé. Il n'aurait jamais assez de bile pour s'extirper de lui-même. Il se haïssait.

Comment cela avait-il pu arriver ?

Un oiseau de malheur... Depuis toujours.

La seule chance de son insignifiante vie avait été de rencontrer Marie. Mais voilà que le destin lui reprenait de la main droite ce qu'il lui avait donné de la gauche ? Pour le briser, lui signifier d'une manière irréfutable qu'il n'était rien ?

La peur lui serrait les entrailles.

Il connaissait l'assassin. Oui, mais voilà, il était lui-même mouillé jusqu'au cou dans ce trafic et s'il passait à table sans précaution, il en prendrait pour au moins dix ans. Il lui fallait rassembler ses esprits, trouver un plan. *The plan*...

Pendant que Béthune, pétri de culpabilité, se torturait le mou du cerveau, chez Martine les tournées allaient bon train.

- Allez, Nicolas, bois donc encore un petit coup de ce blanc... Quatre ans qu'il repose comme un crucifix dans ma cave. Un petit Jésus en culotte courte.

Le jeune homme ne savait plus quoi penser.

- Putain, Martine, mais t'es trop conne toi... Un jour tu me calottes et le lendemain tu me cajoles ? Qu'est-ce tu me veux encore, hein ?

Tantine s'empara d'un torchon, frotta énergiquement une tasse à café, baissa la tête et lui répondit, un peu gênée.

- Me faire pardonner. Voilà ce que je veux.

Le jeune homme écarquilla les yeux.

- Mais de quoi donc, grand Dieu ?

- De t'avoir pourri, tiens... Maintenant que je sais d'où viens ton fric, je ne crois plus que tu sois mêlé à ce trafic de drogue. J'ai un peu honte de t'avoir collé Camille sur le dos.

Nicolas rougit violemment. Son secret était percé à jour.

- Mais qui c'est qui t'a dit comment je...

- La rumeur, mon pauvre... La rumeur. Qui court encore plus vite ici qu'ailleurs, comme tu le sais.

Elle le toisait, du miel dans une main, du fiel dans l'autre. Elle lui voulait du bien ? Tu parles !

- C'est un des brigadiers qui a vendu la mèche, reprit-elle en s'acharnant sur la porcelaine. Ah ! On ne peut plus faire confiance à personne de nos jours.

- Et c'est qui ce salopard qui...

Elle leva les bras au ciel.

- Ah, ça, je ne peux pas te le dire ! Secret professionnel. Et puis au fond, le salopard c'est plutôt toi, non ? Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même, mon petit ! C'est quand même pas moi qui la baise, Audrey. Soixante-deux ans ! On ne peut pas dire que tu les prennes au berceau toi. Mais enfin... C'est plutôt encourageant pour les vieux raviolis comme moi.

Il la regarda de biais, un soupçon d'affolement dans les yeux.

- Mais et... elle ? Elle est au courant que tout le monde est au courant ?

- Des chances oui, mais prie plutôt pour que son mari ne l'apprenne pas ! Pour elle, c'est du réchauffé, tu comprends. Par contre, pour lui c'est de la nouvelle fraîche. Et tu le connais hein ? Pas facile le bougre. Si j'étais toi, je me méfierais des soles qui volent bas.

La porte s'ouvrit à la volée. Nicolas s'affaissa, bouche molle, lèvres sèches et mains moites. Martine se détendit d'un coup, soulagée, en voyant Camille franchir le seuil.

- T'es pas mé folle de nous foutre une trouille pareille, dis ?

La jeune femme, menaçante, se dirigea directement sur Nicolas, sans prendre le soin de répondre à sa tante.

- Bon, toi maintenant, tu vas me cracher ce que tu as dans le ventre et arrêter de nous prendre pour des crétiens.

Martine les regardait, ahurie.

- Mais non, ma chérie, tu te trompes, c'est pas ce...

- Tata, avec tout l'amour que je te porte ; je ne te le demanderai qu'une seule fois : ferme-la !

- Mais...

Devant le regard noir de la jeune femme, Martine battit en retraite.

- Bon, ben, je vais regarder s'il ne reste pas une de ces merveilleuses bouteilles dans ma réserve, hein ?

- Voilà, c'est ça... C'est exactement ce que tu dois faire. Et ferme bien la porte derrière toi avant de remonter, hein ?

Vexée comme un pou, Tata jeta son torchon sur le comptoir et partit en direction de la cave. Se faire traiter ainsi par propre nièce ? Dans sa maison ? Des larmes de frustration lui montèrent aux yeux. Après tout ce qu'elle avait fait pour elle ?

Lorsqu'elle remonta, une bouteille à la main, Camille avait déjà disparu. Il ne restait plus que Nicolas, accoudé au zinc, les yeux dans le vague en train de siroter son verre à petites gorgées.

- Mais, où elle est ? Déjà partie ? Comme ça ?...

- Ben ouais, tu vois...

- Qu'est-ce qu'elle voulait ?

- Savoir qui était la maîtresse de Thomas.

- Et alors ?...

Le jeune homme marmonna.

- Ben, Marina.

- Marina ?

Martine n'en croyait pas ses oreilles. Comment une telle information avait bien pu passer au travers des mailles du *Cheval Fou*.

- Quoi?... l'agressa Nicolas. T'as aussi quelque chose à dire là-dessus ? Qui tu penses qui lui paie son matos à Thomas ? Son SMIG de cuistot ? Non, mais vous croyez quoi, vous les vioques ? Qu'on vous baise pour votre peau molle ? Vos bourrelets aux genoux ? C'est pathétique ! Tiens, je préfère encore me casser.

Il se leva et sortit dans un grand courant d'air, laissant Martine abasourdie derrière lui. Décidément, ça n'était pas son jour de chance.

La vitre de la porte du bar lui renvoya son image. Celle d'une femme qui se défendait bien contre le temps certes, mais... La vie avait œuvré et elle n'y pouvait rien.

Peut-être avait-il raison au fond ? Peut-être n'était-elle plus qu'une vioque ? Oui, mais alors de la vieille carne, pleine de vie, ne lui en déplaît à ce petit morveux. Et qu'il leur faudrait achever à coups de canne, oui Madame !

Dans le genre pathétique, il pouvait s'en resservir une tranche, ce peigne-cul qui avait besoin d'une maman de substitution pour survivre.

Elle pensa avec tendresse à Bernard. A son grand corps abîmé par les travaux des champs certes, mais encore fort, vibrant de désir. A ses kilos accumulés, son ventre rebondi comme un coussinet sur lequel elle

posait sa joue avec une confiance infinie et se sentait belle.

Leurs regards étaient intérieurs, leurs rires complices et leur vie pleine d'une densité insoupçonnable. Celle que l'on acquiert lorsque les semailles sont derrière mais que moisson après moisson, les blés poussent encore, tordus, dans leur sillage durci. Goûteux jusqu'au bout...

Aussi imparfait et défraîchi que pouvait l'être Bernard, elle l'aimait et ne l'échangerait pour rien au monde. Surtout pas pour un petit crétin suffisant qui tétait encore le lait de sa mère et n'aurait rien d'autre à lui offrir que sa cruauté.

Une grande bouffée d'amour pour son homme nettoya de son miracle toute la frustration de la journée.

Vite ! Un petit blanc pour fêter sa résurrection. Elle trempa ses lèvres dans le liquide sulfureux, fit claquer sa langue et entreprit avec enthousiasme de compter sa caisse. La journée avait été bonne et personne ne lui pourrait son plaisir.

Pas plus Camille que qui que ce soit d'ailleurs, décida-t-elle avec une philosophie que seule la maturité pouvait lui offrir. Non mais ! Les morveux feraient-ils la loi chez elle maintenant ? Sûrement pas avant que les poules aient des dents ! Ça laissait de la marge...

Elle enquilla encore un petit coup d'Apremont, rota discrètement, et cacheta l'enveloppe de la journée d'un grand coup de langue, puis ferma le bouclard.

Devant l'assaut du vent glacial, elle resserra le col de sa veste cintrée bordée de fourrure, puis s'engagea d'un pas ferme dans la rue en dandinant son petit croupion. Son assurance, sa bonne humeur et son impertinence la nimbaient d'un charme incontournable. On pouvait suivre dans sa trace une volée de phéromones se jouant des années accumulées. C'était son secret, sa grâce innée.

Elle aussi, à sa manière, était une élue. Mais ne le savait pas...

Après les révélations de Nicolas, les deux inspecteurs se ruèrent chez Marina.

Comme la porte était ouverte, ils pénétrèrent sans sommation dans l'appartement.

La Russe était seule. Le nez plongé dans ses papiers, elle griffonnait des remarques dans la marge des feuilles étalées devant elle.

Enveloppée d'un peignoir en éponge crème, elle sirotait un verre de vin.

Elle finit par lever les yeux et posa sur eux un regard fatigué. Elle ne semblait pas surprise de leur visite.

- Bien sûr, vous cherchez Thomas ?

Elle se saisit du paquet de cigarettes jeté négligemment sur la table basse, en sortit une qu'elle vissa sur son long tube ciselé, l'alluma en plissant les paupières. Camille la dévisagea, glaciale.

- J'ai bien peur que vous ne nous ayez pas tout dit, Madame.

- Certes non, répondit Marina en exhalant une longue bouffée de fumée. Mais de toute manière, qu'est-ce que ça change ? Je suis votre suspect idéal, n'est-ce pas ? Vous ne me lâcherez pas.

- Ça c'est sûr... lui répondit Vega sans se laisser démonter par son air désabusé. Vous n'avez pas cessé de nous mentir, et ce depuis le début.

- Non, c'est faux. Je ne vous ai simplement pas tout dit. Mais vous ne m'avez pas tout demandé non plus...

- Juste... Mais vous avouerez que mis bout à bout, la somme de vos omissions commence à prendre des proportions intéressantes.

Michel Vega n'avait pas chômé. Certes il n'était pas au mieux de sa forme pour ce genre d'enquête, mais son incapacité à se rendre utile physiquement avait finalement rendu son cerveau plus acéré. Il avait passé une partie de l'après-midi à recueillir une multitude d'informations sur Marina et pas des moindres. Il attaqua :

- Sauf erreur, vous faites effectuer des virements bancaires réguliers sur le compte de votre complice et ami Tchernkof. Vous savez, votre copain de la boulangerie moscovite qui saupoudrait les pâtisseries de cocaïne. Ça vous parle ça ? Et ce depuis votre arrivée en France, si je ne m'abuse ? D'où sortez-vous tout cet argent Madame, hein ?

Devant le silence de la Russe, Vega reprit doucement :

- Et ce fameux Tchernkof, ne serait-il pas devenu un peu le mari officiel de votre fille, par hasard ?

Marina leva des yeux furibards sur l'inspecteur.

- Ne touchez pas à un seul cheveu de ma fille ou je...

- Ou vous quoi?... Vous avez asséché sans vergogne le compte de ce pauvre Gilles tout en vous tapant son commis de cuisine que vous continuez par ailleurs à entretenir. Il lui jeta une liasse de comptes bancaires au visage. Elle encaissa, le regard noir. La belle vie, non ? reprit Vega méprisant. Mis à part ça, vous ne savez rien des affaires de votre mari, bien sûr...

Camille asséna alors le coup de grâce :

- Et comme il n'y avait plus rien sur les dits comptes, vous avez décidé d'hériter. Pratique, non ?

Marina se décomposa littéralement sous leurs yeux.

- Non ! C'est faux ! Oui, j'ai effectué des versements à ma fille, je l'avoue. Mais vous savez très bien qu'aucun tribunal ne retiendra une accusation de vol contre moi. Notre mariage en communauté de biens me donne tous les droits sur les comptes courants de mon mari, qui sont devenus les miens aussi par la même occasion, ne vous en déplaît. Quant au meurtre ? Ça n'est pas moi ! Tout ça est un tissu de suppositions erronées qui vous arrangent bien, n'est-ce pas ? Vous n'arrivez pas à dépasser le bout de votre nez et il faut que quelqu'un paie, c'est ça ? Alors

une émigrée Russe saigne-cul, c'est miche bénie pour vous, hein ?

- Peigne-cul et pain béni, rectifia Camille, pas saigne-cul. Quoique...

Marina ne releva pas. Sa petite soif culturelle l'avait quittée.

- Jamais je n'aurais fait ça. Elle secouait la tête. A défaut de l'aimer, je le respectais. Etre une opportuniste ne fait pas de moi un monstre quand même ! Si toutes les femmes qui me ressemblent tuaient leur mari, il n'y aurait pas assez de place dans les cimetières de France pour les enterrer.

Les R roulaient à la pelle, charriant de la peur dans leur tonnerre.

Elle continua, lancée comme un bolide, emphatique, un doigt accusateur pointé sur Camille :

- Facile pour vous de me juger, hein ? Que savez-vous du froid et de la faim ? De l'oppression et des droits de cuissage ? Des camps de travail en Sibérie ? Ah, vous pouvez me mépriser, va ! Un croissant dans une main et l'autre trempée dans un bain moussant. Je vous hais tous autant que vous êtes ! Vous prenez tout et ne laissez rien au reste du monde. C'est vous les assassins ! Les assécheurs de rivières, les empoisonneurs d'atmosphère avec vos petites voitures, vos steaks saignants et vos bennes de déchets. Alors non, je n'ai pas de remords. Mais malgré tout ça, je ne tuerais pour rien au monde. Et Gilles encore moins que les autres. Alors votre petit air méprisant...

Une ride profonde barrait son front, ombrait son visage.

Michel Vega trancha.

Il sortit une paire de menottes de sa poche.

– Allez, on embarque !

Marina se retourna d'une seule pièce et se campa face à lui.

- Oh, non, vous n'embarquez pas, mon garçon ! Je vous signale que je n'ai commis aucun délit, que vous venez déjà de me coller pour quarante-huit heures de préventive qui n'ont abouti à rien. Alors non ! On n'embarque pas ! Ou mon avocat vous réduira en purée et toutes les associations de France seront au courant de votre antisémitisme avéré...

Les deux inspecteurs ouvrirent deux yeux ronds comme des billes.

- Antisémitisme ? Mais qu'est-ce que ça vient foutre là, ça ?

- Oui, je suis juive ! Et alors ? Ça n'est quand même plus un crime, non ? Elle les regardait par en-dessous, savourait leur surprise. Vous n'avez rien contre moi, vous ne pouvez rien, un point c'est tout. Et si vous insistez, on va finir par se poser des questions, figurez-vous. En France, il y a des lois contre le harcèlement, quel qu'il soit. Je ne me laisserai pas faire... Cherchez un autre bouc émissaire, moi, j'ai déjà donné ! D'une façon ou d'une autre, vous n'aurez pas le dernier mot. Alors,

maintenant, foutez-moi la paix et trouvez l'assassin, qu'on en finisse.

Ils avaient eu tort de la sous-estimer. Maligne comme un singe, la Marina, avec son accent à écorcher les ruisseaux.

Elle avait raison. Ils n'avaient rien de probant contre elle. Enfin, tout du moins, pour l'instant.

Elle pouvait bien s'envoyer en l'air avec n'importe qui, à partir du moment où il ne s'agissait ni d'un mineur ni d'un âne. Personne d'autre que son mort de mari n'y trouverait à redire.

Sa liaison avec Thomas ne prouvait en aucun cas une quelconque complicité avérée. De plus, à ce jour, hormis de fortes présomptions, ils n'avaient aucun chef d'inculpation probant à mettre sous le nez du jeune homme. Le fait qu'il connaisse Momo la Soupière le plaçait en position de témoin principal, pas de coupable.

Et voilà ! Résultat des courses, ils n'avaient rien de solide entre les mains et ne tiendraient pas un caramel avec un dossier aussi vide de charges. L'affaire était close...

Malgré tout, Camille insinua, perfide.

- Mais alors, si vous êtes injustement soupçonnés, tous les deux, pourquoi Thomas se cache-t-il, hein ?

- Parce que c'est mon amant, tiens ! Au regard de la magnifique pertinence de vos déductions, de la manière arbitraire avec laquelle vous décidez de vos arrestations, il préfère attendre que ça se tasse. Vous

n'auriez sans doute pas manqué de lui coller tout de suite le meurtre sur le dos sans sommation.

- Il faut bien dire que sa disparition est des plus suspectes.

- Bien sûr que non ! Il a quitté son poste une semaine avant les meurtres pour s'entraîner au Derby. Vérifiez ! Il n'a juste pas réapparu et n'avait pas envie de s'expliquer là-dessus. C'était son droit non ? Il n'a pas confiance en vous, et il a raison ! La preuve, cet acharnement contre moi, qui prouve que vous n'avez rien compris à cette affaire. En plus, il vous en veut personnellement et n'est certainement pas prêt à vous faciliter la tâche. Je vous rappelle qu'à cause de vous, sa victoire n'a pas été homologuée.

- A cause de nous ? Ben, tiens ! Qui lui empêchait de prendre le départ comme tout le monde à ce garçon, hein ?

- Vos bataillons de gendarmes qui l'attendaient au départ, bien évidemment. Parce que vous croyez peut-être qu'ils l'auraient laissé partir comme ça ? Sans rien faire ? Vas-y mon gars, éclate-toi ! On règlera nos petites histoires de meurtres à l'arrivée... Soyons sérieux ! Allez foutez-moi le camp maintenant. Laissez-moi travailler !

Et elle se replongea dans l'étude de ses comptes sans ne plus leur accorder la moindre attention.

Vaincus, les deux inspecteurs se retirèrent.

La température eut vite fait de refroidir leurs cerveaux surchauffés de contrariété.

Un hibou à l'aigrette grillée par le froid hulula faiblement. Sa femelle en hypothermie, une grosse mémère qui en avait vu d'autres, tomba d'un bloc de la branche du mélèze à laquelle elle s'agrippait de ses maigres forces depuis le début de soirée. Un renard qui passait par là lui rompit le cou sans hésitation et but son sang chaud. Chacun survivait comme il le pouvait.

Au bout d'un moment pourtant, l'incroyable beauté du paysage les rattrapa.

Les étoiles, accrochées en vrac sous la coupole de l'univers, dessinaient l'avenir du monde à grands renforts de virgules scintillantes. Tout là-haut, voltigeant à flanc de montagne, des ratracks dansaient leur ballet, aussi énigmatiques que des soucoupes volantes. C'était tout simplement unique.

Les deux inspecteurs avançaient côte à côte, poursuivis par le crissement de leurs semelles ; Camille, enfouie jusqu'aux narines dans sa doudoune

en plumes, et Vega, moelleusement emmitouflé dans son poil de chameau qui justifiait ici toute la démesure de son investissement.

Ils passèrent la fin de la soirée à quadriller les ruelles sibériennes, sous les pâles rayons de la lune rousse, tentant d'assembler les différents paramètres de l'enquête.

De quelque endroit où démarraient leurs investigations, tout les ramenait vers la Russe, comme une articulation incontournable, une quadrature du cercle. Et une obsession, ils devaient quand même bien se l'avouer.

Elle était au centre de tout, ils en étaient certains. Mais quel était son véritable rôle dans cette histoire ?

Et celui de Thomas ? Un trompe l'ennui ? Un bon petit coup en prévision de longues inter saisons ? Un complice ?

Et Béthune, Marie, Croucrou ? Du petit personnel ?

Et le mort de la clairière, hein ? Le Momo Rignol castagneur de gonzesses ? Impossible de trouver la moindre corrélation entre ce dernier, la mort de Marie ou celle de Gilles. Hormis le fil du trafic de drogue et Thomas, l'insaisissable et fantomatique commis de cuisine.

Le matin même, Vega était resté un peu plus d'une heure au téléphone avec l'inspecteur Rapino de la brigade des stupéfiants de Grenoble. Il lui avait ex-

posé les faits et avoué son incapacité à comprendre les tenants et aboutissants de cette enquête embrouillée.

Rapino avait récupéré les identités de chacune des personnes apparaissant dans l'affaire. Il tenterait de faire cracher quelque chose à cette liste opaque en recoupant les diverses pistes et dossiers de l'enquête de *Saint-Glakis* avec d'autres affaires en cours traitées par la brigade des stup.

Avec un peu de chance, certains noms apparaîtraient peut-être en double ?

Régler ça par téléphone s'avérait laborieux, aussi, d'un commun accord, les deux hommes avaient-ils décidés d'une réunion de travail plus formelle.

Michel Vega avait donc prévu de se rendre à Grenoble dès le lendemain matin.

Une étoile filante traversa la voie lactée.

Infinitésimal... Voilà ce qu'ils étaient ! Impuissants, aveugles et aussi ridicules qu'un pet de nonne dans la toundra.

Désespérés par leur médiocrité, les deux inspecteurs lyonnais décidèrent de s'arrêter pour noyer leur déception dans un dernier verre.

Quelques mètres plus loin, un noir Banania, toutes dents dehors, barrait la nuit de son intermittence lumineuse : le *Black Night*.

Camille agrippa son co-équipier par la manche.

- Viens, on va là.

Michel Vega jaugea le pub d'un air méprisant :

- M'inspire pas. Ça m'a l'air d'un ringard ce truc...

Camille le visa d'un œil amusé et précisa :

- Non, pas ringard : kitch.

- Oui, ben, c'est pareil.

- Non c'est pas pareil. Il y a des trucs incroyables qui se passent à l'intérieur de ce truc, justement. Ne t'arrête pas aux apparences. En plus, ça appartient à ma copine Tochette. Alors, Maître Vega, toi tu fais ce que tu veux, mais nous on y va.

Camille et Georges grimpèrent quatre à quatre l'escalier conduisant au bar. Michel Vega renfrogné, finit par les suivre en avançant mollement ses jambes gainées de cachemire.

Tochette ? Et puis quoi encore ? Il ne manquait plus que Bibi et Fricotin. M'enfin, depuis Croucrou et Momo la Soupière, il ne s'étonnait plus de rien.

La pression de ces derniers jours, Marina, la frustration permanente qui l'habitait avaient dangereusement réveillé sa libido. Il avait espéré lever un mignon tendron pour finir la soirée.

Il ne risquait pas de le trouver ici ! Deux verres de trop et il sortirait au bras d'une vieille rombière dont il ne pourrait plus se dépêtrer.

Ils franchirent de concert le seuil en tapant des pieds sur le perron pour se débarrasser de la neige qui couvrait leurs chaussures.

Une bouffée de transpiration humide leur sauta au visage.

La salle était bondée.

Des plaques de marbres lustrées délimitaient une petite piste de danse au fond du pub. Une bonne vingtaine de noctambules s'y trémoussaient au rythme d'un vieux disco. Juste derrière, peint sur le mur, le noir de l'enseigne, joues surdimensionnées, jouait du trombone en trompe-l'œil.

- Ah, ben ça, y a pas à dire... Plus kitch je meurs ! confirma Vega.

L'ambiance aurait pu paraître cosy, presque désuète s'il n'y avait pas eu le barman. Ce dernier officiait derrière un comptoir en acajou, déguisé en Esméralda. Il portait une longue robe bleue à froufrous.

Ses cheveux blonds coupés en carré plongeant, retenus par un serre-tête bordé d'étoiles, lui tombaient sur les épaules. Deux petites taches rouges sur les joues et un trait vertical peint au centre de ses lèvres complétaient son aspect décalé.

Pourtant il ne fallait pas s'y tromper. La précision de ses mouvements démentait son apparente mièvrerie.

L'homme jouait des bouteilles et des verres avec une rare dextérité.

Whisky, vodka, eaux gazeuses et divers jus de fruit volaient dans les airs, finissaient leur course en rasades précises dans de grands verres à cocktail alignés face à lui.

Une rangée de fans le contemplait, extatiques, en sirotant des mixtures colorées. Vega dut se frayer un

passage au milieu de ces derniers pour avoir accès au bar.

- Whisky ! commanda-t-il d'un ton péremptoire.

Décidément pensa Camille, il n'apprendrait jamais.

- S'il vous plaît ! répondit le jeune barman en dentelles sans cesser une seconde son ballet aérien. Ici, on dit s'il vous plaît ou on va se gratter.

Le boum-boum s'arrêta. Les danseurs regagnèrent leur place en riant. Pour une fois, le monde tournait à l'endroit.

Une table se dégagea. Les deux inspecteurs s'y précipitèrent. Poser leurs fesses après cette errance nocturne, ne relevait pas du luxe. Ils s'affalèrent avec plaisir sur les chaises capitonnées.

Tout à coup, une lumière rose éclaira la scène, découvrant en contre-jour la silhouette d'une grande et belle blonde à genoux au centre de la piste.

Tout le monde se tut. La jeune femme se leva doucement, ménageant son effet. Elle tenait à la main un ruban de gymnaste qu'elle commença à faire tourner avec dextérité.

Pendant quelques secondes, il n'y eut plus rien d'autre dans la salle que les arabesques compliquées du satin qui bruissait dans un silence religieux. Une voix s'éleva alors, sauvage comme un torrent, rugueuse comme du granit. Un saxophone pleurait.

La nuit referma ses parenthèses obscures sur la nuque de la danseuse. Parfois, son visage luisant de sueur attrapait un bout de lumière. Le rose glissait

alors sur ses yeux, caressait la blancheur de ses bras, soulignait la courbe de ses reins, rebondissait sur son pubis. Son corps brûlait de passion. Les hommes gémissaient.

Les applaudissements fusèrent. Vega buvait, silencieux, front moite, mains serrées sur son whisky.

- Alors ? questionna doucement Camille. Kitch ou ringard ?

- Magique.

Boney M sortit de derrière les platines. Il n'en fallut pas plus pour que les danseurs se jettent à corps lascifs sur la piste, mouvements incertains, calés au fond du tempo, très loin, vers des contrées érotiques inavouables.

Vega finit d'enquiller son whisky cul sec et fixa Camille, une flamme dans les yeux.

- Fait carrément chaud ici, dis donc.

- T'as aimé ?

La voix sortait d'une trentenaire aux cuisses musclées mises en valeur par un collant moulant.

Les oreilles atomisées par les enceintes qui crachaient à présent du Gilbert Montagné, ils ne l'avaient pas entendue arriver.

- Oh, Tochette ! Camille se leva, l'embrassa. C'était... sidérant. Oui, je crois que c'est bien le mot juste.

Tochette éclata de rire.

- Et bien tu pourras le dire à ma sœur, ça lui fera drôlement plaisir.

– Sa frangine, c'est la danseuse, précisa Camille à son co-équipier qui fixait l'apparition d'un air niais.

- Impressionnant, vraiment... Et c'est vous qui chantez alors ? demanda-t-il après un silence en la déshabillant du regard.

- Ben oui. Ça coûte moins cher que d'embaucher.

- Mais, pourquoi vous vous planquez derrière la sono ?

Elle sourit.

- Parce qu'il ne manquerait plus que je sois aussi obligée de me tortiller le croupion sur le devant de la scène, à ce prix-là ! Ça serait le pompon. Et puis, Mia fait ça à la perfection, non ? Moi, c'est pas mon truc. Je suis plutôt du genre metteur en scène, voyez. On se l'est toujours dit : ma voix dans le corps de rêve de ma frangine et on aurait fait un carton ! Mais bon... Elle se tourna vers Camille. Tu es là pour les meurtres ?

- Oui. Je te présente mon co-équipier, l'inspecteur Michel Vega.

Tochette tendit une main douce et sèche au policier qui, hypnotisé, la garda un long moment dans sa paluche brûlante. La savoyarde rougit, embraya d'une voix rauque :

- Sympa d'être venu nous voir. Vega la lâcha. Vous buvez quelque chose ? C'est ma tournée.

- Oh, un petit blanc pour Michel, ça sera parfait, suggéra Camille avec humour.

Tochette sourit avec indulgence.

- Vous ne seriez pas passés chez Martine vous, par hasard ? Elle vous a fait le coup de sa grande cuvée, je parie, hein ? Elle n'en rate pas une, la Tata.

Vega, atteint d'une transe subliminale, ne répondit pas.

Il transpirait à grosses gouttes, cerveau bloqué sur les muscles de la jeune femme qu'il aurait bien pétris là, à pleines mains, gavés du jus de leur magnifique puissance. Puis, il l'aurait couchée à même le sol, l'aurait prise avec la force d'un taureau, sexe droit comme un pilon, fesses roulant sous...

Tochette secoua les doigts à hauteur de son nez.

- Hou, hou ! Je vous parle, là, mon gars.

L'objet invisible de Giacometti ! Voilà à quoi ressemblait la jeune femme. La peau tendue sur des pommettes hautes, le front ouvert, deux grands yeux fiévreux, mais tout ça posé sur un corps puissant, bien planté dans le sol. Elle portait en elle toute la contradiction du monde.

- Pardon... Vraiment je suis confus. Mais vous êtes si... Enfin tellement...

- Massive. Vous pouvez le dire. Ça ne me gêne pas, c'est la stricte vérité.

- Non, vous vous trompez. Si... Vivante. Oui, c'est ça : vivante.

Camille n'en revenait pas. Etait-ce l'effet du whisky ?

- Alors, mon Michel, on se lâche ?

Ce dernier tenta de répondre, glotte au taquet :

- Ben, euh, non... C'est-à-dire que...

Tochette, très gênée, se dépêcha de changer de sujet.

- Tu sais qui m'a appelée cet après-midi ?

- Non...

- Martine, figure-toi ; justement.

- Ah oui ? répondit Camille surprise. Et qu'est-ce qu'elle te voulait ?

- Que j'aie fait un tour dans les toilettes pour voir s'il n'y avait rien dans les réservoirs.

Tantine continuait son enquête en douce. Camille aurait dû s'en douter !

- Et alors ?

Tochette sortit deux petits sachets en plastique de sa poche qu'elle jeta sur la table.

- Ben, voilà !

Gilbert Montagné avait fini sa beuglante depuis belle lurette, les Bee Gees déversaient à présent leur sirop californien à grandes louches. Michel se saisit d'un des paquets, l'ouvrit, renifla.

- Toujours la même, conclut-il le nez poudreux. J'ai bien peur qu'il y en ait partout dans la station.

- Ça ne m'étonnerait pas, reprit Tochette. J'en ai même surpris un tout à l'heure qui sniffait un rail à même la table !

- A même la table ? s'indigna Camille. Et bien mon neveu ! Tu l'as signalé à la gendarmerie, j'espère ?

- Non. Ici on règle nos comptes en famille.

- Ça veut dire quoi ça ? En famille, intervint Michel Vega.

- Ça veut dire qu'on fonctionne par ajustement mutuel.

- Mais encore ?

- Les escaliers sont abrupts dans le coin. Ça monte sec, vous savez ? Et ça redescend encore plus vite.

- Je vois... Ça vous arrive souvent ?

- De quoi ? La drogue ou l'ajustement mutuel ?

- Les deux.

- Quand même...

- Quand même ?

- D'une manière régulière avec des pics au moment du Derby.

- En parlant du Derby, s'enquit Camille. Tu n'y participes pas cette année ?

- Non. Pas le temps de m'entraîner et marre de la compétition. Dans la vraie vie, c'est tous les jours que je me bats. Ça va quoi... J'ai ma dose.

- Dommage...

- Vous skiez ? lui demanda Vega impressionné.

- Ben oui, comme tout le monde.

- Enfin, précisa Camille d'un air entendu, pas vraiment comme tout le monde. Elle se tourna vers Michel. Tu la verrais !

Tochette rit.

- Faut bien que ça serve à quelque chose ce paquet de muscles collé sur mes cuisses.

Vega déglutit.

Camille, pragmatique ne lâcha pas le morceau.

- Si je te dis Thomas, ça t'inspire quoi ?

- Un sacré skieur.

- Mais encore ?

- Le genre à vous brouter la laine sur le dos.

- Précise.

Tochette hésita un instant. Elle lissa la paume de sa main sur la protubérance de sa cuisse droite, jeta un regard à Vega qui plongeait derechef son nez dans son troisième whisky, puis finit par lâcher :

- Et bien... Lorsqu'il est arrivé, il paraissait si... si... différent. Alors, on a fait un peu de poudreuse ensemble. On a sauté une ou deux corniches et puis, de fil en aiguille... Enfin, tu vois, quoi. Mais il était si jeune ! Trop jeune. Tu sais moi, les hommes, je les aime mûrs. Ils sont plus... Comment dire ? Attentifs, attentionnés, généreux... Oui, c'est ça, généreux... Enfin bref, ça n'a pas marché.

Camille connaissait ça, les petits matins vaseux, un jeune bellâtre vautré en travers de son lit, plus occupé à se mirer le frifri qu'à s'occuper d'elle. Elle comprenait.

Quant à Vega ? Ce dernier ressentit un besoin viscéral d'humecter sa langue. Mûrs ? Mon Dieu, n'importe quoi qui fût fort ! Il but une gorgée de whisky, sourcils dans le liquide ambré, température au taquet. Il s'étouffa.

Camille lui tapota le dos.

- Ça va pas mon Mimi ?

Il croassa, souffrant le martyre :

- Le whisky... C'est le whisky... Fort, pas l'habitude.

Camille revint vers Tochette.

- Alors ?

- Eh bien, nous n'avons simplement pas conclu positivement. Du coup, il s'est rabattu sur Marina. Finalement, je n'ai pas raté grand-chose. Mieux elle que moi, comme banque de France !

Ajustement mutuel, Conclu positivement. Belles métaphores. Vega ne manquerait pas de les réutiliser à bon escient.

- Tu crois qu'il pourrait tremper dans un trafic de drogue ? reprit Camille.

- Je ne sais pas. Mais manifestement, il n'est pas très regardant sur les moyens d'obtenir ce qu'il veut. Alors... Ceci dit, je ne pense pas qu'il se drogue.

- Il ne serait peut-être qu'un passeur ?

- Ne me fais pas dire ce que je n'ai pas dit. Je n'en sais rien moi ce qu'il trafique ! La seule chose que je peux avancer, c'est qu'il n'a pas un rond mais qu'il possède le meilleur matos du coin, voilà. Avec Nicolas, bien sûr. Mais Nicolas on sait qui paie, hein ?

- Audrey pour Nicolas et Marina pour Thomas ?

- Peut-être... Mais tout le monde ici sait que Gilles n'avait plus un radis. Alors...

- Et ses fréquentations à Thomas ; tu peux m'en dire plus ?

- C'est un taciturne. Il ne se mêle pas aux autres. De temps en temps il vient boire un coup avec son chef, Marius. Autrement... Je l'ai vu deux ou trois fois avec un mec d'une trentaine d'années que je ne connais pas. Le genre un peu... Elle réfléchissait, cherchait le mot juste, ne voulant pas induire son amie en erreur. Fat, oui c'est bien ça, fat... Comme il n'arrêtait pas de me mater, j'ai fini par le remarquer. Mais bon... De là à le reconnaître...

Elle jeta un autre regard à Michel Vega qui toussota, vira les yeux de ses fesses rebondies pour les accrocher, hypnotisé, sur ses deux seins plantureux.

Camille se remémora le visage translucide du mort de la clairière. Tiendraient-ils enfin une piste ?

Il fut convenu que la savoyarde passerait dès le lendemain matin au commissariat, à la première heure, pour visionner les photos numériques du cadavre.

A minuit, ils sortirent du pub, vaguement ivres.

Michel Vega ne lâchait plus la main de Tochette dont il s'était emparé, pour un baisemain qui n'en finissait pas.

- Euh... Si vous pouviez me rendre mon outil de travail ?

- Pas avant d'avoir lu votre ligne de vie.

- Ah, oui ? Vous faites ça, vous ?

- Et plus encore, si vous saviez...

Subodorant qu'on y passerait la nuit, Camille prit discrètement congé. Elle avait d'autres projets.

Accompagnée de Georges, elle se rendit alors chez le brigadier Berlioz, une bouteille de champagne à la main, négociée avec le barman du *Black Night*. Elle sonna et attendit.

Bleu d'Acier, maudissant l'imprudent visiteur qui venait le tirer d'un sommeil si bien mérité, aboya, agressif, cheveux en pétard.

- Mais putain ! Vous ne dormez jamais vous ?

Deux heures plus tard, blottis au fond de la couette, les deux amants débouchaient la bouteille.

Une journée entière de course aux confins des séracs n'avait en rien amoindri les capacités sexuelles de l'homme. Il avait porté Camille au ciel plusieurs fois. Elle avait couiné, appelé sa mère et terminé sa course les bras en croix sur son torse velu, ramollie, toute retournée. Oui, Bleu d'Acier était bien indestructible !

Ils avaient fini la nuit, repus, des centaines de bulles en explosion sur leur palais.

Georges les avait observés, bien sagement assis sur son petit derrière, les deux oreilles en pointe, voyeur bénit de leurs ébats.

L'odeur du stupre et de la fornication l'avait gardé en éveil.

Pétri de jalousie et de frustration, il avait fini par passer subrepticement à la cuisine pour éventrer d'un croc rageur le sac poubelle plein qui reposait près de la porte. Pelures d'orange et marc de café égayaient à présent le carrelage crème astiqué à la peau de

chamois par le maniaque Bleu d'Acier. La guerre était déclarée !

Si l'ajustement avait été compliqué, manifestement l'équipe venait de se former d'elle-même.

Bleu d'Acier entre ciel et terre, prêt à la moindre traque, la plus infime poursuite ; Camille en point de jonction et de synthèse entre tous les éléments de l'enquête et Michel Vega en tête chercheuse ; une main sur son ordinateur et l'autre tapotant sur les touches de son téléphone portable devenu brûlant de suractivité.

Il restait deux jours ! Pas un de plus...

Il faisait nuit noire. En haut, la voûte céleste : sa vie de rochers, ses pulsations lumineuses. En bas, le silence.

Même les chats avaient renoncé à leurs combats érotiques, les moustaches congelées, les pattes raides. Ils dormaient du sommeil du juste, roulés en boule sur les genoux des vieux oubliés près du feu ou au fond du lit des célibataires ravis de ces bouillottes improvisées.

Camille ajusta son petit bonnet sur son casque blond, embrassa une dernière fois l'athlète endormi et s'engouffra dans la béance glacée du dehors.

Elle roula d'une planète à l'autre, oublieuse du froid, les jantes larges, les yeux baveux, perdue dans la lointaine Orion. L'univers venait de l'avalier en entier. Son cœur battait dans son ventre, des vagues de désir assaillaient son pubis. Ce devait être ça le big-bang ou sacrement y ressembler.

Alors qu'elle était en pleine navigation sur la voie lactée, un homme surgit devant elle. Elle poussa un petit cri de surprise, récupéra d'un coup ses jambes, son clitoris, son cerveau et dégaina son 38. Georges grogna, se planqua derrière ses jambes, babines retroussées sur son impressionnante mâchoire de molosse terrier de sept kilos.

- Qui va là ?

- Putain, mais faites attention, quoi ! Vous allez m'estropier avec votre truc. Je savais bien que c'était une mauvaise idée, marmonna l'homme entre ses dents et il disparut aussi soudainement qu'il était arrivé.

- Béthune ? C'est vous ? Mais revenez nom d'un chien ! Tenez, regardez, dit-elle en rengainant son 38 et en levant les bras, je ne suis plus armée. Je ne vous ferai rien...

Le silence continuait son chemin nihiliste, opaque, strié de rien. Juste le vomissement du torrent et le grognement de Georges.

- Mais enfin, reprit Camille contrariée. Je vous dis que vous ne risquez rien. Allez quoi, bordel ! Sortez de votre trou.

La Sibérie lui répondit. Un peu plus et on entendrait les mulots grignoter, les belettes copuler.

Un léger grincement derrière elle la fit sursauter. Le chien aboya, agressif.

Béthune intima :

- Non ! Ne bougez pas, ne vous retournez surtout pas ! Et retenez votre clébard ! Ou alors je me casse tout de suite et vous ne saurez rien du fin mot de cette histoire.

Camille s'immobilisa. Dire qu'elle était rassurée aurait été d'un optimisme démesuré. Elle ramassa Georges d'une main experte par son harnais et lui ménagea une place bien au chaud dans sa doudoune. Manquerait plus qu'il prenne la mort dans ce froid d'enfer. Pas humain, ça pour un chien ! Mais bon... La règle de ce petit jeu nocturne semblait claire.

- D'accord. Comme vous le voyez, je ne bouge plus... Alors accouchez ! Qu'est-ce que vous avez à me dire que je ne sache déjà.

- D'abord, comment m'avez-vous reconnu ? On ne s'est jamais rencontré.

- Vous savez, il y a un siècle de ça, des mecs se sont cuits les poumons pour inventer la photographie. Je m'emploie juste à leur rendre hommage.

Georges grognait toujours, en sourdine.

- Oui, bien sûr... J'aurais dû mettre une cagoule.

Camille s'énervait de sa situation inconfortable. En plus ses doigts de pieds viraient tout doucement à la température ambiante. Elle commençait à se les cailler sérieusement.

- Dites donc, vous allez jacter longtemps, comme ça, derrière mon dos ?

Elle fit mine de se retourner.

- Stop ! Je vous ai dit non. Essayez encore une fois et c'est aux choucas que vous parlerez. Vous pourrez toujours essayer de leur apprendre le français, hein ?

- Je peux m'asseoir au moins ? Je suis debout depuis l'aube.

- Debout, tu parles ! Ça fait quatre plombs que je vous attends, moi. Vous croyez que je ne vous ai pas vu sortir de chez Berlioz ? Vous avez fait quoi là-bas ? Joué aux dominos ?

- Ecoutez mon vieux, on n'est pas ici pour parler de ma vie privée. Alors ou vous accouchez ou je vais me coucher.

Il accoucha.

Georges s'endormit sur son sein.

Elle sut qu'il avait fini lorsqu'elle entendit un petit couinement derrière elle. Elle se retourna d'un bloc.

Le jour commençait à hisser son drapeau derrière la Dent *Brejelette*. Au même moment, le vent du matin enclencha le mode oreilles congelées. Elle ne sentait plus ses doigts.

Pas la peine de tenter quoi que ce soit. Elle ne risquait pas de rattraper le jeune homme dans le dédale verglacé des rues du village qu'il connaissait par cœur.

Les nouvelles étaient de taille et sentaient méchamment le renfermé. Il fallait absolument appeler Vega, se dépêcher. Quelle idée d'être logés à trois kilomètres de distance l'un de l'autre !

Elle n'avait pas percuté que cela pouvait poser un problème quand son coéquipier avait élu domicile à la gendarmerie de *Saint-Glakis*. Elle s'était contentée de ricaner en découvrant son exposition pleine *Bouffarde* et lumière du jour à la Saint-Glinglin.

- Ben au moins tu ne risqueras pas de manquer d'air, ici, hein ?

Quant à elle, elle n'aurait pour rien au monde échangé son petit studio terrasse plein sud, inondé de soleil à *Saint-Doucy*, petit hameau épargné par ce vent d'apocalypse et situé juste au-dessus du village maudit.

Elle s'en mordait aujourd'hui les doigts. Enfin ce qu'il en restait, car ces derniers lui refusaient tout effort. Ils pendaient au bout de ses deux mains, recroquevillées comme des serres.

Impossible de pianoter sur son minuscule clavier de téléphone dont la batterie avait de toute façon rendu l'âme. Et puis Vega était-il chez lui d'abord ? Ne fallait-il pas plutôt retourner chez Tochette ? Pourquoi pas.

Elle jeta un coup d'œil du côté du pub. Tout était éteint.

Il lui fallait donc rentrer chez elle, brancher son portable à la première prise disponible et surtout retrouver l'usage de ses dix précieuses petites saucisses sans lesquelles l'homme ne serait rien de plus qu'un cloporte à la botte des dinosaures, jouant à la baballe et jappant.

Elle se battit pendant quelques minutes avec la serrure de sa résidence, pour finir par réussir à glisser la carte magnétique dans l'interstice.

Georges, croupion givré, coucougnettes réduites à l'état d'olives niçoises, s'engouffra dans le couloir sans demander son reste.

Alors que Camille faisait un pas en direction de la chaleur, une volée d'étoiles explosa à l'arrière de son crâne. Elle s'affaissa lourdement sur elle-même. Sa joue rebondit sur le seuil verglacé avec un sale petit bruit d'os brisé.

La porte se referma instantanément.

L'homme rangea sa matraque. Ça avait été plus facile que prévu. Elle n'avait rien vu, rien entendu et rien moufté. Du travail soigné...

Il se baissa, fouilla la jeune femme, récupéra son revolver qu'il rangea dans une des poches de sa parka, puis la chargea comme un vulgaire sac de patates sur son épaules.

Les sacs de patates, il connaissait. Il en maniait tous les jours. La jeune femme n'était rien de plus pour lui qu'un quartier de viande supplémentaire à entreposer dans une chambre froide.

Derrière la porte, Georges grattait frénétiquement, tout son courage rassemblé dans ses petites griffes inutiles.

L'homme avait préféré attendre que le chien soit hors de portée. La veille, il l'avait vu sauter derrière sa patronne d'un muret de plus d'un mètre cinquante et

rebondir sur le sol comme une petite balle de muscles bien entraînée.

Il connaissait ce genre de ratier qui ne payait pas de mine mais possédait les crocs d'un doberman ! Le style à vous cisailer le mollet et à y rester accroché, même mort, jusqu'à ce qu'on leur brise les os de la mâchoire. Il avait déjà vécu ça et n'avait donc pas commis l'erreur de sous-estimer le bestiau.

Il disparut dans la nuit mourante.

A quelques mètres à peine, Béthune gisait sur le dos, regard figé sur la voûte céleste. Il venait de vivre son dernier matin, son dernier espoir, sa dernière peur.

La neige buvait goulûment son sang, rouge comme la colère qui avait étreint ses tripes durant les dernières vingt-quatre heures de sa vie. Une plaie béante ouvrait sa gorge à l'aube. Quelques bulles y terminaient encore leur chemin de respiration, puis tout fut calme. Il venait de trouver la paix et reposait à présent dans un linceul vermillon, insensible à l'agitation des hommes.

Un merle égaré roucoulait son amour. Le premier depuis des mois.

Encore un peu et le printemps chatouillerait les doigts de pied des marmottes.

Mais l'hiver givrait encore les poils de nez, pétrifiait les sourcils. Il aurait été bien imprudent de se fier à l'optimisme démesuré d'un volatile de passage que, de plus, personne ne connaissait.

Pour preuve : il fallut dix bonnes minutes à Michel Vega pour gratter la gangue de glace qui recouvrait sa voiture de fonction. On était encore bien loin de l'éclosion des crocus et autres narcisses empoisonnés.

Le matin avait surpris notre homme vaguement amoureux. Ce qui n'était somme toute pas surprenant pour un séducteur de cet acabit. L'étrangeté résidait plutôt dans la nature même de l'objet convoité qui révélait une fois de plus la complexité de la nature humaine et la fragilité des certitudes qui l'accompagnent.

Lui qui ne supportait ni la sueur des sportives, ni le teint rougeaud des campagnardes et encore moins les épaules de lanceuses de marteau ukrainiennes ou autres catcheuses lédoniennes, venait inexplicablement de craquer pour un croisement androgyne d'Heidi et du sénateur Schwarzenegger.

Une tyrolienne, deux fesses rebondies, dures comme du caillou avaient suffi à le faire vaciller. Un regard, un sourire ambigu, la douce tiédeur des doigts mêlés dans la contemplation mystique des lignes de vie, avaient fini de balayer toutes ses préventions.

En tenant la main de Tochette, il avait entendu le vent des sommets, senti sa caresse virile sur sa joue, succombé au vertige des barres rocheuses, du granit, vibré à l'écho des séracs...

Sa libido avait grimpé d'un coup, pulvérisant au passage les charmes sulfureux de Marina. Et ça, finalement, c'était une bonne nouvelle !

Ne supportant pas l'hypothèse d'un refus, il avait opté pour la délicatesse et lui avait juste arraché un rendez-vous en bonne et due forme. La casserole était prête.

Il batailla un long moment avec la serrure de la voiture qui finit par céder en grinçant. Des effluves de banane pourrie et de tabac refroidi collaient aux sièges défoncés.

Après plusieurs essais infructueux, le moteur toussa, puis finit par rugir dans un nuage de gaz carbonique. L'odeur douçâtre de la combustion

envahit tout l'habitable, lui porta le cœur au bord des lèvres.

Vega s'engagea avec précaution sur la chaussée verglacée.

Un bon stage de conduite sur neige ! Voilà ce qu'il allait suggérer au commissaire Montbrison pour leur prochaine session de formation.

Ça ne pourrait pas leur faire de mal ça, entre « *Menotter un suspect ? Une affaire d'appréciation personnelle* » et « *la matraque : arme d'assaut ou outil de dissuasion ?* »

Il lui faudrait bien deux heures trente pour arriver à Grenoble. L'état désastreux des routes ne pardonnerait aucune fantaisie.

Ni chauffage, ni radio pour adoucir le voyage.

La transpiration qui perlait sur son front quelques instants plus tôt commençait doucement à geler. La matinée allait être rude... Le retour aussi.

Il aurait tout loisir de cogiter et bien des sujets à caresser.

Au cours de sa brève nuit, une illumination l'avait frappé.

A cinq heures du matin, n'y tenant plus, il avait tiré le brigadier Maryse Dufflot du lit sans ménagement. L'entretien avait été des plus fructueux.

Il avait ensuite passé plus d'une heure sur l'ordinateur de Thomas, réussi à casser la barrière des mots de passe pour se retrouver expulsé dans un cul-de-sac.

L'homme était malin, mais Vega n'avait pas dit son dernier mot. Maintenant qu'il savait quoi chercher, il y reviendrait et trouverait.

Quelques minutes plus tard, il avait alors reçu un appel de Bréju. Le légiste sautillait au bout du fil, surexcité.

- Je savais bien qu'un truc n'allait pas l'autre jour !
Je le savais !

Vega avait rugi :

- Eh bien, accouchez mon vieux ! Accouchez !

- Devriez-vous méfier, vous. Z'allez finir par devenir aussi aimable que la mère Sora. M'enfin... Bon. L'assassin : c'est un gaucher... Le coup a bien été porté de la main droite, certes, mais c'est un gaucher.

- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

- Il y a quelque chose dans la trajectoire de la blessure qui ne va pas. Voyez : si la main droite avait été assurée, le coup aurait nettement dévié vers la gauche, suivant une diagonale bien précise. Ici, ça n'est pas le cas, il y a comme une courbe sur la fin, une virgule à l'envers en quelque sorte et ça, croyez-moi, c'est l'œuvre d'un gaucher qui s'est servi de sa main droite pour nous induire en erreur. Oh, un malin...

- Je vois...

Oui, Vega voyait. Cette technique pour brouiller l'identification était employée depuis la nuit des temps chez les barbouzes de tous pays. Cette nouvelle

info changeait les données de l'enquête. Un flash-back lui revint à la mémoire. Il savait qui était gaucher...

Du coup et malgré le peu de succès de leur incursion chez la Russe, l'ensemble des faits commençait à représenter un embryon de résolution.

Cependant, des déductions trop évidentes, des raccourcis trop faciles, l'avaient trop souvent égaré en territoire marécageux pour qu'il s'enthousiasme trop précipitamment.

Il se méfiait de lui-même comme de la peste et redoutait que son désir de clore rapidement l'affaire pour pouvoir se tirer à toutes jambes ne perturbe son jugement.

Et puis, tout ça semblait si... Enfin, presque trop... Quoique... Comme l'avait si bien fait remarquer Martine : la connerie... Il devait en avoir le cœur net.

Une douleur lancinante vrillait la tête de Camille, lui charcutait la mâchoire sans pitié.

Pas un bruit, pas une lueur. Juste le froid, intense, inhumain, infiltré dans les plus infimes cellules de son corps immobile. Elle eut un sursaut de terreur, de celle qui laisse les pupilles dilatées, jusque dans la mort.

Elle avait déjà vu des cadavres atteints de cette catalepsie, visages torturés, regards exorbités, figés à tout jamais sur l'horreur de leurs derniers instants.

Un cercueil ! Elle ne pouvait se trouver que dans un cercueil.

Des images de chairs en décomposition, de gros vers blancs repus, de fluides noirâtres, de cheveux collés, de terre lourde, dure, d'inviolable cimetière et... L'abîme.

Elle allait mourir, saucissonnée comme un jambon, plongée dans une béance silencieuse. La panique la saisit de nouveau. Non, elle n'allait pas, ne pouvait pas ! La mort, c'était pour les autres ! Ceux qu'elle

ramassait bouffis d'humeurs, à moitié pourris dans les poubelles de la ville. Les autres...

Elle vomit sa propre bile, amère, gonflée d'adrénaline. S'étouffa, suffoqua...

L'inconscience la happa de nouveau.

Au bar tabac du *Cheval Fou*, la matinée allait bon train.

Entre les livraisons de journaux, les mises en rayon, les cloppards du matin et les petits blancs des poivrots, Martine ne chômait pas.

Lorsque le téléphone sonna pour la première fois, elle le laissa griller ses décibels. Mais lorsqu'il remit une couche de stridence, elle décrocha, agressive.

- Ouais !... C'est pour quoi ?

- Martine ? C'est Berlioz.

Tantine se radoucit.

- Berlioz ? Oh, non... Pas le moment ! J'ai les commandes à ranger, plein de boulot... Pas le temps. Rappelle-moi plus tard...

- Je ne peux pas ! coupa le brigadier. C'est grave.

Un lourd silence plomba. Martine respira un bon coup.

- Qu'est-ce qui se passe ? Bernard ?

- Non, c'est Camille... Elle a disparu.

- Comment ça disparue ? Il est neuf heures et je l'ai vue pas plus tard qu'hier soir ! Alors pour une disparition, c'est un peu prématuré non ? Elle est peut-être...

-Nulle part. On a retrouvé Georges ce matin, tout seul dans le couloir de sa résidence, les griffes en sang.

- Georges ? Tout seul ? En sang ? Mais...

- C'est la proprio du premier étage qui nous a prévenus. Elle a été réveillée par le barouf du chien. Le temps qu'elle comprenne de quoi il s'agissait, qu'elle nous appelle...Enfin, bref. On a forcé la porte de l'appartement il y a de ça une demi-heure. Personne.

- Personne ? Mais ça n'est pas...

- Possible ? Non. Ça c'est sûr... Elle n'aurait jamais laissé Georges errer comme ça dans les couloirs. Il lui est forcément arrivé quelque chose.

La sueur déferla sur le front de Martine. Son bébé ? Sa merdeuse adorée, son lumineux poussin ?

- Mais quand ? Comment ?

- On n'en sait pas plus pour l'instant.

- J'arrive !

- Mais, non ! Ça n'est pas...

Martine raccrocha, toisa la file d'attente qui grognait derrière le guichet, aboya :

- Allez dehors ! Dégagez-moi le terrain. Aujourd'hui c'est fermé.

- Mais enfin, depuis quand on nous parle comme ça ? Pas question que je... tenta un de ses clients potentiels, doigt levé d'indignation, bouc frémissant.

Martine saisit le goulot d'une bouteille vide d'Apremont grande cuvée puis avança sur lui, menaçante.

- Toi, tu ne m'emmerdes pas ou je te mets un pain, pigé ? Alors dehors ! Ou je te la pète ta gueule, moi ! Non mais ! conclut-elle en claquant la porte sur son dos. Faudrait voir qui c'est qui commande ici.

Elle fonça, courbée sous la *Bouffarde* qui pointait de nouveau son nez entre la *Pointe Percée* et le *Grand Buffle*.

Au même moment, Tochette déboulait à la gendarmerie.

- C'est pour les photos.

- Quelles photos ? lui demanda un gendarme ahuri.

- Ben, celles du mort, tiens ! Camille ne vous a rien dit ?

L'homme toussota, gêné.

- Euh... C'est à dire...

- Quoi donc ?

- L'inspecteur a disparu. On ne la retrouve plus.

- Comment ça, on ne la retrouve plus ?

Il la mit au courant.

Quelques instants plus tard, la jeune femme feuilletait les tirages du cadavre pris au flash dans la clairière. Elle hocha la tête.

- Je veux voir Vega.

Le brigadier impuissant, laissa tomber ses deux mains le long de son corps.

- Vega ? Pas là non plus. Parti à Grenoble. Impossible de le joindre. Son portable sonne toujours dans le vide. Manquerait plus qu'il l'ait oublié.

Tochette grinça, contrariée :

- La poisse !

La porte d'entrée claqua. La *Bouffarde*, qui gonflait sa langue grisâtre à vue d'œil, s'engouffra dans le bureau. Une pile de papiers vola dans les airs, laissant dans son sillage une belle pluie d'origami.

Bouledogue Soubirou se dirigea droit sur le pauvre gendarme qui n'en menait pas large.

- Il est où le Vega ?

- Décidément, ce matin...

Tochette vola au secours de l'homme.

- Parti à Grenoble.

- Et il attend quoi pour rentrer celui-là ? Qu'on me la découpe en morceau ?

- On n'arrive pas à le joindre.

- Comment ça ? On n'arrive pas à le joindre ? Il n'a pas un portable ce garçon ?

- Ben si, répondit le brigadier gêné. Mais j'ai bien peur qu'il ne l'ait oublié.

Martine grinça, méprisante.

- Ça ne me surprend qu'à moitié. Enfin on se passera de lui. Et Berlioz ? Il est de sortie lui aussi ?

- Parti tout à l'heure. Voir Marina, la patronne de La Baratte. Enfin, je crois... rajouta-t-il prudent.

La porte s'ouvrit justement sur un Bleu d'Acier déterminé, cheveux en brosse, naseaux dilatés. Une deuxième pile de dossiers vola dans les airs. Rapports, constats, mains courantes, plaintes, emplirent l'espace de leurs blancs cataplasmes indigestes.

- Martine ! Fallait pas...

- Tais-toi, morveux ! Si tu crois que je vais laisser ma Camille se faire dézinguer par un malade mental sans moufter, alors là, tu te mets le doigt dans l'œil et jusqu'au coude mon petit ! J'en suis ! Que ça te plaise ou pas.

Berlioz soupira. Il ne se sentait pas de taille à contrer la tantine. Il se tourna vers Tochette.

- Qu'est-ce qui t'amène, toi ?

La jeune femme lui tendit les tirages.

- Ce mort, là ; je l'ai déjà vu.

- Comment ça ? Où ?

- Chez moi, avec Thomas.

- Alors, tu le connais ?

- Non, je l'ai vu à la boîte, avec Thomas. Ils ont bu des coups ensemble.

- Et c'est tout ce que tu peux m'en dire ?

- Ben oui... Je ne demande pas la carte d'identité de tous mes clients, je te signale. Et encore moins celle de ceux qui me mate le cul.

Bleu d'Acier se saisit des clichés.

- Ça ne change pas grand-chose, ça... On le savait déjà qu'ils se connaissaient tous les deux. M'enfin, c'est toujours bon d'en avoir une confirmation ferme. Merci Tochette, mais tant qu'on n'aura pas mis la main sur Thomas... Il secoua la tête, découragé. Pour être honnête, je n'y comprends rien à cette affaire.

La jeune femme hocha la tête.

- Si vous avez besoin de moi, vous savez où me trouver.

Elle sortit. Les derniers papiers, survivants de l'hécatombe venteuse, s'envolèrent en tourbillons neigeux pour se poser en douceur sur les feuilles déjà éparpillées sur le sol.

- Bon ben, ils n'iront pas plus bas, pas vrai ? fit remarquer Berlioz philosophe. Il s'adressa alors au gendarme qui tortillait nerveusement le bout de sa veste réglementaire. Et Vega ? Vous avez réussi à le joindre ?

- Ça ne répond toujours pas. J'ai peur qu'il n'ait oublié son portable.

- Vous avez appelé le commissariat de son rendez-vous à Grenoble ? Histoire de lui laisser un message ?

L'homme se frappa la paume de son poing.

- Mais c'est bien sûr ! Je n'y ai même pas pensé. J'y vais !

Martine secoua la tête.

- Trop fort ce garçon ! Ça s'appelle une illumination ça ou je ne m'y connais pas. Et tu voudrais que je vous fasse confiance ?

Thomas n'en menait pas large. L'étau se resserrait.

Entre la police et les sbires qui lui serraient le cul, combien de temps encore réussirait-il à passer au travers des mailles du filet ?

Il grimpa en haut d'un monticule. Prit ses jumelles, vérifia le vallon qu'il venait de quitter. Pas rêver ! Ils finiraient par le retrouver.

En contrebas, la cabane lovée dans une petite clairière, cernée par une série d'épicéas bien fournis semblait un havre de paix. Nulle carte, nul plan ne l'indiquait. C'était ce genre d'abri provisoire dont se servaient les bûcherons croates saisonniers, noirs de crasse, raides de sueur. La planque idéale.

Voilà plusieurs jours déjà qu'il s'y cachait, sans eau ni électricité. Juste un petit réchaud à gaz pour subvenir à ses besoins primaires et un poêle à bois qu'il se refusait à allumer depuis le début de la série des meurtres, à cause de la fumée.

Personne ne l'avait encore repéré.

Nichée à plusieurs kilomètres du village, éloignée des remontées mécaniques, il fallait connaître son emplacement pour venir l'y débusquer ou simplement imaginer qu'un homme puisse s'y réfugier par le froid qui sévissait depuis des mois.

Mais les deux furieux qui le poursuivaient étaient du genre à crêcher dans une grotte, roulés en boule dans un duvet en mastiquant de la peau d'ours crue. Ils n'étaient pas loin. Une certitude.

Quant à Bleu d'Acier ? Il ne fallait pas le prendre pour un con quand même ! Il savait additionner. Une question d'heures maintenant.

Thomas se méfiait de tout. De la moindre belette frôlant de sa queue un rondin extérieur, au caquètement matinal des perdrix des neiges. Même le vent dans les arbres lui paraissait suspect.

Quelques minutes plus tard, il quitta ses skis, les nettoya puis les rangea derrière une pile de bois. Il pénétra dans son antre, posa son sac à dos sur la petite table en formica qui trônait au milieu de la pièce, quitta ses gants, se frotta les mains. Le froid saisissait.

Il ne pourrait plus tenir longtemps dans ces conditions extrêmes. Heureusement que Marina avait pensé aux provisions. Un peu plus et il ne lui restait qu'une boîte de lait condensé à béqueter ! Pas de quoi nourrir les cuisses musclées d'un homme traqué en pleine montagne.

Il posa un bloc de viande séchée sur l'étagère. Nul besoin de frigo ici ; la température ambiante réglait

tous les problèmes de conservation. Il sortit son Opinel, attaqua le saucisson, précieusement conservé pendant la montée dans son Damart entre anorak et peau virile. Il coupa une grande tranche de pain, l'enfourna avec appétit.

Une plainte monta de la petite remise dans laquelle étaient rangées les pelles et diverses pioches nécessaires à l'entretien du mazot.

Thomas posa son couteau, se leva, ouvrit la porte...

- Et ben dis donc, t'en fais bien du foin, toi...

Il jeta le morceau de pain qu'il tenait dans ses mains :

- Allez, régale-toi...

Quelques minutes plus tard, il ouvrait son iPhone, batterie rechargée à bloc chez Marina. Il compta les points et ne put s'empêcher de lancer son cri de victoire. Il venait d'atomiser les scores. Un King !

Michel Vega ne brillait pas. Non mais, quel crétin !

Oublier son téléphone portable sur la tablette de la salle de bains ! Et puis quoi encore ? Il ne trouvait pas de mots assez forts pour se fustiger.

La pollution plombait Grenoble, écrasait les immeubles crasseux de ses masses nuageuses empoisonnées.

La circulation commençait à peine à retrouver de la fluidité et c'était tant mieux !

Pas une sinécure de naviguer dans la ville en heure de pointe, culs dans culs, mentons à l'aplomb des volants...

Après avoir traversé la rocade à une allure de larve, cerveau grillé de gaz carbonique, il cabotait à présent comme un sénateur.

Trois quarts d'heure pour traverser cette maudite agglomération ! Pas une minute de moins.

10 heures 30 sonnèrent lorsqu'il franchit enfin les portes du commissariat.

Un secrétaire tapait sur son clavier à la vitesse supersonique de ses dix doigts. Il lui fonça dessus.

- Inspecteur Rapino, s'il vous plaît.

L'homme leva la tête sans arrêter le débit de ses deux mains.

- Premier étage, bureau 36, porte de gauche. Frappez avant d'entrer.

Il replongea dans l'abîme de son clavier.

- Merci.

Peut-être le léger frémissement de son oreille droite voulait-il dire : *de rien ?*

- Vega préféra ne pas se prononcer sur la validité de ce code d'internaute et grimpa les escaliers quatre à quatre. Il frappa.

Une voix claire répondit :

- Entrez, je vous en prie... Rapino souriait. Ne vous laissez pas impressionner par le foutoir. Même ma femme n'a pas réussi à me soigner de mon tempérament bordélique. Et pourtant Noémie, croyez-moi, c'est un morceau !

Vega lui tendit une main chaleureuse.

- Oh, vous savez... Chez nous à Lyon, y en a de partout aussi. Faut dire que du papelard, ça ne manque pas dans le métier.

- Je suis bien d'accord avec vous. L'homme ouvrit deux bras désolés. Des rapports, toujours des rapports... Encore un peu et on pourra classer l'arthrite des doigts en tête des maladies du travail de la police nationale juste avant le cancer de la prostate. Rapport

aux planques et à la rétention de vessie. Des heures à se retenir, pas humain ça non plus ! A croire qu'on n'a rien d'autre à foutre que d'attendre ou tapoter sur ce maudit clavier. Il sortit un grand carré de coton à carreaux, se moucha puis fourra la bête dans sa poche. Il désigna un siège encombré à Vega. Si vous voulez vous asseoir... Posez tout ça sur l'étagère, derrière vous.

- Si vous êtes débordé, pourquoi ne vous servez-vous pas de la danseuse qui est à la réception ? hasarda Vega.

- Parce qu'elle est entièrement maquée par le commissaire, mon vieux. Voilà pourquoi.

C'était en effet un argument de poids.

- Bon, reprit Rapino, Si nous allions directement aux choses sérieuses, hein ? J'ai trouvé pas mal de trucs pour vous. Tenez !

Il lui tendit une pochette jaune aux élastiques rongés par les multiples manipulations dont elle avait déjà fait l'objet.

Vega passa de longues minutes à compulser le dossier, pendant lesquelles l'inspecteur grenoblois s'employa à démolir méthodiquement la pile de papiers posée sur sa gauche. Il maugréait :

- Mais enfin... Où est-ce que j'ai bien pu les ranger ?

Vega leva les yeux.

- Vous cherchez quoi ?

- Les photos. Oh, elles ne datent pas d'aujourd'hui, mais ça pourra vous donner une idée du personnage. Histoire d'être bien sûr qu'on parle du même. Haha ! Les voilà.

L'inspecteur brandit les tirages d'une main victorieuse. Il les tendit à Vega qui s'en saisit prestement.

- Oui, c'est bien lui... Bon Dieu ! Ce qu'il a changé. Il sortit un kleenex, s'essuya le front. Mais qui aurait bien pu croire... Enfin, même pu imaginer que... C'est fou, ça...

Pendant une bonne heure, de dossiers en tapotages Internet, les deux hommes tentèrent d'emboîter les pièces du puzzle.

Ils avaient soif, chaud. Mais, atteints de la fièvre du chasseur, ils continuaient pourtant à compulsier les divers documents sans interruption, joues brûlées d'adrénaline, pupilles fiévreuses, sans même prendre le temps de quitter un pull.

Ils finiraient la matinée langue collée sur le palais, paupières desséchées, yeux injectés de sang.

Alors qu'ils pointaient l'écran d'un doigt jumeau en hochant la tête, la porte s'ouvrit. Ils sursautèrent. Manifestement le secrétaire avait mangé la consigne de discrétion prodiguée plus tôt.

- Dites donc, j'ai oublié de vous dire...

- Combien de fois faut-il vous demander d'arrêter de surgir dans mon bureau sans frapper Dubuc ? Faut que je vous envoie un email pour avoir gain de cause ?

- Heu, non, inspecteur, mais...

Rapino soupira :

- Mais quoi donc, Dubuc ? Quoi encore ?

- Ben... J'ai oublié de vous dire que la gendarmerie de *Saint-Glakis* avait appelé ce matin. Il s'adressa alors à Vega. Il faut que vous les contactiez de toute urgence ; il paraît que c'est très grave.

- Et vous ne nous le dites que maintenant ? rugit Rapino.

L'homme n'en menait pas large.

- C'est à cause du commissaire, se défendit-il. Il m'en a encore collé pour une semaine de tapotage ce matin. C'est que je deviens fou moi à passer mes journées sur cette maudite machine. Alors, ma tête, c'est pire qu'un soufflé...

- Un soufflé ? Je vous trouve bien généreux avec vous-même, mon vieux.

Le secrétaire le fusilla du regard, vexé.

- Pensez ce que vous voulez ! Je m'en contre fiche. Vous n'êtes pas mon patron. Alors votre avis... Bon, pas que ça à foutre, moi. Parce que personne ne va finir ces rapports à ma place. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais retourner à...

Et il visa la porte de son pouce.

- Eh ben, en voilà une bonne idée. Allez donc ! lui signifia Rapino. Il le regarda sortir de la pièce avec mépris. Cul par-dessus tête, mon pauvre vieux, se plaignit-il. Cul par-dessus tête ce commissariat... En plus, je ne peux pas la supporter cette fiotte !

Vega était déjà debout, inquiet, visage tendu, insensible aux digressions de Rapino.

- Je peux utiliser votre téléphone ? J'ai oublié mon portable dans ma salle de bains ce matin.

- Mais oui, je vous en prie, faites... Rapino lui tendit le combiné. Composez le 0 pour sortir, sinon vous allez encore tomber sur Talons Aiguilles.

- Talons Aiguilles ?

- Le secrétaire...

- Ah, oui, bien sûr...

Il pianota le numéro sur le clavier.

- Allo ? C'est Vega. Vous m'avez appelé ? Son visage se décomposa. Pfiouff... Manquait plus que ça, nom de Dieu... Passez-moi Berlioz !

Rapino tenta de raccorder les wagons.

- Qu'est-ce qu'il y a ? Vous...

Vega lui intima le silence d'un regard.

- Berlioz ? C'est quoi cette histoire, là ? Mais... Je ne crois pas, non... Non, non, ça n'a rien à voir, tout ça. M'est avis qu'on s'est trompé... Enfin je pense que... Oui... Non... Je vous explique.

Vega se lança alors dans une longue tirade. Rapino le visait, bouche molle, mine ahurie.

- Oui, Algérie... Ça c'est sûr. Paie pas de mine, mais... Il conclut. Elle ne peut qu'être là ! Ça vaut le coup d'essayer. Je compte sur vous Berlioz, hein ? Ne traînez pas surtout !... Pardon ?... Vous comprenez, c'est... Oui, pour vous aussi... Désolé d'avoir été

aussi con, mais... Oui, je sais... Sympa de ne pas être plus rancunier.

Il raccrocha. Rapino le dévorait des yeux :

- Alors ?

- Pas le temps. Il faut que je rentre tout de suite.

Il rafla les dossiers sous le regard désappointé de l'inspecteur grenoblois qui insista :

- Vous n'êtes pas cool, mon vieux. Vous pourriez au moins me...

Vega s'éjecta du bureau en lançant derrière son épaule :

- C'est ma collègue. Trop long à expliquer. Je vous rappelle demain !...

Rapino se laissa tomber sur son fauteuil à ressorts. Décidément le vieil adage « *Tête de Lyon, tête de con* » n'était pas né par hasard ! Il se prenait pour qui celui-là ?

Dire qu'il venait de perdre deux heures de son temps précieux pour un crétin pareil. Pantalon d'alpaga, manteau dont le moindre bouton devait coûter au moins un mois de son salaire...

Il aurait aimé pouvoir le rattraper, lui expliquer qu'il n'était rien d'autre qu'un sous-fifre, une serpillière chargée de nettoyer la merde de la société et que tous les mérinos du coin n'y changeraient rien.

Il jeta un regard sur l'amoncellement de son bureau. Les dossiers menaçaient de faire plier son plateau. Il visa sa montre.

Il était maintenant midi, il avait faim. Encore une demi-heure à attendre pour le casse-croûte. Pas le courage de s'atteler à la tâche herculéenne qui l'attendait.

Il ouvrit la fenêtre, clopa une vieille gitane sans filtre, la tête perdue dans le brouillard à couper au couteau qui commençait à se lever. Une grosse tranche orange de soleil se devinait au loin.

- Tiens, va faire beau aujourd'hui...

Bleu d'Acier déboula dans une des ruelles transversales à l'église. Il avait naturellement pris le commandement des opérations. Les hommes de la brigade le suivaient de près, déployés en éventail.

Le soleil inondait le village. La neige craquait sous les pieds.

Deux vieux chiens galeux tentaient d'attraper un petit peu de chaleur, couchés sur le perron de l'école située à quelques mètres à peine du lieu d'investigation.

Martine les surplombait, bien campée sur ses jambes, une boule de poils endormie à chaque pied. Elle se tenait prête. Camille aurait besoin d'elle, tout de suite...

Berlioz frappa.

- Police ! Ouvrez !

Aucun son. Peut-être n'y avait-il personne ? Ou alors il les attendait ? Armé jusqu'aux dents, tapi derrière le chambranle ?

D'après ce que lui avait rapporté Vega, l'homme, rodé aux combats rapprochés, spécialiste en explosifs, expert en armes blanches, était des plus dangereux.

Bleu d'Acier détestait la froide perspective des lames. L'idée de se retrouver avec un couteau dans la panse ou simplement les jarrets tranchés suffisait à le faire frissonner d'horreur.

Une équipe fut dépêchée vers l'arrière. Pas question que l'assassin puisse jouer la fille de l'air une fois de plus !

Berlioz hurla une deuxième sommation. Toujours rien.

Il tira. La serrure vola en éclat. De la fumée s'échappa du bois explosé.

L'espace de quelques secondes, tous s'arrêtèrent, mouvements figés dans l'espace, mâchoires crispées. Et puis l'assaut. Sauvage, déterminé.

Et vain...

– Rien, maugréa Bleu d'Acier, désolé en sortant de la tanière. Il n'y a personne. Bon Dieu ? Mais où peut-elle bien être ?

Tantine bouillonnait.

- Oui, où ? Christo !

Plus loin, trois hommes, dont les deux premiers n'étaient autres que les free rider du Derby, collés la veille aux basques de Thomas, traçaient leur chemin dans la forêt.

Le premier portait la parka blanche des chasseurs alpins. Son visage massif trahissait sa Croatie natale. Chez lui, tout était trapu, compact, frustré. Le parfait spécimen des hauts plateaux, élevé à coup de bottes cloutées et nourri exclusivement au lait de chèvre.

Le deuxième, très blond, plus jeune le suivait de peu. Ses longues foulées révélèrent une force déliée, un corps dur et souple à la fois.

Quant au troisième, une cagoule noire cachait son visage. Deux yeux froids tranchaient. Il soufflait...

La neige, déplacée par le vent, recouvrait la forêt d'une fine couche poudreuse.

Le manteau blanc, quadrillé des pas du commis, l'offrait sur un plateau.

Ils débouchèrent sur la butte. Les traces conduisaient à une petite cabane de bûcheron.

Les trois hommes descendirent prudemment, observant un triangle parfait. Ils s'immobilisèrent devant le mazot.

L'index en travers de sa bouche, l'homme cagoulé compta jusqu'à trois, doigts levés dans l'air glacé.

Un sifflement percuta son oreille droite. Il tourna la tête.

Le Croate s'écroula, colonne vertébrale sectionnée, yeux exorbités, un filet de sang sur le menton. Le manche d'une petite hache de débroussaillage dépassait de son dos.

Un coup de feu éclata alors, arrachant la mâchoire de son deuxième acolyte qui hurla en portant les mains à son visage. Le sang coula à flots.

Le rider tournoya sur lui-même, arrosant d'un jus rouge toute la périphérie de la cabane, puis s'affaissa doucement en gémissant.

Il ne restait plus que l'homme à la cagoule et le tireur, embusqué sur un promontoire, tout proche des traces.

Ils avaient dû passer tout près de lui, s'étaient montrés trop confiants, avaient sous-estimé la proie.

L'adrénaline coulait dans les veines.

L'homme se jeta derrière un tas de bois.

Thomas n'osait plus bouger. Il les avait eus, tous les deux...

Revenir sur ses pas, raquettes à l'envers avait suffi pour les bluffer. Cela avait été aussi simple que de jouer à un jeu vidéo. La petite musique qui accompagnait les gains lui avait presque manqué tellement tout ça semblait irréel.

L'homme avait repéré sa position. Il lui fallait bouger.

Thomas se laissa glisser et se déplaça sur quelques mètres de manière à changer son angle de vue.

Il s'embusqua, immobile, fusil vissé à l'œil droit. Des années de biathlon, pratiqué en amateur sur le plateau de *Barjeval*, portaient leurs fruits.

Qui aurait pu penser qu'un jour la cible cracherait du sang rouge comme celui d'une grenade éclatée ? Que le jeu deviendrait réalité ? Il était en guerre, aimait ça.

Derrière son tas de bois, l'homme n'osait plus bouger... Il n'avait plus vingt ans ! Son corps était devenu un sacré handicap. Il n'aurait jamais dû se laisser grossir comme ça. Il regrettait sa souplesse d'antan, l'époque bénie des articulations parfaitement huilées, des muscles gonflés de sang.

Dans sa jeunesse, il avait sévi sans pitié sur bon nombre de continents. Il avait gravi pas à pas tous les paliers de l'horreur, participé à des carnages collectifs, enterré des hommes vivants, éviscéré des femmes enceintes et accroché leurs fœtus, trophées sanguinolents, au bout de sa baïonnette.

Où donc était passé cet ogre ? La vie l'avait tout doucement abîmé et les excès avaient accéléré son inévitable déchéance.

Il était aujourd'hui lourd, vieux, usé... Il ne ferait pas le poids devant ce gamin surentraîné qui l'attendait là-haut.

Il n'avait pas d'autre option que celle de l'attendre, le laisser venir, jouer la montre. Il finirait bien par bouger, le Thomas ; tenter quelque chose. L'impétuosité de la jeunesse portait à ce genre d'erreurs, coûtait parfois la vie.

Le corps à corps restait sa dernière chance. Sa technique était intacte. Il le dézinguerait en moins de deux !

Il prépara son siège. La couche de gras qui recouvrait ses muscles lui tenait chaud. Il pouvait attendre.

Le doigt de Thomas tétanisait sur la détente. Pourquoi ne bougeait-il pas nom de Dieu ? Allait-on rester ainsi ? Chacun dans son trou ? A attendre le déluge ? Il n'en pouvait déjà plus. C'était dans l'action que le jeune homme donnait son meilleur. L'attente avait toujours été pour lui un ennemi féroce.

Il détendit son bras ankylosé.

Deux options s'offraient à lui. La première : se tirer à toutes jambes et s'expatrier au fin fond de la jungle amazonienne. La deuxième : provoquer l'homme, le débusquer, le forcer à bouger et l'abattre, lui aussi, comme les deux autres.

De proie, il était devenu chasseur. Une sensation de toute puissance instillait du poison dans son cerveau.

Il évoluait dans un rêve, un jeu de rôle, comme ceux auxquels il participait sur la toile. Ici, pourtant, les balles étaient des vraies et le sang qui éclaboussait les abords de la cabane ne s'effacerait pas d'un doigt sur la touche replay...

Thomas était à présent dans l'incapacité de définir la limite entre le réel et le virtuel. Trop d'heures passées sur les joutes d'Internet lui avaient grillé les neurones.

Le jour où Momo la Soupière avait tenté de le tuer, la fragile limite qui séparait chez lui l'homme du loup avait explosé.

Il avait massacré son ami sans pitié, aveuglé par la fureur.

Mais au fond, cette barrière mentale n'était-elle pas la plus grande des illusions ? Une fumisterie créée par une société qui, désireuse de se protéger d'elle-même, établissait des lois contre nature ? Contre la nature même des hommes qui la composaient ?

Que restait-il dans ce monde fade, qui vaille la peine d'être conquis ? Quel bateau aux voiles déployées pouvait-on encore prendre pour découvrir des terres inconnues ?

La planète était devenue étriquée, trop petite pour l'aventurier qu'il rêvait d'être et les barres rocheuses ne lui suffisaient plus.

Il donnerait l'assaut !

Depuis la nuit des temps, Robin des Bois sévissait dans la forêt de Sherwood, transperçait les assassins et les usuriers de ses flèches justicières. Il en ferait autant, justifierait dans le sang le choix de ce surnom qui était le sien sur Internet, dont il usait pour ses combats fictifs.

Marre des simulations, marre de jouer à coups de doigts rageurs sur le clavier. Il avait besoin d'en découdre pour de bon, de nettoyer cette chienlit qui l'exploitait, bridait sa liberté, crachait sur son intelligence !

L'exaltation de la mort donnée l'avait rendu plus vivant. Son cœur battait plus fort que jamais et son corps était devenu la chose la plus précieuse de l'univers.

Oui, l'homme était bien le plus cruel des prédateurs. C'était contre nature que de l'avoir castré ainsi, cantonné au monde des ordinateurs, dos avachi et ventre mou penché sur l'inanité du virtuel.

Thomas ne voulait pas de ça ! Personne ne voulait de ça.

La planète pétait les plombs et les jeunes sortaient, enrégés, fantômes à la personnalité trouble, fusils à pompe aux poings pour décimer des quartiers entiers d'innocents juste coupables d'être là et de ne rien faire pour exister vraiment. Rien ne pouvait effacer le chasseur qui sommeillait en chacun d'eux !

Leur intelligence les portait au jeu, à la cruauté, à la violence. C'était le fondamental même de l'évolution, nul ne pouvait y échapper.

Une violence qu'il retournait contre eux à défaut de pouvoir la laisser naturellement s'exprimer. Qui finissait par les étouffer, les rendre fous et les porter à perpétrer des actions d'une dureté à l'exacte image de leur frustration.

Thomas décida de contourner le promontoire pour tenter de prendre sa proie par derrière.

L'homme nota le changement de position qu'il attendait. Il savait exactement ce qui était en train de se passer et profita du court moment où Thomas bougeait pour dépasser la cabane par la droite.

Il se posta à un endroit où le jeune homme ne l'attendrait pas : dans le renforcement des latrines.

Il lisait dans son cerveau comme dans un livre ouvert.

Si Thomas ne manquait pas de force, il n'avait aucune connaissance stratégique de la guérilla. L'homme comptait bien qu'il avance à l'instinct. Ce qu'il n'avait pas manqué de faire...

Il sourit. De proie, il était de nouveau devenu chasseur.

Thomas avançait prudemment. L'homme avait disparu dans le court laps de temps du changement de position. Il promettait d'être plus coriace qu'il ne l'avait pensé. Abattre les deux premiers avait été facile. Trop facile !

Le doute commença à s'insinuer dans son esprit. Il n'eut pas le temps d'y succomber. Un violent coup dans le dos le fit basculer en avant, genoux pliés dans la neige. Un voile rouge recouvrit sa vision. D'instinct, il se jeta sur le côté et le rondin de bois qui visait sa tête lui griffa l'oreille.

L'homme se tenait à présent devant lui. Un couteau venait d'apparaître dans sa main gauche.

- Tu croyais quoi, morveux ? Que tu allais réussir ton coup si facilement ? Comme avec ces deux minables, là ?

Thomas bondit sur ses jambes. Son fusil reposait à quelques mètres dans la neige, inutile. Il l'avait malencontreusement lâché en tentant de freiner sa chute.

L'homme le toisait. Les deux yeux qui barraient la cagoule étaient ceux d'un serpent. Il n'aurait nulle pitié ! L'ogre avança vers lui, décrivant des cercles avec son cran d'arrêt. Aucune autre option qu'un corps à corps inégal, dans lequel les chances de survie du jeune commis étaient aussi minces que du papier cigarette !

Contre toute attente, Thomas fit volte-face et s'enfuit d'une foulée puissante vers la forêt. L'homme sourit, leva la main, visa le dos qui s'offrait à lui et lança la lame.

Au même moment un coup de feu éclata ! Thomas s'aplatit d'un coup dans la neige, la lame siffla à son oreille.

Il attendit, à plat ventre, n'osant plus ni bouger, ni respirer.

Au bout de quelques secondes, il se mit à ramper droit devant lui, visant l'orée de la forêt où il pourrait enfin disparaître.

- Police ! Levez les mains !

Plus que trois mètres et il atteindrait les premiers buissons.

Il continua, sourd à l'injonction... On ne l'y prendrait pas. Il suivait régulièrement les séries policières à la télé et n'était pas tombé de la dernière pluie ! Ils ne tireraient pas avant trois sommations et encore fallait-il qu'ils s'assurent qu'il était réellement dangereux ! Il avait de la marge, pouvait gagner...

Il roula dans les broussailles. Une fine couche de poudreuse recouvrit son visage, s'infiltra dans ses poumons. Il toussa, cracha, se releva, tenta de courir. La neige, protégée par les arbustes, n'avait pas ici été sculptée par le vent en relief bétonné, patinée par les multiples tempêtes des deux dernières semaines. Le blanc manteau s'enfonçait à présent sous ses pieds, rendant sa progression presque impossible.

Un moteur vrombit derrière lui. Il se retourna.

Une motoneige ! Comment ne l'avait-il pas entendue avant ? Elle était apparue, surgie de nulle part.

La tension des dernières minutes avaient dû le rendre sourd à tout ce qui n'était pas suspendu à la

sphère coupante de la lame du légionnaire. Il ne pouvait pas y avoir d'autre explication.

La forêt s'étendait devant lui, à une dizaine de mètres. Peut-être... S'il... Et...

La machine rugissait. Elle écrasait les broussailles de sa masse compacte et l'orée du bois était encore trop clairsemée pour l'empêcher d'avancer.

Bleu d'Acier, tous chromes rutilant au soleil, vola par-dessus les drosses et stoppa net devant le jeune homme.

- C'est fini! intima-t-il, une main sur le guidon et l'autre visant Thomas de son arme de service. C'est fini... Arrête tes conneries maintenant... Un gendarme posté un peu plus loin hurla :

- Eh les mecs, y a un corniaud de renard dans la cabane ! Putain! Mais c'est qu'il mordrait, dis donc. Manquerait plus qu'il ait la rage, cette saloperie.

Il brailla encore quelques secondes puis se mit à courir après la bête, tentant de l'atteindre à coup de bûches prélevées sur le tas.

Thomas protesta, excédé :

- Mais foutez-lui donc la paix à cette pauvre bestiole ! Il ne va pas vous bouffer, bordel ! Vous ne voyez pas qu'il est blessé ? Qui c'est qui va lui changer son pansement maintenant que vous l'avez laissé s'échapper ? Il va crever oui !

- Que de prévenance pour un mec qui vient de descendre deux hommes de sang-froid. Mieux ton chien que ton copain, dis donc.

Un deuxième brigadier sortit du mazot. Il leva les bras au ciel en signe d'impuissance, cria à l'intention de Bleu d'Acier :

- Elle n'est pas là ! Il n'y a personne !

Une barre d'incompréhension figea le front de Thomas.

- Mais ? Comment, personne ? Vous cherchez qui ?

- Tu le sais très bien ! Ne me fais pas ton numéro d'innocent ou je te savate la tronche ! C'est l'inspecteur Sora qu'on cherche. Camille Sora. Ne me dis pas que tu ne sais pas où elle est, je ne te croirais pas.

- Non mais, t'es taré ou quoi ? De quoi tu me parles, là ? Qu'est-ce que tu essaies encore de me foutre sur le dos, hein ?

- D'abord Gilles, ensuite Camille ? Combien d'autres encore, hein ? Bon Dieu ! Si je ne me retenais pas, comment je te la péterais, ta gueule, moi !

Thomas se releva anéanti.

- Si tu crois que c'est moi l'assassin de Gilles, tu te fourres le doigt dans l'œil et jusqu'au coude. Il tendit la main en direction de la cabane. C'est lui là-bas ! C'est lui, le monstre ! Pas moi. Et cette nana-là, ta Camille, je ne sais même pas à quoi elle ressemble, alors...

Bleu d'Acier secoua la tête d'un air entendu.

- Ben voyons...

Le vent se leva.

- Je te dis que j'ai rien à voir avec ce mec ! Ta Camille tu ferais mieux de la chercher chez lui !

- Déjà fait. Personne...

- Et à l'hôtel, hein ? T'as pensé à l'hôtel ?

Bleu d'acier le fixa d'un air niais.

- Mais oui, l'hôtel, bon Dieu !

Son arme dans une main et l'autre occupée par son portable, il appela la gendarmerie.

Après avoir lancé quelques ordres, il conclut.

- Si, en plus, ça fait deux plombes que Martine vous serine d'aller là-bas, vous attendez quoi pour vous bouger ? ... Devriez déjà y être !... Mais oui, laissez là vous accompagner ! De toute manière, vous ne pourrez pas vous en débarrasser. Alors... »

Il rengaina son matos, menotta Thomas, le fit grimper avec lui sur la motoneige puis se dirigea à petite vitesse vers les autres.

- Mais, éclaire ma lumière, on peut savoir pourquoi tu te carapatais comme ça ? Et pourquoi l'autre taré là-bas jouait aux fléchettes avec toi ? Il visa d'un doigt ganté l'homme à la cagoule qui reposait sur le dos, bras en croix. Manifestement ce dernier ne respirait plus. Personne n'avait osé le toucher.

Thomas regarda dans la direction indiqué, silencieux, renfrogné. Dorénavant, il la fermerait. Il n'était pas né de la dernière pluie ! L'énormité de la vérité jouerait en sa faveur. Il lui fallait seulement abattre ses cartes, le plus finement possible.

Un vrai carnage.

Les trois cadavres gisaient dans des positions grotesques.

La mort offrait ici sa cruelle vérité de viande sur pattes en guerre constante avec son impossible volonté d'immortalité. Dire que quelques instants plus tôt ces corps exultaient, pétaient, rotaient et qu'un sang bouillonnant rugissait dans ces veines devenues froides...

Il s'agenouilla devant l'homme qu'il venait d'abattre. Il n'avait jamais eu l'intention de le descendre, juste de l'arrêter. Il avait visé l'épaule ; mais le coup avait porté plus à gauche qu'il ne l'avait prévu et la balle avait atteint le cœur. Un petit trou net, sans bavure.

Berlioz allait en baver. Non seulement il commençait tout juste à réaliser qu'il venait de tuer un homme, mais il n'était pas assez naïf pour penser qu'on allait le ménager dans le cadre de l'enquête interne qui ne manquerait pas de suivre.

Trop impétueux, violent, impossible à maîtriser ; voilà ce qui émaillait les multiples rapports circulant sur lui dans les hautes sphères. Il en paierait le prix fort, à n'en pas douter.

Il s'agenouilla devant le cadavre, retira le passe-montagne.

Le visage de l'homme, bouche ouverte sur le cri qu'il n'avait pas eu le temps de pousser, se détachait, grisâtre, sur la neige barbouillée de rouge.

Marius, l'inoffensif chef de cuisine de Gilles, son gros nez à présent morcelé de cratères terreux, fixait le bleu du ciel pour l'éternité.

Si la descente vers Grenoble avait été précautionneuse, la montée à *Saint-Glacis* s'effectua de main de maître. Virages coupés au cordeau, dérapages bordés au poil de cul...

Plus besoin de stage de conduite sur neige ! L'adrénaline rendait la conduite de Vega tout à coup remarquable d'intelligence.

Il déboula à fond dans les rues du village, manqua de justesse un touriste écervelé engagé sur un passage piéton et stoppa près de la gendarmerie dans un crissement de pneus.

Martine sortait en courant du bâtiment, deux brigadiers à ses trousses. Il la bloqua.

- Vous allez où comme ça, vous ?

- Ah ! Michel... Enfin ! J'ai bien cru que tu n'arriverais jamais.

Tantine en rabattait. Oubliés les rancœurs et jeux de jalousie qui avaient émaillé leur relation durant toute la semaine.

L'inspecteur hasarda, la voix blanche :

- Camille ?

- Ils ne l'ont pas trouvée ! Mais moi je crois savoir où elle est. Je viens juste de le comprendre, là, maintenant ! Et puis le Thomas aussi... Mon Dieu... Elle porta une main angoissée à son visage. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard. Prenons ta voiture, ça ira plus vite.

Ils se jetèrent tous les quatre en vrac sur les sièges puants.

- On va où ? s'enquit Vega qui avait effectué le même chemin de rédemption que Tantine.

- A l'hôtel La Baratte !

La réception était vide. Les clients s'étaient tous envolés. Ils glissaient plus haut, sur le toit du monde, à s'en faire péter les guiboles.

Les quatre acolytes se ruèrent sur la porte battante de la cuisine.

Martine ordonna :

- Les réserves, vite !

- Merde ! rugit Vega, perdant le contrôle de sa parfaite éducation. Il n'y a plus de jus !

- Comment ça plus de jus ?

Tantine sauta sur le commutateur le plus proche, dut se rendre à l'évidence. Plus d'électricité !

L'escalier ouvrait sa noire béance vers les caves. Il leur fallait une lampe au plus vite.

- Cherchez partout, hurla Vega. Dans les tiroirs, à la réception, n'importe où ! Ils ont forcément une torche quelque part.

Au bout de plusieurs minutes de frénésie où tout fut retourné sens dessus dessous, Martine poussa un cri de victoire.

- J'en ai une !

Ils se ruèrent vers les réserves. Martine fonça sur la chambre froide.

Un quartier de viande blafard pendait, accroché par l'échine. Sans doute oublié volontairement par Marina qui tenait à s'assurer de ses frichtis occasionnels à venir.

Les pointes d'acier qui le maintenaient en équilibre sur l'espèce de penderie traversant toute la pièce réfrigérée, brillaient dans le faisceau.

Une vague odeur de pourriture montait d'un des seaux entreposés plus en arrière. Véga reconnu la sauce marchand de vin de la dernière fois. Quant au saumon, le paquet entamé grouillait à présent de gros vers blancs. Tout respirait la mort...

Les réserves furent passées au peigne fin : la cave à vin, la buanderie, le laboratoire de pâtisserie, les poubelles, le local électrique...

Les étagères étaient vides, hormis quelques paquets de macaronis, boîtes de sucre et conserves de pois chiche qui réverbéraient la lumière de la torche.

Un des brigadiers tenta de réenclencher le compteur qui se trouvait derrière deux boîtes de

raviolis à la tunisienne. Peine perdue. La panne semblait émaner du secteur.

Après quelques minutes de recherche, ils durent renoncer... Rien. Toujours rien. Encore rien ! C'était à devenir fou.

Michel Vega n'avait jamais eu à faire face à une situation de cet ordre. Pour la première fois de sa vie, il se sentait dépassé, minable, perdu.

Il n'était pas prêt à accepter ce qui commençait à se profiler : la mort de Camille.

Alors qu'ils remontaient les escaliers, la rage au ventre, une plainte se fit entendre.

- C'était quoi ça ? s'enquit Vega.

- Quoi donc ? demanda un des brigadiers dur de la feuille.

Martine répondit, excédée :

- Et bien, ce gémissement, là ! Vous êtes sourd ou quoi ?

Elle redescendit les escaliers en trombe, bousculant les hommes au passage. Elle se plaça alors au centre des caves et resta là, immobile, aux aguets.

Parfois un flot d'eau s'engouffrait dans les canalisations, faisant trembler les tuyaux. Dans la pénombre, l'hôtel ressemblait à un gigantesque estomac à la digestion laborieuse.

Tantine avançà, ouvrit une fois de plus chacune des pièces, en balaya de nouveau soigneusement chaque recoin de son faisceau lumineux.

Alors qu'elle s'apprêtait à remonter, le hurlement d'un enfant leur déchira les oreilles.

Martine bondit en direction de l'horrible cri.

- Camille, mon Dieu !

Deux chats surgirent comme des furies de derrière une armoire, la percutèrent puis s'enfuirent par un étroit vasistas en miaulant sauvagement. Deux machines de guerre, toutes griffes dehors, en désaccord pour une quelconque femelle qui devait attendre bien au chaud que le gagnant vienne la kidnapper. Toute l'histoire du monde, depuis la nuit des temps.

- Des chats, mon Dieu, gémit-elle. Des chats...

L'horreur de la situation commençait à s'insinuer en elle. La terreur lui suça le foie, les reins, les poumons, le cœur, lui refusant toute respiration.

Elle pouvait mourir là, maintenant elle l'accepterait.

Mieux : elle le désirait ! Ce monde sans Camille ne serait plus rien. Elle n'y survivrait pas.

L'hélicoptère se posa sur la piste dans un grand nuage de neige. Il déchargea sa cargaison.

Les touristes avaient été écartés sans ménagements.

Ils se repaissaient du spectacle, agglutinés en paquets baveux derrière le cordon mis en place par les gendarmes pour délimiter la zone d'action.

Thomas était assis sur un tas de neige, menotté, surveillé par trois hommes. Un fourgon réglementaire le dirigerait dans les plus brefs délais vers la gendarmerie où il y subirait un interrogatoire en bonne et due forme. Il avait tant à dire !

La journée avait été particulièrement productive. Résultat, Il faudrait un autre aller-retour pour récupérer tous les cadavres.

Réservé aux patrouilles rapprochées, le modèle d'hélicoptère utilisé par la gendarmerie se devait d'être léger et maniable. L'espace y était trop restreint

pour y loger les policiers et autant de pensionnaires allongés.

Quant à Bleu d'Acier ? Il était rentré en motoneige et venait juste d'arriver.

Il franchit le cordon de sécurité.

Après quelques instants et moult palabres, il monta dans l'hélicoptère avec un seul des policiers. L'engin décolla de nouveau, pales en hachoir maison prêt à découper le moindre imprudent en steak haché.

Un brancard renflé, recouvert d'une vieille couverture grise de l'armée, reposait tout près des barrières, encadré par deux brigadiers.

Les spectateurs tordaient le cou pour mieux voir de qui il s'agissait.

Les bonnes Germaine frissonnaient à l'idée d'apercevoir ne serait-ce qu'un bout de la chaussette du mort. Les portables crépitaient à foison ! Internet s'en ferait péter la rate jusqu'à l'indigestion.

Marius, car c'était bien lui, raide comme un cierge de Pâques, attendrait sagement ici le retour de ses deux compagnons d'infortune. Ensuite, tout ce petit monde blafard et silencieux serait dirigé en express à l'institut médico-légal de Lyon.

Ce qui n'était pas fait pour déplaire au pilote.

Pour une fois, il pourrait cloper au chaud, librement, sans risque d'être dérangé par les remarques désobligeantes de ses clients ou les commentaires acerbes de sa femme. Un bon moment en quelque sorte...

Le halo lumineux tremblait dans la pénombre.

Martine, main gauche posée sur cœur, fit deux pas hésitants vers l'arrière. Alors qu'elle se dirigeait vers les escaliers, son regard fut attiré par un objet brillant sur le sol.

Elle s'approcha, s'agenouilla.

Une croix de sainte Bernadette reposait dans la poussière. Le talisman de Camille, offert avec humour par une tantine goguenarde pour les dix-huit ans de la jeune fille.

- Histoire de ne pas oublier nos origines.

Elles avaient ri de la bonne blague, à s'en faire péter la rate !

A présent Martine ne riait plus, était prête à accepter les illuminations, miracles et autres béatifications du genre. Elle beugla :

- Vite, par ici !

Les trois hommes se ruèrent sur elle. Michel Vega rugit :

- La croix de Camille. C'est sa...

Martine le coupa net, naturel revenu au triple galop :

- Oui, ben ça va, quoi. Je le sais bien que c'est sa croix ! C'est moi qui la lui ai offerte. Tu ne vas pas m'inventer l'eau chaude maintenant, si ?

Vega ne releva pas, il carburait.

- Elle est là ! Forcément... Mais où ? Bon Dieu...

Tout à coup son visage s'illumina.

- Je sais !

Il arracha la torche de la main de Martine, qui bascula en arrière, pour se diriger en trombe vers la cave à vin.

- Non mais... grommela Tantine, accrochée in extremis au chambranle de la porte. Un peu plus et il me pétait le col du fémur ce crétin !

Vega déboula dans la pièce tapissée de bouteilles de vin, fonça sur une étagère en bois située sur la gauche, manifestement neuve. A sa droite, un rectangle de sol propre suggérait qu'elle avait été déplacée récemment.

- Aidez-moi ! Il faut virer tout ça !

Ils dégagèrent les bouteilles des casiers pleins, les entreposèrent en tas branlants au milieu de la cave. Martine travaillait vite, lèvres pincées, cœur battant.

Lorsque le meuble fut vide, Vega le poussa.

Son manteau accrocha un clou mal ajusté qui dépassait de l'étagère. Un craquement sinistre sanctionna cette maladresse.

Foutu ! Il était foutu ! Son coûteux poil de chameau venait de rendre l'âme. Un mois de salaire en fumée ! Un rêve d'élégance mûri pendant de longues années, sa revanche sur la crasse de l'humanité. Sa rage n'en fut que décuplée. Il redoubla d'énergie.

Derrière le meuble, un large trou carré donnait sur une pièce voûtée creusée à même la veine de granit.

Il éclaira la pièce. Un congélateur rectangulaire occupait la partie droite de la grotte, la gauche étant recouverte d'une centaine de bouteilles poussiéreuses. Les vins précieux à n'en pas douter...

Martine poussa un cri, se rua dans l'ouverture, bourrant tout sur son passage.

Vega se retrouva quatre fers en l'air, son magnifique pantalon alpaga râpé sur le sol en béton brut, déchiré à l'entrejambe.

Alors qu'il se relevait, prêt à péter une bonne fois pour toute la gueule de la quinquagénaire, cette dernière mugit :

- Elle est là ! Oh mon Dieu ! Elle est là ! Mais c'est affreux !

Elle toucha le bras recouvert de givre de Camille...

La jeune femme ne bougeait pas. Son teint verdâtre, ses yeux clos présageaient le pire.

Martine, incapable d'en supporter plus, s'écroula mollement dans les bras d'un des brigadiers.

Vega, le cœur noué d'appréhension, s'approcha à son tour du congélateur.

Il resta quelques secondes à contempler l'impossible, n'osant la toucher de peur de...

Devant cette incompréhensible paralysie, le brigadier sourd dingue s'énerma :

- Z'allez pas la laisser là-dedans quand même ? On va peut-être la sortir, non ? Ou vous attendez qu'on la débite en glaçons pour l'apéro !

Vega sursauta.

- Oui, bien sûr... On va la sortir. Tenez ! Il tendit son manteau au brigadier. Mettez-moi ça par terre. On va l'envelopper avec, qu'elle puisse se réchauffer si... Enfin si...

Sa voix se brisa.

Il se pencha sur le cercueil de glace, saisit la jeune femme saucissonnée à bras le corps, l'allongea sur le précieux vêtement moelleux.

Il posa son doigt sur sa carotide. Le cœur battait encore. Faiblement certes, mais il battait... Le soulagement l'envahit. Il leva les yeux vers le plafond et remercia il ne savait qui, quelque part il ne savait où, mais il remercia.

Il se rua alors vers l'extérieur en cherchant frénétiquement son portable dans une des multiples poches de sa veste Cerutti choisie avec soin le matin même pour son escapade grenobloise. La mémoire lui revint d'un coup : l'appareil le narguait, là-bas, posé sur la tablette de sa salle de bains.

Il redescendit à toutes jambes.

- Un portable vite !

- Ben... Les deux brigadiers se regardèrent, impuissants. On n'en a pas, là. On est parti trop vite, ils sont restés sur nos bureaux.

Vega retourna le corps inconscient de Martine sans ménagement, la fouilla rapidement, récupéra le précieux appareil dans la poche interne de son coquet petit blouson puis la laissa retomber, nez dans la poussière au milieu des araignées et des cloportes.

Il escalada de nouveau les escaliers à une vitesse stratosphérique et attrapa une onde qui traînait dans le vestibule.

- Vite ! Une ambulance à l'hôtel La Baratte !
Inspecteur en détresse.

Thomas résistait. Manifestement, personne ne pourrait lui faire avouer quoi que ce soit. A l'entendre, il était blanc comme neige. Tout était de la faute de Marius ! Le jeune homme s'était simplement trouvé au mauvais endroit, au mauvais moment.

Bleu d'Acier le harcelait :

- Mais pourquoi tu n'es pas venu à la gendarmerie ? Puisque tu savais que Marius était l'assassin de Gilles. Ça n'a pas de sens tout ça mon vieux. Ou tu en dis trop, ou pas assez...

- J'aurais eu l'air fin, tiens. Et puis on m'aurait cru, bien sûr... C'est qui le mec qui saute Marina, hein ? C'est moi ! Le roi des cons, du coup. Vous m'auriez collé ça sur le dos vite fait.

Berlioz ne pouvait pas nier la pertinence de cette remarque. Il reprit, changeant son fusil d'épaule.

- Et le gars, là, qu'on a retrouvé mort dans la clairière. Il jeta un coup d'œil au dossier. Maurice

Rignol. Tu m'expliques comment son ADN s'est retrouvé sur ta brosse à dents.

Thomas se tortillait, mal à l'aise.

- Ben, c'était un de mes copains du CAF. Il avait mes clefs, pour se dépanner, au cas où... Parce qu'avec mes horaires de chiottes.

- Au cas où quoi ?

- Au cas où il aurait besoin de dormir une nuit au chaud avant de faire une course en montagne, par exemple.

- Tu files tes clefs à tout le monde, toi, simplement pour rendre service ?

- Ben non, bien sûr. Juste à mes très bons potes. Dont il faisait partie.

- Et il se pointait, comme ça ? Sans même te prévenir ?

- D'habitude, non. Mais bon... J'en sais rien moi. De toute façon, quand je m'entraîne en haute montagne, j'éteins mon portable. Pas envie qu'on m'emmerde ! Alors, il ne risquait pas de me prévenir. Il se sera juste servi de mes affaires de toilette, voilà tout. Y a pas de quoi en faire un fromage, si ? Ne me dis pas que tu ne l'as jamais fait, toi ?

- Ben voyons... Tu veux faire avaler ça à qui ?

Thomas baissa la tête, buté.

- Je ne veux rien faire avaler à personne. Je dis la vérité, c'est tout. Pas de ma faute si les apparences sont contre moi.

- Bon, admettons... Donc tu ne l'as pas vu ?

- Non. J'ai créché toutes les nuits au petit mazot. Je ne risquais pas de le voir !

- En parlant du mazot justement, tu m'expliques pourquoi tu es allé dormir là-bas, sans allumer le feu une seule fois ?

Thomas le regarda par en dessous puis répondit, un léger sourire sur les lèvres :

- Pour m'endurcir, supporter le froid, être plus fort que toi et te gratter au Derby.

Bleu d'Acier encaissa le coup.

- OK. Bien... On va tout reprendre, depuis le début. Raconte-moi de nouveau comment Marius a tué Gilles. Et puis après, tu me referas le récit de la boucherie de ce matin. Celle où tu prétends n'avoir agi qu'en état de légitime défense, hein ?

La porte s'ouvrit. Le commandant passa sa petite tête blonde par l'entrebâillement.

- Berlioz, ramène-toi. C'est urgent.

Bleu d'Acier, assis à califourchon sur la chaise, se leva.

- Profites-en pour réfléchir, conseilla-t-il à Thomas... Je reviens tout de suite.

Il sortit.

Le commandant semblait gênée, à l'étroit.

- J'ai un problème, mon vieux. Je viens de recevoir un ordre d'en haut.

Elle laissa planer un silence, redoutant l'effet explosif de l'information.

- Ah, oui ? Et de quoi s'agit-il ?

- Tu es suspendu, Berlioz... Elle leva la main. Momentanément bien sûr et ce jusqu'à nouvel ordre. Tu ne peux donc pas continuer cet interrogatoire. Il est d'ores et déjà invalide.

- Suspendu ? Mais pourquoi ?

- On estime dans les hautes sphères que la mort de Marius n'est pas claire. Une enquête interne est ouverte. Tes états de service n'ont pas brillé en ta faveur. Tu connais les bruits de couloirs qui circulent à ton sujet, non ? Ne me dis pas que c'est une surprise ; je ne te croirais pas.

Bleu d'Acier fulminait, naseaux dilatés. Il ouvrit la bouche, prêt à faire péter une bombe atomique sur Hiroshima pour la deuxième fois.

La jeune femme coupa net son élan :

- Epargne-moi ton numéro, brigadier ! Tout ça est déjà bien assez dur pour tout le monde. Ne crois pas que tu sois le seul sur le gril, mon vieux. Autant te dire que je suis assise sur le même siège éjectable que toi. Alors pour une fois, tu nous obligerais en la fermant et en obéissant.

Michel Vega s'immobilisa devant la salle d'interrogatoire.

La rage blanchissait les jointures de ses mains. Il n'avait aucune intention de se montrer magnanime. Aucune intention non plus d'en sortir bredouille.

Camille avait été transportée à l'hôpital de Chambéry.

Elle survivait, visage entièrement bandé, poumons branchés sur un respirateur, toujours dans le coma.

L'état d'hypothermie dans lequel on l'avait trouvée avait fait des dégâts considérables. Personne n'était en mesure de risquer un pronostic.

Martine ne l'avait pas quittée d'une semelle, n'avait pas cessé de lui parler.

- Entretenir la motricité de son subconscient, voilà ce qu'il faut faire, ne cessait-elle de répéter.

Pour la première fois, unis dans la même douleur, Vega l'avait serrée dans ses bras.

Après quelques secondes, Martine s'était doucement dégageé, avait essuyé de son index la larme qui coulait sur la joue droite de l'inspecteur.

- Je ne la lâcherai pas, mon petit Michel. Ne te fais pas de soucis ; je suis là.

Oui, elle était là... Camille lui devait la vie. Sans l'illumination de Tantine, elle serait morte. Peut-être valait-il mieux d'ailleurs que...

Vega secoua la tête et chassa cette pensée de son esprit.

Croire au merveilleux ! Voilà ce qu'il fallait faire. Camille n'avait pas dit son dernier mot et les médecins comptaient bien sûr son prompt réveil.

Dans quel état ? Ça, nul ne pouvait engager de certitudes. Croire...

Jusqu'à présent la chance lui avait souri.

Sans la coupure de courant qui lui avait permis de survivre, la jeune femme ressemblerait aujourd'hui à un gros bâtonnet de poisson pané, tout juste bon à jeter dans une friture bouillante.

Les factures entassées dans le bureau de Gilles, impayées depuis des mois, avaient fini par provoquer une coupure d'électricité généralisée. « *En Mars, va crever dans les pâquerettes* » disait la loi.

C'était bien la première fois que Michel Vega chérissait ces exploités d'EDF et leur clique d'enfoirés d'actionnaires qui s'en mettaient plein les fouilles.

Il entra, briffé par un Berlioz remonté qui venait de se placer derrière la vitre sans tain et qui attendait, mine renfrognée, poings serrés dans les poches.

Thomas leva la tête.

Depuis bientôt trois heures, il marinait, cul douloureux posé sur l'unique petite chaise en bois de la pièce.

- Pouvez pas m'apporter un verre d'eau ? réclamait-il, les lèvres sèches. Je crève de soif, moi.

- Tu n'auras qu'à demander un jus de fruit à l'inspecteur Sora. Quand elle sortira du coma, bien sûr.

Le ton était donné. Thomas dévisagea Vega. Ce dernier n'avait rien d'avenant. Ses lèvres serrées et le dur éclat de ses yeux laissaient présager un interrogatoire difficile.

- Jouons cartes sur table. On gagnera du temps et tu pourras t'offrir un tonneau de flotte si ça te chante.

Thomas grogna, renfrogné.

- Vous n'avez pas le droit de me traiter comme ça. Je veux voir un avocat. A partir de maintenant, je ne dirai plus rien.

- Parce que tu nous as dit quelque chose peut-être ? releva Vega sarcastique. On n'a rien entendu, nous. Tu t'es surtout bien foutu de notre gueule, oui !

Le commis le toisa avec insolence et croisa ses bras sur sa poitrine.

Michel Vega se pencha vers lui. Thomas eu un mouvement de recul.

- N'aie pas peur ! Je veux juste te dire quelque chose en privé.

- OK, man, vas-y si ça te chante.

L'inspecteur lui murmura alors quelques mots à l'oreille.

Le jeune homme blêmit. Il regardait à présent Michel Vega, bouche ouverte, de la terreur dans les yeux. Il déglutit.

- Ma mère aussi ?

- Ta mère aussi...

Il se mit à table.

L'assaut fut bref mais efficace.

L'inspecteur Rapino, avec lequel Vega avait passé plusieurs heures la veille, s'engagea derrière Vega, revolver à la main.

La vingtaine de tireurs d'élite, embusqués sur les toits avoisinants chatouillaient leur gâchette, doigts souples, prêts à tout.

Un des commandos s'était déjà infiltré dans les escaliers. Ça n'était plus qu'une question de secondes.

- Police ! Ouvrez !

La porte vola en éclat. Les hommes s'engouffrèrent dans la pièce en se couvrant mutuellement.

- Mains sur la tête, vite !

Deux jeunes adolescents d'environ dix-sept ans, deux brindilles effrayées, boutons d'acné au rendez-vous, Battle dress en accordéon sur leurs chevilles, casquette de rappeur crânement posée sur leur petite tête d'œuf, levèrent les doigts de leur ordinateur.

Tout d'abord, ils contemplèrent, effarés, les hommes cagoulés envahir leur sanctuaire sacré. Puis ils se levèrent tous deux d'un même bond et tentèrent maladroitement de s'échapper, faisant chuter les sachets vides de Mac Do et les cannettes de coca qui encombraient les deux tablettes.

- Mais qu'est-ce que... rugit l'un d'eux en essayant de se dégager de la poigne d'un des policiers du GIGN.

Il y a qu'au nom de la loi, petit con, tu es en état d'arrestation! Tout ce que tu diras pourra être retenu contre toi ! lui débita Rapino d'un seul trait. Et ça vaut pour ton copain aussi. C'est fini votre petit jeu à la noix. Va falloir payer maintenant.

Vega hochait la tête. C'était bien dit...

Quelques heures plus tard, Camille sortait du coma.

Au bar tabac du *Cheval Fou*, la foule s'engouffrait régulièrement, par paquets serrés, pour entendre Martine raconter l'incroyable histoire du sextuple meurtre de *Saint-Glakis*.

Tantine y alla une fois de plus de son petit couplet :

- Asseyez-vous, il y en a au moins pour une demi-heure à tout vous expliquer. Zora, sers-moi donc tout ce beau monde, qu'on commence.

Il lui avait fallu embaucher pour réussir à s'occuper de tout : le bar, la pompe à essence, les journaux, le tabac. Et trouver le temps de tchatcher...

- C'est pi trois euros par personne, le blanc. Et y a rien d'autre ! Pas le temps. Pour la grenadine, c'est le même prix. Un forfait, quoi...

Elle entendait bien épuiser son stock d'Aprémont avant la fin de saison et s'y employait avec énergie.

Elle se rinça la bouche d'un gorgeon bien frais, fit claquer sa langue et commença.

- Une histoire de fou, mes pauvres...

L'auditoire retint sa respiration, suspendu à ses lèvres.

On allait frissonner, palpiter, trembler... Ce serait à coup sûr plus intéressant que les potins du bureau ou la gestion des couches-culottes du petit dernier.

- Un trafic de drogue, mais oui ! Et, tenez-vous bien... Martine brandit son doigt pour faire grimper la tension puis lâcha. Concocté par deux frangins : un de dix-sept ans et un autre de seize... Géré par Internet de A à Z. Un réseau construit à mi-chemin entre le réel et le virtuel. De la scien-ce-fi-ction ! Ici à *Saint-Glakis* ! Entre veaux, vaches, cochons et...

- Et champignons... l'interrompt un de ses clients pince sans rire.

- Toi, si tu me coupes toutes les trente secondes, tu vas tout de suite me dégager le terrain !

- Non, non... Je vous en prie, continuez... Je me tais.

Elle balaya la foule de son regard à la recherche d'un autre impertinent.

Tous baissèrent les yeux. L'espace d'une seconde, elle savoura son pouvoir puis reprit.

- Tout d'abord, pour bien comprendre cette affaire, il faut replacer ces deux gamins-là dans leur contexte. Deux morveux pourris gâtés jusqu'à la moelle, fils d'un gros industriel colombien installé en France depuis une dizaine d'années. Papa leur paie tous les étés un voyage en Amérique du Sud, pour y retrouver leur mère, divorcée et restée au pays. Là-bas, ils se la

coulent douce pendant un mois avec une armada d'esclaves, sortis des favelas et payés à coup d'épluchures de patates à cochons. Enfin, voyez quoi...

Oui, ils voyaient. Ça avait le mérite d'être clair et sans ambages.

- Et ils ramenaient de la drogue dans leurs bagages ! ne put s'empêcher de conclure un petit brun à moustache.

- Mais ils ne vont pas pis la fermer ceux-là ? rugit Martine les bras au ciel. S'il y en a encore un qui moufte, je me tais !

Les clients fustigèrent l'importun. L'intéressé disparut derrière le fucus qui trônait près de la porte des toilettes.

Tantine reprit.

- De la drogue dans leurs bagages ! N'importe quoi ! Bon pour Papi 68, ça... Ils n'y touchaient même pas à la cocaïne. Pas fous, les garçons ! Non, non... D'abord, tout a commencé par un jeu de rôle, concocté avec le fils aîné du Cartel de l'Esplanza. Complètement fictif ! Jusqu'à ce que le Padre s'en mêle. A force de voir son lardon tapoter comme un furieux sur son ordinateur, il a fini par se poser les bonnes questions et a embauché les deux garçons. Du coup, le jeu a doucement glissé du virtuel à la réalité jusqu'à ce que les gamins y perdent tous leurs repères. Vous n'avez jamais entendu parler des blogs cryptés ? Des sites du genre « t'es pas chiche de ? »

La petite foule acquiesça d'un mouvement de tête à l'unisson.

- Et ben voilà. En plein dedans ! Il ne restait alors plus qu'à faire grimper les enchères. Les joueurs, une bande d'ados explosés de la carafe, tous plus fêlés les uns que les autres, devinrent aussi accros au jeu que la vérole sur le bas clergé.

- Et c'est quoi les règles de ce fameux jeu ? Parce que les ados, aujourd'hui... Mis à part glander, on se demande bien ce qui les intéresse...

- Tout simple : plus tu deales de coco, plus tu gagnes des points. Plus c'est lisible, dangereux, plus tu gagnes des points. C'est proportionnel aux prises de risques. Celui qui réussit à passer la plus grosse quantité de drogue dans les conditions les plus extrêmes gagne la partie et engrange un tas de bonus. Celui qui atteint le plus gros score devient le maître du jeu. Il touche aussi un pourcentage proportionnel de biftons tout frais, ce qui ne nuit pas à la motivation... Ils utilisaient le réseau des fils et filles au pair, voyages linguistiques et autres filières estudiantines pour faire entrer la précieuse cargaison en France.

- Non mais attendez, coupa une grosse femme qui remuait son verre de blanc depuis au moins dix minutes. Moi, là, j'ai dévissé. C'est virtuel ou c'est réel cette affaire ?

- Les deux, mon commandant. C'est ça qui a perdu tout le monde. Ça commence sur la toile, ça roule sur le terrain, ça revient sur la toile. Les gamins ne font

même plus la différence. Pour eux, ces deux mondes n'en forment qu'un.

- Houlà. Ça me paraît bien compliqué votre combine, là. Est vrai ce qui est vrai, un point c'est tout. Le reste, c'est de la poésie...

Martine la regarda, condescendante.

- Dans votre monde, oui, madame. Parce que vous pensez avec vos propres modèles, pas avec les leurs. Et puis, sait-on vraiment ce qui relève du vrai et du faux, d'abord, hein ?

Un grand dindon avec un nez long comme un jour sans pain s'en mêla :

- Exact, ma chère ! Nous vivons tous d'une manière tellement abstraite. En fait, on ne perçoit de la réalité que ce que l'on est capable de reconnaître. Avant la radio, qui pouvait bien penser que des ondes transportaient des sons sur des milliers de kilomètres ? Etait-ce faux pour autant ? Non ! Ça n'était juste pas visible. Partant de ces prérequis, qui dit que ce nous percevons comme virtuel n'est pas en fait tout aussi réel que ce que nous ressentons comme vrai ? Peut-être parfois est-ce même la vérité ? Ou les deux à la fois ? Peut-être nous fourvoyons-nous à chaque instant, aveugles à la diversité, égarés par des modes de reconnaissance erronés, rigides et sclérosés, qui ne nous permettent pas d'appréhender une multidimension des choses qui...

Martine, trois grosses rides sur le front, l'interrompt :

- Oui, bon ben, vous ferez votre petit cours de philosophie plus tard, hein ? Parce que là, moi...

La grosse, qui était restée bouche bée devant la tirade de l'intellectuel, revint à la charge.

- Mais enfin, comment est-il possible que personne ne se soit aperçu de rien ? Vous ne me ferez pas croire qu'il n'y en ait pas un qui ait cafté ? C'est des mômes quand même !

La porte s'ouvrit sur une autre vague de touristes en recherche d'émotions fortes.

Zora officiait. Les bouteilles vides remplissaient déjà trois caisses empilées à côté du bar.

Tantine se dépêcha de reprendre la main. L'heure tournait et les prochains piaffaient, nez dans l'acide chlorhydrique du cru. Elle asséna, coupante.

- Personne ne vous oblige à croire quoi que ce soit. Moi, savez, je ne fais que raconter l'histoire et basta. Pourquoi personne ne cafte ? Mais parce qu'ils préfèrent plutôt crever, tiens ! C'est des guerriers, bon Dieu ! Des samourais. Prêts à se faire hara-kiri plutôt que de trahir ! De ceux qui écrivent l'aventure moderne. Faudrait voir à vous oxygéner le cerveau, les gars ! Le monde tourne. Mais sans vous manifestement...

L'incrédulité planait sur la petite foule, comme à chaque fois que Martine en arrivait à ce point de l'histoire.

Dindon en rajouta une couche :

- Tout homme a besoin d'un code d'honneur. C'est le fondement même des règles d'harmonie de nos sociétés. Aussi, il faut bien comprendre que...

Une petite belette au nez pointu lui coupa la chique :

- Bien beau, ça. Mais comment on fait pour y entrer dans ce jeu ?

- Cooptation, recommandation, épreuves, introduction... Rien de changé depuis la nuit des temps.

Une batavia à lunettes s'enquit à son tour :

- Et combien y avait-il de joueurs ?

- 12, dont Thomas bien sûr.

- Qui c'est ça, Thomas ? demanda une petite blonde affublée d'une verrue poilue au menton.

- T'as qu'à lire les journaux, toi ! lui rétorqua Martine remontée. S'il faut tout t'expliquer en plus, on y sera encore demain. J'ai d'autres chats à fouetter, moi ! Non mais, j'y crois pas... C'est qui Thomas ?

Dindon se dépêcha de préciser :

- Thomas, c'est le petit jeune qui a tué presque tout le monde.

Martine, exaspérée par Raymond la science, le fusilla du regard.

- Tu veux peut-être ma place ?- Non, non... Je vous en prie. C'est juste que...

Elle le coupa péremptoire :

- Alors, tais-toi !

Tout le monde la ferma.

Elle reprit :

- En fait, comme dans n'importe quel jeu de rôle, il y avait des balises à atteindre, des pions à faire tomber, des trésors à découvrir, des relais à passer. Les balises c'était les frontières. Les pions : les douaniers et la police. Pour le reste, une consigne à la gare de Grenoble faisait l'affaire. Quoi de plus simple que de passer n'importe quoi dans le cadre conventionnel d'un troupeau scolaire ? Qui va se méfier d'une bande de jeunes en voyage d'études, hein ?

La foule hocha la tête.

- Pas faux ça, cracha un vieil habitué qui devait entendre l'histoire depuis mille fois mais n'arrivait pas à s'en lasser.

Brigitte, la femme du facteur, qui passait par là pour acheter un paquet de Chamallows à son gosse, mit son grain de sel.

- Oui, mais le Marius, il n'avait pas quinze ans, lui... Alors, qu'est-ce qu'il foutait là, hein ?

- Marius ? C'était le coordinateur, tout simplement.

- Ce vieux chef de cuisine bedonnant ? Ça ne tient pas debout, ça...

- Un ex-barbouze, oui, madame ! Qui a participé à bon nombre de conflits sur toute la planète et qui fricote depuis longtemps avec les cartels colombiens. D'une cruauté extrême. Trop vieux pour continuer à barouder, il décide de se ranger des voyages et de se constituer un petit pactole pour sa retraite. Il se fait embaucher comme chef de cuisine par son vieux copain Gilles pour s'assurer d'une couverture.

- Et ensuite ?

- Ensuite ? Il organise le trafic sur place en étroite collaboration avec le Cartel de l'Esplanza pour lequel il avait déjà bossé à plusieurs reprises. Son contact en France ? Les deux gamins grenoblois. Qui ne connaissent même pas son visage ! Dans ce genre de jeu, personne ne se rencontre. Tout est étroitement mêlé entre fiction et réalité, je vous le rappelle encore une fois. C'est une expérience sensorielle unique, privilégiée, dangereuse. Qui ne ressemble à rien de connu. Le nom de Marius par exemple c'est l'ogre.

- L'ogre ?

Un ange passa.

- L'ogre !

- Mais qu'est-ce qui fait foirer l'affaire, alors ?

- Marina, la Russe. Marius en tombe raide amoureux. Et puis Gilles aussi, le patron de l'hôtel, qui découvre le kilo de cocaïne dans sa cuisine, planqué en dessous de la plonge. Alors, quand Marius remonte du laboratoire à pâtisserie et qu'il surprend son vieux pote en train de goûter sa coco, qu'est-ce que tu crois qu'il fait ? Il l'estourbit d'un coup d'aiguiseur à couteaux ! Primo, il se débarrasse d'un témoin gênant et deuxio, d'un concurrent.

- Ah, ben ça...

- Et qui c'est qui rentre dans la cuisine à ce moment-là, hein ? Le Béthune ! Le mec de la fille qui s'est fait égorger. Un des fifrelins qui distribuait la

drogue sur les pistes et qui venait au ravitaillement. Il a tout vu !

Le téléphone sonna. Martine se leva.

- Pas pis un moment de tranquillité par ici ! Pas possible ça ! Zora, occupe-toi de ces messieurs dames. Sers-leur donc un autre coup à boire. Mais encaisse tout de suite, hein ?

Le temps de l'intermède, les conversations allèrent bon train. Tout le monde entendait donner son opinion sur la résolution de l'affaire.

Le jeu continuait, bien au-delà du monde réel, ancré dans les cerveaux comme un nécessaire poison à la survie de l'espèce.

Martine raccrocha le combiné, se servit un verre, reprit sa place.

- Béthune, ce qu'il veut lui ? Juste gagner un peu d'argent facile, comme tout le monde. Mais complice d'un meurtre ? Alors là, non ! Bien trop fragile, le garçon. Du coup, il veut raccrocher. Mais il est bien trop impliqué pour retirer son tapis sans faire d'omelette. Elle but une petite gorgée, humecta ses cordes vocales. Alors, bien sûr, le Marius, il décide de l'éliminer. Le lendemain, il se rend chez lui, en douce.

Brigitte colla deux Chamallows dans la bouche de son gamin et demanda :

- Je ne comprends pas pourquoi il attend le lendemain, moi. Et si le Béthune s'était répandu le jour même aux flics ? Pas de sens, ça.

- Mouillé jusqu'au trognon, ma pauvre, le Béthune. Bien trop à perdre ! Il n'aurait rien mouffé, quoique... Par sécurité, le Marius décide quand même de l'envoyer griller en enfer. Donc, il le trouve en train de se faire un chocolat chaud. Et là, manque de pot, sa nana, la petite Marie, sort de la salle de bain et se met à couiner comme un goret. Du coup le Marius, il lui tord le cou ! Comme à un poulet.

Un hoquet monta de la petite foule horrifiée. Les nouveaux arrivants haussaient la tête, cherchant à attraper quelques bribes de l'histoire.

- Et le meilleur, c'est que le Béthune, tu crois qu'il essaierait de la sauver la petite Marie ? C'est son mec quand même ? Nan !... Il en profite juste pour se tirer, le saloplaud. Y a pas fallu plus de trois minutes pour qu'elle soit plus morte qu'un steak sur l'étal du boucher. Personne n'y comprenait rien. Un vrai désastre, mes pauvres ! M'enfin, de toute façon, il ne l'a pas emporté au paradis. Le lendemain, Marius l'a rattrapé et lui a collé un sourire tout rouge d'une oreille à l'autre. Ça pissait le sang du diable, mon vieux ! Pas beau à voir, croyez-moi.

L'auditoire frissonna. Personne ne regrettait les trois euros du verre de blanc qui décapait les gosiers.

- Mais et Thomas, le commis de cuisine snipper, alors ? C'est quoi son rôle dans l'affaire.

- Thomas ? Mais c'est le justicier. C'est Robin des Bois. Il décide de monter d'un échelon dans la hiérarchie du jeu, de négocier tout seul sa production

et de garder le pognon. En protestation contre le grand capital qui prend sa source dans la pourriture et qui se nourrit de toutes les misères du monde. Enfin, c'est ce qu'il a dit à l'inspecteur Vega.

- Oui, ben, ça n'a pas eu l'air de le gêner que des petits jeunes se les pourrissent, leurs veines, avec sa drogue... Parce qu'il ne se nourrissait pas de la misère du monde, lui, peut-être ? Tu parles d'un justicier !

- Que des pétés de tunes ! Des fils à papa dégénérés qui n'avaient que ce qu'ils méritaient. Voilà son opinion au Thomas. Enfin bref, faudrait pi qu'on avance un peu... On ne va pas dormir ici, quand même ? Zora ! Ferme donc la porte que c'est déjà plein comme un œuf !

Elle souffla, se tortilla sur sa chaise et reprit à toute allure.

- Donc le Padre colombien, quand il voit que tout le pognon lui passe sous le nez, il pique une colère noire et charge Marius d'éliminer ce rival. Marius, alias l'ogre, embauche un des copains cafistes de Thomas, un mec au service de la pègre grenobloise, pour lui faire sa fête.

- C'est quoi ça, un cafiste ?

- Un gros mollet bleu qui crapahute la montagne au pas de course en écrasant tout sur son passage. T'as qu'à prendre un dictionnaire. Tu crois que j'ai le temps de tout t'expliquer là ? Bon, revenons-en à l'ogre. Malheureusement pour lui, il avait sous-estimé le bestiau. Parce que le Thomas, question caisse

physique, c'est de la bombe. Du coup, n'est pas mort celui qu'on attendait.

- Je m'en souviens, renchérit une grande asperge avec un bonnet à rouflaquettes. Ils ont parlé aux infos d'un cadavre retrouvé dans la forêt.

- Tout juste. Ça, c'est le premier meurtre. Apparemment, de la légitime défense... Le mec, qui s'appelait Momo la Soupière, essaye de lui coller un pruneau dans le buffet, mais il le rate. Alors Thomas lui tombe dessus et lui fracasse les vertèbres du cou...

- Momo la Soupière ? Pfiouf... Et les deux autres alors ? C'étaient qui les autres ? Ceux qu'il a abattus comme des veaux dans la montagne.

- Personne. C'était personne... Des mercenaires embauchés par Marius pour finir le travail.

- Mais, insista l'homme. Pourquoi cette tuerie ? Il ne pouvait pas juste se tirer et se faire tout petit dans un coin le Thomas ?

- Mon pauvre, une fois que la machine est lancée, on ne peut plus l'arrêter. C'était devenu sa peau contre la leur. J'imagine que ça lui a permis de s'arranger avec sa conscience.

- Et qu'est-ce qui va lui arriver à Thomas maintenant ? questionna une jeune fille aux joues rouges, subjuguée par l'histoire. Un si beau garçon...

Tantine catapulte l'argument. Beau ? Plus sûr que ce soit un avantage ! A moins d'avoir l'arrière-train bétonné.

- On n'en sait rien. Pour l'instant, il est incarcéré. Le procès ne démarrera pas avant plusieurs mois. M'est avis qu'il n'a pas fini de compter les moutons dans sa cellule. Paraît qu'il va plaider la légitime défense. Il n'en démord pas. Quant aux morts ? Personne ne va les pleurer et surtout pas la femme de Momo la Soupière qui se prenait des tournioles à tour de bras !

Un homme, au crâne dégarni comme un œuf, prit alors la parole en toussotant.

- Mais, et la Russe ? La fameuse Marina dont Marius était amoureux. Elle ne couchait pas avec Thomas, celle-là ? Y en a qui disent qu'elle était mouillée dans l'affaire, jusqu'au trognon elle aussi !

- Marina ? Une opportuniste, c'est tout. Personne n'arrivait à comprendre son rôle dans cette histoire... Tout simplement parce qu'elle n'en avait aucun. Son seul objectif, c'était de vider les comptes de son pigeon de mari pour alimenter celui de sa fille restée en Russie. Elle ignorait tout de la drogue.

- Mais, demanda de nouveau la petite jeune, c'est pas celle-là qui a fait de la garde à vue ? Moi j'avais compris qu'on la soupçonnait de diriger tout le réseau.

- Juste... En fait, tout le monde s'est fourvoyé sur son compte ! D'abord parce que les apparences et la lourdeur de son passé ont joué en sa défaveur, et ensuite parce que personne n'a compris la véritable nature de sa liaison avec Thomas.

Martine s'envoya un nouveau petit coup d'Aprémont.

La petite jeune la pressa.

- Et bien ? De quelle nature cette relation ?

- Amoureuse, tout simplement... Aussi incroyable que ça puisse paraître, Thomas était raide dingue de la vieille ! Il ne lui a jamais soutiré le moindre bifton. Au contraire, il lui en filait pour qu'elle puisse continuer à transfuser sa fille alors que les comptes de Gilles offraient depuis longtemps un zéro pointé. Heureusement pour ma Camille d'ailleurs, glissa-t-elle, les yeux encore brûlants d'effroi.

- Ah, oui, ricana un vieux du pays, vissé tous les jours au comptoir, le nez sur son rouge limé. Le coup de la panne, c'est bien ça ? Z'ont coupé l'électricité là-haut. Depuis le temps qu'ils menaçaient de le faire ces corniauds d'EDF.

Martine conclut :

- Ensuite, tout est allé très vite. Le brigadier Berlioz a descendu Marius qui tentait de poignarder Thomas tandis que nous, avec l'inspecteur Vega, on retrouvait Camille dans le congélateur.

L'auditoire frémit d'horreur.

- Dans le congélateur ?...

- Le congélateur...

- Heureusement que t'étais là, hein ? renchérit le vieux. Autrement, la petite, là, ben elle serait aussi morte que cette olive. Il saisit la dite olive avec un

cure-dent pour la montrer à toute la salle. Ouais...
Aussi ratatinée !

Deuxième vague de poils dressés sur les bras.

- Mais, demanda encore la jeune fille, c'est bien l'inspecteur Vega qui a réussi à faire parler Thomas, non ? Il paraît qu'il était muet comme une tombe avant qu'il n'arrive. Qu'il voulait un avocat et tout le tintouin. Qu'est-ce qu'il a bien pu lui dire pour le faire changer d'avis ?

- Qu'un contrat était lancé sur sa famille et que le seul moyen de l'arrêter, c'était de stopper le jeu.

- Et c'était vrai ?

- Oui. Il s'en est fallu de peu pour que sa sœur ne termine ses courses à Carrefour en pointillé sur un passage clouté.

- Et Marina ? Elle est où maintenant ?

- Renvoyée danser le Kazatchka en Russie. Le mariage a été annulé. Elle ne touchera rien ; pas un radis de l'héritage de Gilles. Et c'est tant mieux.

- Et les deux hackers, les petits morveux qui ont monté toute l'affaire ? Qu'est-ce qu'il va leur arriver ?

Martine répondit, désabusée :

- Quelques mois en préventive, un petit tour en correctionnelle, un bon psychiatre qui se dépêchera de les introniser irresponsables, victimes de la toile. Dans dix ans, tu retrouveras les mêmes, en complets cravates, piscines et Ferrari, cadres sup dans la boîte à papa avec trois lardons à la maison.

Tout le monde hocha la tête. C'est effectivement bien ce qu'il risquait d'arriver.

- Surtout quand ton père a le cul blindé de pognon et peut acheter la moitié du tribunal, conclut le vieux qu'il ne fallait quand même pas prendre pour un con.

- Et maintenant, tout est fini ?

- En ce qui me concerne, oui... mais pour le reste, Dieu seul sait ! Parce que quand même, y a du mal de fait.

- Et votre nièce, l'inspecteur congelée, comment elle va ?

- Ça... Faut lui demander...

Deux mois plus tôt, Martine avait passé jour et nuit à l'hôpital, au chevet de Camille qui se remettait tout doucement. La jeune femme pleurait souvent, très déprimée.

Vega tentait de la consoler :

- Mais non, tu n'y es pour rien. Tu as juste cru que tu pourrais être prophète en ton pays, voilà tout. Trop de sentiment, trop de souvenirs, trop d'amour, ça rend aveugle. Tu ne pouvais pas t'en sortir.

La jeune femme bondit, entraînant dans son sursaut les multiples poches transparentes auxquelles elle était reliée.

- Aveugle tu dis ? chuinta-t-elle, la mâchoire encore immobilisée par une attelle intérieure. Crétine, présomptueuse, arrogante et surtout dangereuse ! Je suis morte de honte. Je n'oserai plus jamais mettre les pieds là-haut.

- Pourquoi ? Parce que tu n'as pas gagné ? Parce que toi, super Camille, tu n'es pas Dieu ?

- Non ! Parce qu'à cause de mon incompetence, des gens innocents sont morts et ça, je ne peux pas le supporter.

La souffrance déformait son visage. Parler était pour elle une torture. Se taire encore plus.

- Mais tu crois quoi ? Ils continueront à mourir, ne te fais pas d'illusion ! Parce que des conneries, on en fera encore, et encore ! Serions-nous les seuls au monde à ne jamais avoir droit à l'erreur ? De quel super logiciel faudrait-il équiper nos cerveaux, hein ? Pour que nous puissions faire face à l'imagination tortueuse de tous ces malades de la société. Tu peux me le dire, toi qui sais tout ?

Camille, le cou tendu sur ses épaules amaigries, s'acharnait à se détruire. Nulle rédemption ne lui serait désormais possible. Elle répondit dans un souffle :

- Cette histoire de jeux de rôle, c'était visible, comme le nez au milieu de la figure. Qu'est-ce que tu crois qu'ils font les gamins là-haut, depuis qu'ils ont l'ADSL ? Et bien comme les autres ! Oui comme les autres... Mais moi, j'avais de la paille dans les narines. Je ruminais ma niaiserie, comme une bonne grosse vache laitière avec de bons gros pis gonflés de lait. Tu vois ? Et un bon gros fromage plein de trous à la place du cerveau ! C'est ça la vérité. Je suis nulle ! C'est tout.

Vega secoua la tête, répondit avec colère :

- Et voilà ! Du Camille Sora tout craché ça. Le monde ne s'organise pas autour de toi ma chère, et tu n'es pas responsable de tous ses maux. Tu te donnes bien de l'importance pour penser que tes petits manquements l'empêcheront de tourner ! Tu crois quoi ? Que c'est nouveau les mêmes assassins ? Mais va donc en Amérique du Sud ou en Afrique et tu verras qui rançonne et qui sont les plus cruels ! Internet ? C'est une grande planète, ma vieille, où les gamins font la loi. Et tu sais pourquoi ?

Le visage de Camille vira au gris. Elle se tenait sur les coudes, lèvres sèches, pommettes tuméfiées.

- Et bien... Je ne sais pas... Je...

- Parce c'est devenu leur seul horizon de liberté, leur seul espace de rêve, qu'ils en ont dicté toutes les règles et qu'eux seuls en possèdent les clefs, voilà pourquoi.

Camille laissa retomber sa main d'impuissance.

- Tu as sans doute raison, Michel. Mais ce monde tourne trop vite pour moi. J'ai beau n'avoir que trente-six ans, je me sens vieille, dépassée.

- Mais tout le monde se sent dépassé ! La moitié des industries de France est à genoux à cause de ça. Il ne nous reste qu'une chose à faire. C'est comme pour le russe ; tu veux le parler ? Apprends-le ! C'est le seul moyen.

Devant le visage terreux de Camille, Martine décida que la discussion avait assez duré.

- Tsit, tsit... On se calme, là. Pas bon, les émotions. Ça suffit comme ça, Camille. Reste mé donc un peu tranquille. C'est mauvais de t'énerver. Tu vas pis prendre la fièvre si tu continues. Le docteur a dit : du repos ! Et puis on s'en fout de tout ça ! Le village entier me demande tous les jours de tes nouvelles. Ils ont eu si peur de te perdre... Tout le monde t'aime là-haut, c'est tout ce qui compte. Elle se tourna vers Vega, remontée. Et si t'allais t'engouffrer un sandwich à l'os toi, hein ? Elle revint vers Camille. Pire qu'un roquet, ton copain, ma pauvre chérie. Faut toujours que ça ronge ces bêtes-là.

Elle se leva, prit Vega par les épaules et le sortit de la pièce.

- Allez du vent, trublion !

Elle ferma la porte sur les épaules voûtées de l'inspecteur qui n'en menait pas large lui non plus, en dépit de ses grands discours.

Il comprenait Camille, mais n'avait pas le droit de s'apitoyer. Il ne leur restait qu'une seule voie pour ne pas être éjectés : celle de la perpétuelle remise en question de soi-même. Il allait s'y employer.

Martine retourna vers le lit, tapota les draps.

- Tu ne veux pas un oreiller de plus, ma chérie ? Tu vas te faire mal au dos à jouer à la tortue comme ça. Ah, oui, j'oubliais. Elle farfouilla dans son sac pour en sortir un paquet entouré d'aluminium. Tiens, je t'ai rapporté du pâté, fait avec les foies de mes poules. Tu sais, ces garces qui bouffaient leurs petits cet

automne ! Je te l'ai coupé tout fin, t'as juste à l'avaler.
Ça te fera plus de bien que les cochonneries qu'ils te
servent là. Mange donc que t'es devenue maigre
comme un coucou !

La messe était dite.

Le Rhône charriait toute la peine du monde. Le printemps l'avait rendu lourd. Il vomissait son trop plein de digestion, le foie encombré par trop de pluies, trop de pollution, trop d'hommes...

Le ciel roulait des encombrements noirâtres, au ras des flots. Nul n'aurait pu distinguer à l'instant la frontière entre les nuages et l'eau.

- C'est peut-être ça qui nous attend ? murmura Camille à Michel Vega qui bouloittait un sandwich au thon et à la mayonnaise.

- Ça quoi ?

- L'invisible. Nos traits qui s'estompent, se mêlent à la boue. Pas d'avant, pas d'après, juste un présent infinitésimal, imperceptible.

Vega suspendit son enfournement, effaré. Un brin de salade, coincé entre ses dents, lui donnait l'air d'un gros ruminant. Il finit par refermer la bouche et déglutit.

- Pfiouf... Ben dis donc ! Ça ne te réussit pas les surgelés, à toi.

Camille le regardait, les yeux liquides.

Depuis son passage forcé dans le congélateur, la jeune femme dépérissait.

Au début, elle avait invoqué son incapacité à broyer les aliments avec une mâchoire fêlée.

Elle avait gobé des mixtures protéinées pendant plusieurs semaines, puis avait fini par ne plus pouvoir supporter la moindre crème au chocolat, mousse au café ou autre mollesse culinaire du même cru.

A présent, la douleur n'était plus qu'un mauvais souvenir. Elle pourrait bientôt de nouveau casser une noix entre ses dents saines. N'avait juste pas envie de le faire... De ne rien faire d'ailleurs.

Elle passait ses journées à traîner sa maigre dégainé de son appartement au commissariat. Elle finirait bien par se fondre dans le décor grisâtre de la ville, disparaître. Il ne resterait alors d'elle plus qu'une ombre, un vague reflet à l'équerre des gouttes de pluie, imperceptible lui aussi.

Bleu d'Acier n'avait pas eu la moindre chance ! S'il avait brillamment traversé les remous de cette sombre affaire et réintégré ses fonctions sans le moindre blâme, côté cœur, c'était le fiasco. Camille lui avait refusé l'entrée de sa chambre d'hôpital, avait déchiré toutes ses missives, jeté à la corbeille ses emails, bouquets de fleurs et autres cadeaux du même

acabit. Elle ne voulait pas du bonheur. Elle avait honte, surtout...

Elle naviguait à présent dans des eaux sombres, froides, solitaires, à l'image, se défendait-elle, de la réalité du monde. Pourtant...

Du côté de la place des Célestins, les magnolias crevèrent d'un coup leurs bourgeons. La ville explosa de rose, l'air embauma... Une poussière de pollen vint se loger dans son œil.

Deux oiseaux traversèrent la terrasse du bar, au ras des consommations. Ils se posèrent sur une des branches en fleur, à plein cœur d'une rayure de soleil. Le plus gros chanta, à s'en faire péter le gosier.

Le téléphone sonna.

Reconnaissant le numéro affiché sur l'écran, Camille se leva, parcourut la place à grands pas nerveux. Vega la vit sourire. D'un coup, son casque blond réverbéra toute la lumière du monde. L'été pouvait de nouveau brûler le bitume, elle l'attendrait de pied ferme.

Là-haut, entre boue et névés frileux, Berlioz se taisait, de peur de briser l'instant fragile.

- Demain soir ?

La fontaine cracha des cristaux de bonheur, vomit des torrents de désir.

- Demain soir...

Camille revint à table, contempla Michel Vega en pleine guerre avec sa mayonnaise, saliva, tendit la main.

- Goûterais bien ton sandwich au thon, moi, tiens...

Georges, qui venait de sortir de chez le toiletteur, tous poils en éclats, le cul posé à même le pavé, regard vissé depuis dix minutes sur les mâchoires destructrices de Vega, poussa un petit gémissement :

- Moi aussi... Moi aussi...

La morale de cette histoire ?

Vivons ! Car nous savons qui nous mangera.

Editions ACT'Polar

Pat MILESI

Les enquêtes de **Camille Sora** :

- **Danse avec la neige**

Version numérique, audio en ligne, streaming sur

www.act-polar.com

A venir :

- **Le petit vendeur de meringues** (printemps 2012)

Vous écrivez ?

Les cadavres exquis d'ACT'Polar

Le feuilleton des internautes

10 chapitres = 10 x10 pages = 10 auteurs = votre polar

Rendez-vous sur

www.act-polar.com

ISBN : 978-2-9540518-0-2

Le code de propriété intellectuelle interdit les copies ou les reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

JOUVE
1, rue du Docteur Sauvé - 53100 Mayenne
N° 2020014C - Dépôt légal : décembre 2011
Réimpression en octobre 2012

Imprimé en France